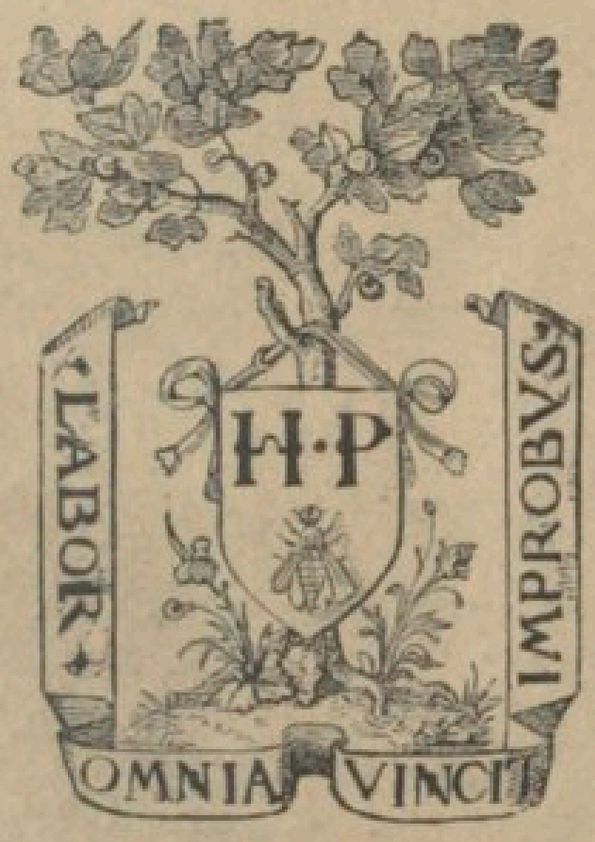
LES

COMMENTAIRES

D'UN MARIN

PAR FÉLIX JULIEN



2815

PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

10, RUE GARANCIÈRE.

1870

Tous droits réservés.

(vie du lieutenant Def^au
Marceau)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE
IMPR.

LES

COMMENTAIRES

D'UN MARIN.

27
Ln 25393

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction à l'étranger.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1869.

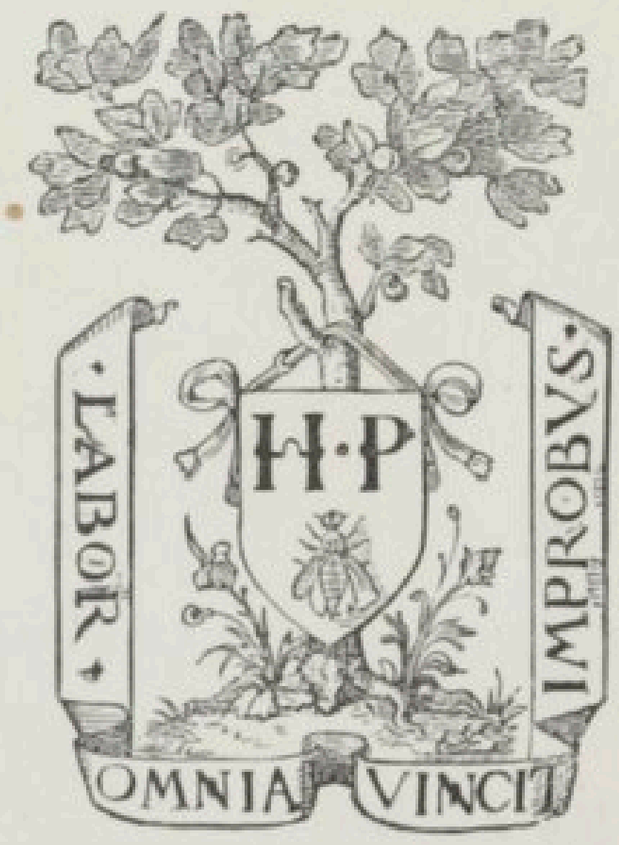
PARIS. — TYPOGRAPHIE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

LES

COMMENTAIRES

D'UN MARIN

PAR FÉLIX JULIEN



PARIS
HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
10, RUE GARANCIÈRE.

1870

Tous droits réservés.

AU VICE-AMIRAL

COMTE BOUET-WILLAUMEZ

SÉNATEUR

TÉMOIGNAGE DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTION

FÉLIX JULIEN.

AVANT-PROPOS.

Notre but, en commençant ce livre, a été de réunir, en quelques courtes pages, les réflexions que nous a inspirées la lecture de la vie d'un homme de bien, d'un homme énergique et courageux, dont l'exemple, s'il n'est pas facile à suivre, est du moins toujours bon à être rappelé.

Tout en restant dans notre premier plan, et sans en prévoir l'étendue, nous nous sommes trouvé en présence d'un sujet plus vaste, celui des *Missions chrétiennes*. C'est ainsi que nous avons été amené à nous occuper de l'ouvrage anglais de William Marshall, dont une partie de notre livre n'est que le résumé.

Plusieurs éditions successives marquent le succès que cet important ouvrage a eu en Angleterre. Malgré sa gravité, il s'est élevé en Amérique jusqu'à la publicité du feuilleton. Et pourtant, c'est une œuvre sérieuse de controverse et d'apologétique, hérissée d'innombrables textes et d'étonnantes citations. Ces citations, il importe beaucoup de les reproduire avec fidélité; car qui ignore l'abus qu'on peut en faire et les erreurs qui peuvent s'y glisser? C'est pour éviter

ce danger que M. de Waziers a soumis sa belle traduction française au contrôle de l'auteur lui-même. C'est à elle que nous renvoyons nos lecteurs pour la vérification des textes et des titres d'ouvrages que nous avons nous-même reproduits. Dans une étude sommaire comme la nôtre, nous n'avions pas à en contrôler l'origine; notre seul but était d'en signaler l'importance et l'intérêt.

Quant à la vie de Marceau, qui nous a servi de point de départ et de guide, nous devons à son historien la plupart des détails auxquels nous nous sommes arrêté. Ce n'est point une histoire, encore moins une biographie; c'est une simple étude; c'est la vie d'un marin jugée par un marin; ce n'est qu'un commentaire.

LES

COMMENTAIRES

D'UN MARIN.

PREMIÈRE PARTIE.

MARCEAU.

CHAPITRE PREMIER.

La vie de Marceau. — École polytechnique. — Vocation du marin. — Première campagne. — La croix d'honneur.

Nous venons de parcourir la vie du *commandant Marceau*, écrite par un de ses amis. Nous ne sommes pas surpris du succès de ce livre, dont la deuxième édition contient un grand nombre de faits nouveaux et de détails intimes communiqués à l'auteur par les anciens camarades du saint et brillant officier.

Au point de vue maritime, c'est de l'histoire contemporaine; et à ce titre, il offre tout l'intérêt qui peut s'attacher à une époque qui fut celle du développement et de la transformation de nos forces navales. Au point

de vue philosophique et religieux, ce livre offre des pages que l'on dirait extraites de la vie des saints ou de l'histoire des moines d'Occident.

Quel est le lien qui peut relier ces deux sujets en apparence si contraires ou tout au moins si étrangers l'un à l'autre? Pour beaucoup d'esprits, même non prévenus, ce lien n'existe pas; la seconde partie du livre de Marceau fera oublier la première. L'ami des moines et des couvents, l'apôtre des missions lointaines, l'homme du mysticisme et des macérations feront du tort à l'homme du monde, au jeune et savant officier dont les talents et l'activité ont concouru aux progrès de l'arme spéciale qu'il a servie.

Cette appréciation n'est point la nôtre; à nos yeux, les contrastes conviennent à cette physionomie vive et originale. Ils font mieux ressortir la vigueur de ce caractère ardent et passionné dont l'influence a laissé plus de traces qu'on ne le suppose dans le milieu maritime où il s'est montré.

C'est par l'École polytechnique que Marceau entra dans la marine. Cette voie n'est qu'exceptionnellement ouverte chaque année à un très-petit nombre d'élèves qui préfèrent le métier de la mer à toutes les autres carrières civiles ou militaires qui peuvent s'ouvrir devant eux. Bien que détournée, cette voie ne conduit pas moins facilement au but que la voie plus ordinairement suivie de l'École navale.

On s'est bien des fois demandé à quoi pouvait servir, dans la pratique de la vie maritime, le bagage scientifique dont on surcharge ces jeunes officiers.

« Ce ne sont point des savants qu'il nous faut, » s'écriait à la tribune, en répondant à Arago, un ancien marin de l'Empire, qui n'avait pas eu besoin du calcul infinitésimal pour canonner vaillamment les Anglais dans l'Inde, au combat du grand Port.

Malgré leur surcroît de science, les jeunes aspirants dont on mettait ainsi en doute l'aptitude pour la vie maritime ont pourtant assez bien fait leur chemin. Plusieurs sont amiraux. L'un d'eux même est devenu ministre et maréchal de France.

La supériorité de leurs études ne les empêche pas de s'initier aussi promptement que les autres au côté spécial de leur profession. Cette supériorité, il est vrai, est loin de constituer pour eux un privilége; car ce n'est point exclusivement dans leurs rangs que se rencontrent les officiers les plus versés dans les hautes spéculations de la science pure et de la science appliquée. Il nous suffirait de citer ici les noms de l'amiral Bourgois et du commandant de Jonquières, pour rappeler des travaux scientifiques dont l'importance promet à leurs auteurs l'honneur de représenter à l'Académie le corps auquel ils appartiennent.

Pourquoi Marceau choisit-il la marine de préférence à tant d'autres carrières qui s'ouvraient devant lui?

Son historien fait à la fois de ce choix une question de calcul et de délicatesse, d'ambition et de froide raison. Dans l'armée, le nom illustre qu'il portait ne pouvait plus recevoir de lui aucun nouvel éclat. A ses yeux, ce nom ne pouvait devenir qu'un obstacle, en cachant sous les

dehors inévitables d'un favoritisme apparent ou réel la valeur personnelle de ses œuvres. Or, cette faveur et cette protection, lui, Marceau, neveu de l'héroïque général de la République, il ne voulait la devoir qu'à son propre mérite. C'était, nous l'avouons, une forte ambition ; mais nous croyons aussi que, dans un pareil choix, il céda en partie à l'attrait qu'offrent à l'imagination d'un homme de vingt ans les choses de la mer.

A cet âge, en effet, qui ne s'est laissé aller au charme des voyages, aux récits des campagnes lointaines, aux péripéties d'une vie d'aventures, de recherches et d'explorations? Qui n'a aspiré aux missions périlleuses? Qui n'a entrevu sans terreur la lutte contre les hommes et contre la tempête? Ce sont des rêves de jeunesse : mais ils sont séduisants, dorés par le soleil, éclos aux harmonies de la mer et du vent. Et quand cette carrière, ainsi aperçue sous son plus bel aspect, vint s'offrir à Marceau, pourquoi n'aurait-elle pas déterminé chez lui une vraie vocation? Les vocations de marin sont nombreuses; elles répondent à cet ardent besoin qui pousse l'âme vers l'inconnu et vers la poésie.

Pendant son séjour à l'école, un heureux hasard lui permit de suivre, plus attentivement qu'on ne le faisait alors, l'étude des machines.

La vapeur ne laissait point encore présager tous les prodiges qu'elle devait si prochainement accomplir.

Ce goût particulier dénotait à la fois chez lui un sens droit et pratique, tourné cependant vers les innovations et le progrès.

Les connaissances spéciales qu'il acquit ainsi, en dehors même du programme ordinaire des études, ne tardèrent pas à trouver leur application. Dès le début de sa carrière, elles lui aplanirent les obstacles et lui facilitèrent l'accès des commandements.

On arrive généralement à l'École polytechnique à un âge où les aptitudes et les caractères se dessinent d'une manière assez tranchée pour laisser deviner déjà les hommes d'étude et les hommes d'action, les esprits positifs et ceux plus enclins aux spéculations hasardées.

L'époque à laquelle y arriva Marceau était d'ailleurs plus particulièrement travaillée par la fièvre des réformes sociales et des doctrines nouvelles. Saint-Simon, sur son lit de mort, léguait à ses disciples sa foi, son culte et ses dogmes nouveaux sur le christianisme de l'avenir.

« Pour lui, la science n'avait point encore fait divorce avec Dieu. En nous initiant aux merveilles du plan providentiel, elle nous révélait la gloire de son auteur. A son plus haut degré d'exaltation, elle était une inspiration sublime et un hymne religieux [1]. »

Auguste Comte, au contraire, ne demandait rien à de telles inspirations. Il n'avait pas besoin de dogme pour arriver à la paix universelle. « Comme s'il était possible de supposer que les hommes soient capables de s'unir entre eux s'ils ont des idées différentes sur l'homme, sur la société et sur l'Être divin [2]. » Désormais la science

[1] Guépin, *Exposition de la doctrine de Saint-Simon.*

[2] Enfantin.

remplaçait la religion; le positivisme allait déterminer l'avenir en fonction du passé.

C'était aux portes de l'École polytechnique que venaient frapper tous ces hardis rénovateurs. Enfantin le proclamait très-haut : « Il faut que l'École polytechnique soit le canal par lequel nos idées se répandent dans le monde. C'est le lait que nous y avons sucé qui doit nourrir les générations à venir. C'est là que nous avons appris la langue positive et la méthode de recherche et de démonstration qui doivent aujourd'hui faire marcher les sciences politiques [1]. »

Quoi d'étonnant, dès lors, que ces âmes jeunes et ardentes, accessibles à toute aspiration généreuse, se soient laissées aller au souffle de toutes ces doctrines?

Marceau était sous leur empire lorsqu'il entra dans la marine. Heureusement sa première campagne l'emporte loin de notre vieux monde; les débuts de la navigation ont presque toujours une influence décisive sur toute la carrière d'un officier. La révolution de 1830 venait d'éclater. Marceau ne se trouva point mêlé à ce déchaînement de passions, de haines et de colères qui ne semblent éclater périodiquement dans notre histoire que pour nous préparer des lendemains pleins de surprises, de déception et d'amertume.

Pendant que ses anciens camarades d'école, acclamés par le peuple dans les rues de Paris, se précipitaient à l'assaut du Louvre et de l'hôtel de ville, lui, infiniment plus heureux, se battait à quatre mille lieues de

[1] *Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin*. Dentu, 1866.

France contre des ennemis qui n'étaient point Français.

Une expédition partie de Bourbon venait d'aborder la côte orientale de Madagascar. Elle avait pour but de châtier les Hovas de Foulpointe. Comme il arrive souvent dans ce genre d'attaque, la descente s'effectua sans rencontrer d'obstacle. Les retranchements furent franchis, les palissades emportées et quelques villages incendiés. Mais arriva ensuite le moment difficile du rembarquement. Hélas! sur combien d'autres plages que celles de Foulpointe n'avons-nous pas appris à nos dépens combien est critique cette opération! En ce moment, en effet, les Hovas reprirent l'offensive. Cachés derrière les buissons et les palétuviers, ils s'élancèrent de tous les plis du terrain, accoururent en masse compacte sur le bord de la mer et coupèrent la retraite à un détachement de marins engagés trop avant dans l'intérieur. Marceau, commé aspirant, commandait la chaloupe chargée de protéger la plage. Il juge avec sang-froid la gravité de la situation. Sans hésiter, il s'éloigne momentanément de la position qu'il occupe; à force de rames, il côtoie le rivage, s'engage dans une sinuosité d'où il prend l'ennemi en écharpe, et là, pointant lui-même la caronade qui défend l'avant de sa chaloupe, il mitraille les Hovas à demi-encablure. Quelques instants suffirent pour déblayer la plage, pour en ouvrir l'accès aux marins compromis et pour sauver l'honneur de notre pavillon.

Le commandant en chef apprécia comme elle le méritait cette belle conduite, en faisant nommer Marceau chevalier de la Légion d'honneur. Pour un jeune aspirant,

c'était à cette époque une faveur insigne. Aussi, quand il revint en France, cette croix si noblement gagnée dut le consoler des triomphes éphémères qu'avaient remportés sans lui, devant les barricades, ses jeunes camarades d'école, les vieux généraux de vingt ans.

CHAPITRE II.

Expédition de Louqsor. — Le fleuve du Sénégal. — Le Soudan et le Sahara. — L'officier de quart. — Un grain à bord. — Un homme à la mer.

Comme enseigne de vaisseau, il fut pendant un an attaché à la croisière de la côte septentrionale d'Afrique, et, en 1832, il fit partie de l'expédition scientifique chargée de rapporter en France l'obélisque de Louqsor.

Quel fut le résultat de ses explorations? Comment parcourut-il les solitudes de la haute Egypte, encore toute couverte des imposants débris d'une civilisation antérieure à l'histoire de tous les autres peuples? De quel œil contempla-t-il ces vastes nécropoles de Thèbes et de Memphis, où, depuis les rois pasteurs jusqu'aux Ptolémées, depuis les Pharaons jusqu'à Cléopâtre, tant de générations dorment amoncelées : gigantesque ossuaire que les pyramides, les obélisques et les sphinx de granit ne semblent décorer encore çà et là que pour proclamer plus haut le néant de la dépouille humaine.

Devant cet inépuisable champ de recherches ouvert

aux investigations du philosophe et du savant, quelles furent les impressions de notre sceptique et fougueux officier? C'est ce que son historien laisse entièrement dans l'oubli. Il passe rapidement sur une époque de sa vie trop livrée aux plaisirs, et où le jeu, les aventures galantes, les duels même, absorbent tous les instants d'une ardente et frivole jeunesse.

Heureusement que la vie maritime est féconde en contrastes. La tempête parfois purifie de l'orgie, *per aquas abluens*, comme dit l'Écriture. Les privations, les fatigues, la fièvre, n'arrivent que trop tôt faire expier les heures de folie.

Il passait presque sans transition des bouches du Nil à celles du Niger et du Sénégal. A cette époque si peu éloignée de la nôtre, tout était mystérieux dans l'intérieur de l'Afrique; les grands fleuves y prenaient leur source dans des solitudes encore inexplorées. Le mouvement des découvertes qui vient de marquer nos vingt dernières années n'était point commencé; à peine se faisait-il pressentir.

On ne connaissait l'Afrique que par son pourtour, et encore, dans les régions même les plus favorisées, n'était-ce que sur une étendue relativement bien restreinte. Dans le nord, par exemple, au centre même de notre vieux monde, qu'étaient-ce que les zones de l'Algérie ou du Maroc, de Tunis ou de Tripoli, comparées à l'immensité du Sahara qui, sur une profondeur de quinze degrés de latitude, embrasse le continent dans toute sa largeur, depuis les bords du Nil jusqu'à ceux de l'Atlantique.

Mais au delà de cette mer de sable, en approchant de la zone équatoriale, apparaissent de nouvelles rives verdoyantes, régulières et continues; ce sont les confins du Soudan. Un peu plus bas que le niveau du Sahara, son sol uni, fertile et peuplé, est arrosé par de puissants cours d'eau, et encadré à l'est par les hauts plateaux de l'Abyssinie, à l'ouest par les grandes montagnes qui donnent naissance au Niger, à la Gambie et au Sénégal.

Une infinité de petits États s'y disputent la suprématie. Ils sont eux-mêmes aux prises avec les tribus nomades et pillardes des Touaregs et des Tibbous, qui se partagent l'empire du désert. Les diverses races primitives de l'humanité semblent s'être donné rendez-vous au Soudan. A côté des Arabes et des Berbères, on retrouve le marabout fanatique, le noir fétichiste et le Foulah sénégalais[1]. Malgré l'incomparable fertilité de son sol, l'homme ne sait point y appliquer les ressources de l'agriculture.

L'ivoire, la poudre d'or, le trafic des esclaves, c'est là tout son commerce. Ne lui demandez pas une industrie quelconque. La loi du prophète a passé par là. Elle a tout frappé de stérilité. Ne cherchez pas dans leurs nombreuses villes des traces d'art ou de monuments, des vestiges et des souvenirs d'histoire antérieure. Non; à côté de leurs habitations, les gigantesques fourmilières de termites qu'on y rencontre offrent à l'œil plus de régularité et plus de symétrie que les huttes de paille et les mosquées d'argile que l'homme s'est construites.

[1] Pouls, Fouls ou Foutah. La *Genèse* appelle l'Afrique le pays de Fout.

Comment espérer voir la civilisation se répandre au Soudan, quand seulement pour s'y introduire l'Européen rencontre déjà tant de difficultés ! On a essayé d'y pénétrer par le haut du Nil, en se dirigeant de Karthoum au Kordofan, au Darfour et au Wadaï. On l'a tenté aussi par l'Atlantique, en suivant le cours du Niger, comme les Anglais, ou en remontant le Sénégal, comme l'ont fait successivement nos compatriotes Caillé et Raffenel, Mage et Quentin. C'était ce que Marceau rêvait, lorsqu'avec le petit navire dont on lui avait donné le commandement il put s'avancer dans le fleuve jusqu'aux cataractes du Fellou.

Mais ce n'est généralement pas la route qu'ont suivie les expéditions les plus riches en résultats. C'est directement du nord qu'elles sont arrivées. C'est par là qu'en 1823 Clapperton réussit à franchir, le premier, les quinze cents lieues qui séparent Tripoli du Golfe de Bénin.

C'est à travers les sables du Sahara que les plus illustres voyageurs africains de nos jours ont pénétré dans les fertiles régions du Soudan.

Dans cette direction, trois routes y conduisent; ce sont celles des caravanes. Elles ne sont marquées çà et là que par des puits et quelques rares oasis.

En 1855, l'expédition de Barth, partie de Tripoli, prit par Mourzouk et Ghât, découvrit l'Asben et Agadès, et tomba au cœur du Soudan sur les bords du Niger, à Saï, à Gando et à Sakatou.

On sait que ses compagnons Richardson et Overweg

n'allèrent pas plus loin ; ils payèrent là, de leur vie, leur courageuse entreprise. Deux ans plus tard, le jeune et savant Vogel, parti de Londres pour rejoindre l'expédition, vint à son tour, avec son fidèle caporal Maguire, se faire assassiner à Ouara par le chérif du Wadaï. Il avait traversé le désert par une route inclinant plus à l'est ; comme Barth, partant toujours de Mourzouk et de l'extrémité du Fezzan, mais passant par Bilma au milieu des Tibbous, pour aboutir au Bornou et sur les bords du lac de Tchad. Après lui, le baron de Beurmann, s'aventurant tout seul à sa recherche, suivit la même direction ; elle le conduisit fatalement au même dénoûment ; il mourut à Kouka.

La troisième route enfin, en partie située sous le méridien de Paris, semble plus facile et plus importante, puisqu'elle relie l'Afrique française au Sénégal, en passant par les oasis du Touât, d'Insallah et par la célèbre et mystérieuse Tombouctou. C'est naturellement celle qui a le plus attiré l'attention ; et pourtant aucun Européen, à notre connaissance du moins, n'a été assez heureux pour la parcourir.

Naguère encore, le jeune et intrépide Ghérard Rholf l'a tenté vainement. L'insurrection des tribus du Touât l'a forcé de se replier circulairement vers l'est, comme l'avait fait avant lui son ami Duveyrier, en gagnant le Fezzan par Ghadamès et par Ghât.

Plus heureux que ses devanciers et que ceux qui depuis l'ont suivi, le docteur Barth, pendant son étonnant voyage de cinq ans au Soudan, a pu faire impuné-

ment à Tombouctou un séjour prolongé. Il y a constaté la justesse des observations de notre compatriote Caillé, et résolu la fameuse question de la bifurcation du Niger, en complétant nos connaissances géographiques sur le cours si longtemps inconnu de ce fleuve étrange qui, courant à peu près dans toutes les directions, se déroule comme un cercle immense et revient se jeter à la mer à un point relativement peu éloigné des hautes montagnes où il a pris naissance.

Ici, comme dans les autres parties de l'Afrique, les conquêtes scientifiques faites par les derniers explorateurs sont fort considérables; Marceau les pressentait. Parvenu dans le haut Sénégal aux chutes du Fellou, il aspirait au rôle de ces voyageurs héroïques; il entrevoyait déjà leurs triomphes. Hélas! il ne put pas même en être un précurseur. Ce ne fut pour lui qu'une hallucination, qu'une espérance vaine qui s'évanouit dans un accès de fièvre. Comme tant d'autres officiers, il fut forcé de revenir en France pour réparer sa santé compromise. Son rétablissement fut lent et difficile; la convalescence dura six mois. La quinine avait coupé la fièvre; mais les soins de la famille seuls triomphèrent des suites du remède et du mal.

Marceau venait d'être nommé lieutenant de vaisseau. Le temps d'aspirant et d'enseigne est pour ainsi dire un temps d'étude et de noviciat, un stage consacré à la connaissance spéciale du métier, connaissance qui, dans la marine plus que partout ailleurs, ne s'acquiert que par la pratique et par l'observation.

Dans le grade suivant, la situation se dessine ; l'homme doit y montrer tout ce qu'il a acquis. Marceau y arriva à l'âge de trente ans, dans tout l'épanouissement de son intelligence et de ses facultés. Dans la hiérarchie militaire, le grade de lieutenant de vaisseau, par la nature des fonctions qu'il comporte, offre deux positions également brillantes, dignes toutes les deux de grandir l'homme à ses propres yeux, en mettant à chaque instant à l'épreuve ce qu'il peut y avoir de ressource dans son esprit et de vigueur dans son caractère.

C'est la position d'officier de quart sur un vaisseau de ligne et celle d'officier commandant un navire isolé.

Sur le banc de quart d'un vaisseau il domine, il commande, il remue par centaine des hommes prêts à lui obéir quel que soit le danger.

A son gré, il les lance dans la mâture, les répand sur les vergues, les suspend au gréement. Ce sont des ris à prendre, des voiles à serrer, des mâts à dépasser. Sur rade ou par beau temps, ces manœuvres ne sont qu'un exercice d'un imposant effet ; mais quand l'orage gronde, quand la nuit devient sombre et quand la mer se creuse, de qui dépend alors l'existence de tous ces braves gens perdus dans le gréement? Une saute de vent, un mauvais coup de barre, un faux commandement peuvent précipiter dans les flots ces gabiers intrépides, cramponnés à l'extrémité d'une vergue qui décrit au roulis, à cent pieds dans les airs, des angles d'une amplitude immense.

Ces hommes admirables, rarement accessibles aux terreurs, au découragement, connaissent plus souvent l'i-

vresse de la lutte ; c'est ce qui les soutient. Oh ! qui pourra décrire l'aspect qu'offre, dans un gros temps, la mâture d'un grand vaisseau de ligne? Jamais parole humaine n'en redira l'effet. C'est tout un monde à part ; un chaos sur l'abîme, un inextricable fouillis de vergues et de mâts, de poulies et d'agrès, de cordes et de voiles que la mer et le vent arrachent par lambeaux. Il en sort des cris entrecoupés, des sifflements aigus, des craquements sinistres ; sauvages harmonies que n'oublie plus l'oreille qui les a entendues. Et puis, ce sont des coups de fouet à faire lâcher prise ; ce sont des secousses, des chocs qui, sans les plus violents efforts, peuvent à chaque instant vous lancer dans l'espace. Car, bien bas sous vos pieds, la mer roule comme une épave le malheureux navire dont le pont disparaît sous un linceul d'écume.

Pour suivre la manœuvre, dans ces moments critiques, les aspirants sont les premiers en haut. C'est leur poste d'honneur. A défaut de leurs bras, ils payent de leur personne : l'exemple est toujours bon.

Nous n'oublierons jamais nos premières heures passées, après un démâtage, dans la hune d'une frégate fuyant devant le temps sur le banc des Aiguilles.

Voyez à l'horizon cette panne grisâtre ; on dirait un voile de vapeur, un rideau de fumée. C'est un grain qui se forme. Il monte, il grandit, il menace. L'apparence du ciel, la forme des nuages, les reflets de la mer, rien ne doit échapper à l'œil scrutateur. D'ailleurs, il faut deviner juste. Si l'on se hâte trop, on passe pour timide, on lasse l'équipage et l'on perd de la route. Et d'un autre

côté, à quels dangers ne s'expose-t-on pas si l'on attend trop tard!

Malheur à l'imprudent qui se laisse surprendre. Juste au moment précis, il faut savoir rentrer les voiles inutiles. Comme on le dit très-bien en termes du métier, c'est saluer le grain qui va tomber à bord.

Mais alors, quel saisissant spectacle que celui du vaisseau qui s'incline aux premières rafales, mais qui promptement se relève, obéissant à la voix qui commande; docile comme un être animé, agile comme l'oiseau de mer qui fait tête à l'orage en repliant ses ailes. C'est l'intelligence et la vie, c'est la poésie en action; c'est l'homme maître de la tempête et dominant les flots.

Une autre fois c'est un homme à la mer! Jamais cri plus lugubre ne retentit à bord.

Ce vaisseau dont la brise enfle toutes les voiles, comment l'arrêter tout à coup dans sa course rapide?

Comment le ramener au point où l'homme a disparu? Difficile problème dont la solution doit être immédiate; manœuvre délicate et souvent périlleuse, dont le succès dépend du premier mouvement et de l'inspiration de l'officier de quart.

Aussi, pour dominer l'émotion qui l'entoure, quel sang-froid ne doit-il pas garder! Quelle lucidité dans l'esprit! quelle précision dans les commandements! Il faut qu'il refoule au fond de sa poitrine son angoisse poignante; il a à manœuvrer les voiles, à diriger la barre, à veiller la bouée. Et si la houle est forte et le roulis violent, se hasardera-t-il à mettre un canot à la

mer? pour sauver un seul homme en exposera-t-il vingt à une mort probable? Si l'on peut tenter ce moyen de salut, tout reste à bord dans un morne silence; car l'angoisse redouble pendant qu'une baleinière ou qu'un frêle canot lutte péniblement dans chaque creux de lame, bondissant sur leur crête et disparaissant dans les profonds sillons d'une mer sans limites. Mais lorsque par bonheur, bonheur trop rare, hélas! ces courageux efforts ne sont point stériles, lorsqu'on peut ressaisir sur l'abîme le malheureux prêt à s'y enfoncer, lorsqu'il reparaît sur le pont comme un ressuscité, alors tous les cœurs se dilatent, les fronts se déridents, la joie s'exhale de toutes les poitrines.

Oui, si sur son banc de quart l'officier de vaisseau a des moments de terrible anxiété, en revanche il a aussi ses heures de triomphe. C'est un vrai piédestal sur lequel il s'élève et grandit en proportion de son intelligence et de sa fermeté.

CHAPITRE III.

Un premier commandement. — Courage et savoir. — Marceau sauve le vaisseau anglais *le Pembroke*.

Toutefois, c'est comme commandant que l'officier de vaisseau est surtout appelé à donner la mesure de toute sa valeur.

Avec ses charges et ses prérogatives, cette position est de celles qu'il faut avoir occupées de bonne heure. Il faut être encore assez jeune pour s'habituer à porter sans fléchir le fardeau quelquefois écrasant de la responsabilité. En face du danger, ce n'est point seulement l'existence des hommes que l'on tient dans ses mains, c'est encore l'honneur du pavillon.

En exaltant ainsi les facultés de l'âme, une pareille tâche montre tout ce que la nature de l'homme peut renfermer de force ou de faiblesse, d'énergie ou de défaillance. Mais, dira-t-on, dans les circonstances communes de la navigation, on ne se trouve que rarement en face de ces situations extrêmes. C'est vrai; mais en mer, cependant, ces situations, pour ainsi dire, surgissent sous vos pas. Elles se manifestent tout à coup, sous mille aspects divers. C'est un homme qui tombe, une voile emportée, la mâture qui craque. Tantôt c'est l'incendie, la voie d'eau, l'abordage; ce sont enfin ces innombrables causes de naufrages que les plus clairvoyants ne peuvent conjurer.

Dans la vie du commandant Marceau, ces exemples abondent : nous n'avons qu'à les prendre au hasard. Pour son premier commandement comme lieutenant de vaisseau, on lui donna la mission de conduire de Toulon à Lorient le bateau à vapeur *le Minos*.

Peu d'officiers, à cette époque, étaient aussi versés que lui dans la connaissance théorique et pratique des machines. Ce fut la cause de cette distinction.

Dès le début dans la Méditerranée, la traversée, insi-

gnifiante comme navigation, faillit se terminer tragiquement par une catastrophe due à la négligence ou à l'incapacité de son mécanicien.

Ce malheureux, de quart pendant la nuit, s'endormit à son poste, au lieu de surveiller les feux.

En ouvrant les yeux tout à coup, il s'aperçoit que l'alimentation de la chaudière a cessé et que toute la paroi supérieure est rouge, incandescente. Une goutte d'eau, la moindre dénivellation, un simple coup de roulis vont suffire pour la faire éclater. Effaré, éperdu, il court sur le pont, croyant se soustraire au péril. Ici la nature de Marceau nous apparaît dans toute sa violence, mais dans toute sa courageuse énergie. Prévenu immédiatement de la situation, il ne fait qu'un bond de sa chambre, décroche un pistolet, saisit à la gorge le contre-maître, qu'il entraîne avec lui au poste qu'il a fui; et là, donnant l'exemple, travaillant de ses mains, soulevant les soupapes, ouvrant les robinets et fermant les cendriers, il sauve le navire et les cent cinquante hommes que le gouvernement du roi lui avait confiés.

Marceau n'accomplit là que strictement son devoir; mais, pour le remplir dignement, il ne suffit pas seulement toujours d'en avoir le courage, il faut encore en avoir la science et la capacité.

Dans cette même traversée du *Minos,* Marceau obtint, comme marin, un de ces triomphes qui remplissent le cœur d'un doux et noble orgueil. Il était à Gibraltar, mouillé devant la ville, pour renouveler sa provision de charbon; les navires à vapeur de cette époque ne pou-

vaient, sans cette précaution, fournir une bien longue course.

Pendant ce temps, les vents d'ouest soufflaient dans le détroit. Le baromètre baissait, le ciel se chargeait de nuages. Ainsi qu'il arrive toujours quand les vents soufflent de cette direction, un grand nombre de navires marchands, accumulés à l'entrée de cet étroit passage, louvoyaient péniblement dans la baie pour gagner un abri.

Au milieu d'eux se trouvait un beau vaisseau anglais, *le Pembroke,* portant le pavillon du commodore Parker. Tout à coup, gêné dans sa manœuvre par un de ses innombrables voisins, il manque à virer de bord. L'espace ne lui permet plus de continuer sa bordée; les récifs sont tout près. Il laisse successivement tomber toutes ses ancres, car le fond est à pic, la tenue est mauvaise et le vent bat en côte. La nuit peut devenir critique. C'est ainsi que le pense Marceau.

Seul officier militaire présent à Gibraltar, il comprend l'étendue de sa charge. Qu'importe la nationalité du navire en détresse? Il pousse activement ses feux; en moins d'une heure, il peut appareiller; il vient passer à poupe du *Pembroke* et offre au commodore l'aide de sa machine.

Ses services ne sont point acceptés. Marceau a deviné la cause du refus, car si le *Minos* est bien le seul bâtiment de guerre mouillé à Gibraltar, en revanche il s'y trouve des steamers anglais qui n'auraient pas dû se laisser devançer pour voler au secours d'un vaisseau portant

les couleurs britanniques. Tout en respectant ce sentiment, peut-être exagéré, de la susceptibilité nationale, mais peu rassuré sur ses suites, Marceau ne voulut pas s'éloigner du *Pembroke* pour revenir à son premier mouillage. Il resta sous pression, son cabestan garni, ses grelins élongés, prêt, au premier signal, à prendre les remorques. Il attendit ainsi le dénoûment de cette nuit d'hiver.

La nuit fut en effet féconde en émotions. Les rafales se succédèrent de plus en plus violentes ; d'heure en heure, malgré toutes ses ancres, le vaisseau chassait sur les brisants. Au jour, la position devint insoutenable. Un premier choc, un coup de talon formidable vint avertir le commodore Parker qu'il fallait se résigner à accepter le secours du navire français. Il n'y avait désormais de salut qu'à ce prix. C'est si triste d'ailleurs qu'un vaisseau en détresse! Les voiles en lambeaux, la mâture brisée, les cordes emportées, tordues, échevelées. Et puis, ce noble corps, cette coque arrondie, ces rangées de canons, ces courbes gracieuses, tout ce chef-d'œuvre enfin de l'art et du génie, cet imposant ensemble de la puissance humaine, tout cela balayé par la mer, démoli pièce à pièce, englouti sous l'écume, perdu dans les brisants. Rien n'est plus douloureusement beau que le naufrage d'un grand vaisseau de guerre. Marceau eut le bonheur de sauver le *Pembroke* d'un semblable désastre.

Au fort de la tempête, le *Minos* habilement conduit se rapproche de lui, se laisse dériver, glisse sous son beaupré, le saisit par l'avant et s'attelle au colosse comme un triton docile.

Alors, rassemblant dans ses flancs tout ce qu'il a de force de vapeur, haletant, tout couvert d'écume et de fumée, il l'ébranle, l'entraîne, l'éloigne des récifs, et, au milieu des hurrah frénétiques, il le ramène en triomphe à l'entrée de la baie. Hurrah pour le *Minos!* et hurrah pour la France! Ce n'est pas tout; le roi de la mer, le *man of war* n'a pas plutôt reconquis son empire, que, hissant au plus haut de ses mâts les couleurs nationales de son libérateur, il les salue de son artillerie.

Jamais coups de canon ne durent retentir plus avant dans le cœur de Marceau. Ce n'était point seulement l'honneur d'un service rendu à un puissant voisin, c'était encore la satisfaction d'une difficulté vaincue, du danger affronté, et surtout pour le cœur du marin, c'était le succès toujours si enivrant d'un beau coup de manœuvre.

CHAPITRE IV.

Escadre de la Méditerranée. — L'amiral Lalande. — Derniers triomphes de la voile. — Encore une royauté qui s'en va. — Règne éphémère du *Napoléon*. — La cuirasse et l'artillerie.

Après six ans de commandements successifs, nous le retrouvons, vers le milieu de 1841, simple officier de quart embarqué sur le *Scipion*, l'un des vaisseaux de notre escadre mouillée en ce moment en rade de Toulon. Cette époque était pour la marine française une véritable période de renaissance et de transformation.

Anéantie sous l'Empire, étouffée dans ses germes sous la Restauration, elle brisa ses premières entraves pour conquérir Alger. Puis, profitant de l'impulsion acquise, elle continua à s'étendre, à se développer peu à peu, à se constituer vaisseau par vaisseau, et, sous la main puissante de l'amiral Lalande, elle finit par devenir cette incomparable escadre de 1840 qui, dans les eaux de Beyrouth, en face des Anglais, faillit résoudre sommairement la question d'Orient, en faisant craindre un instant à la diplomatie que nos canons ne partissent tout seuls. Ce fut la cause de son brusque rappel.

Elle rentra à Toulon, frémissante mais non humiliée, nous dit l'élégant écrivain qui fut l'élève et le digne appréciateur des talents militaires de l'amiral Lalande[1].

Nous n'aimons pas toutefois les réflexions dont il accompagne la fin prématurée de ce grand chef d'escadre :

« Il mourut, nous dit-il, calme et fier, triste sans amertume, résigné sans espoir. Les souffrances n'avaient pu le lasser de l'existence, car il aimait ce monde dont tant de fous médisent[2]. »

Helas! qu'ils sont donc nombreux les fous de cette espèce, et qu'ils raisonnent juste, après tout, quand ils dédaignent un monde qui ne peut leur promettre pour le moment suprême qu'une résignation sans espoir!

L'œuvre de l'amiral Lalande lui a survécu. Succes-

[1] Trente ans plus tard, le vice-amiral Jurien de la Gravière lui a succédé dans ce poste comme commandant en chef l'escadre d'évolutions de la Méditerranée.

[2] *Marine d'autrefois*, par un marin d'aujourd'hui. (Vice-amiral Jurien de la Gravière.)

sivement confiée à des mains habiles, l'escadre d'évolutions de la Méditerranée s'est toujours maintenue à la tête du mouvement de progrès et de transformation que le génie de notre époque a imprimé à l'art des constructions navales. Dans toutes les circonstances, elle se montra digne de ses missions.

C'est ainsi que nous la vîmes franchir, en plein hiver, les bouches du Bosphore, entrer dans la mer Noire, y croiser pendant des mois entiers dans les brumes du golfe d'Odessa et de Sébastopol. Et ce n'est pas chose si ordinaire qu'on pourrait le penser, que ces croisières de vingt vaisseaux dans une mer étroite et dangereuse. Après de longues nuits d'hiver, rien n'est imposant comme le spectacle de ces nombreuses voiles se retrouvant, au retour de l'aurore, échelonnées à leur poste, par groupes réguliers, s'avançant en bon ordre comme un vol d'alcyons bercés dans les sillons d'une mer tourmentée.

Plus tard, quand, pour assurer le salut de l'armée, l'escadre, en pleine côte, dut soutenir l'assaut d'un second hivernage, elle fit bravement face à tous les dangers. Elle affronta l'ouragan du 14 novembre ; ce fut sa dernière bataille. Elle y perdit quelques-uns de ses plus beaux vaisseaux ; mais il y a parfois des pertes qui honorent. D'ailleurs, pour avoir été obscure et sans triomphe, cette lutte acharnée contre les éléments n'en a pas moins été digne d'admiration, supérieure peut-être, comme danger vaincu, à la formidable mais stérile attaque opérée un mois auparavant devant la Quarantaine et le fort Constantin.

Cette vaillante escadre, à la disparition de laquelle nous avons assisté, a été la dernière des escadres à voile. Elle mérite nos respects si ce n'est nos regrets. Pour les marins d'un autre âge, elle sera plus d'une fois un objet de surprise et de méditation. Par sa nature même et par les éléments de sa constitution, elle se rattachait presque sans transition aux escadres de Louis XIV et de Louis XVI, de la République et du premier Empire.

Sauf quelques perfectionnements de détail, c'étaient toujours les mêmes principes dans les manœuvres, la même tactique dans les évolutions. Ainsi que l'observe l'écrivain que nous avons cité, il n'y avait pas, au fond, bien grande différence entre le *Royal Soleil* de Tourville et les vaisseaux à trois ponts de l'escadre Hamelin. Mais entre ces derniers et le *Napoléon* il y eut tout un monde; il y eut la vapeur.

Ce qui exigeait autrefois de la part d'une escadre des efforts inouïs, des prodiges d'adresse, nos vaisseaux transformés l'ont fait en se jouant; mais c'est précisément ce déploiement d'exercice et d'adresse qui ajoutait tant d'art et de prestige aux anciennes manœuvres.

On peut n'être point du métier et comprendre pourtant ce qu'il fallait de justesse et d'habileté pour faire évoluer ces colosses flottants qui en définitive n'avaient d'autre moteur et d'autre point d'appui que le vent et les flots.

La machine sans doute a tranché le problème. Elle fait grand honneur à l'industrie de l'homme, mais infiniment moins au génie du marin.

La voile, la simple voile qui, gonflée par la brise ou

chargée par le grain, s'incline et s'oriente pour se jouer du vent, le retenir captif, décomposer sa force et l'obliger par un adroit détour à rétrograder ou du moins à pousser le navire justement dans le sens opposé à celui d'où il souffle, c'est là le merveilleux secret de la route *au plus près*, la clef du louvoyage; c'est l'éternel attrait qui demeure attaché à la marine à voile.

Mais aussi que de grandes choses n'a-t-elle donc pas faites? C'est elle qui la première a parcouru le monde, elle qui si souvent a décidé du sort de nos grandes batailles.

Devant la grandeur de son rôle, devant tant de prestige et tant de poésie, et tout en accordant au présent sa part d'admiration, on comprend les regrets de tous nos vieux marins; on respecte l'illusion de ceux qui, comme l'amiral Lassuse, proclamaient jusqu'au dernier moment que la voile resterait la reine de la mer.

Hélas! comme tant d'autres royautés, elle fut détrônée. Elle a disparu devant de hardis novateurs dont le triomphe n'a pas duré longtemps. Aux lourds et noirs steamers que commandait Marceau, succédèrent des bateaux plus rapides. Les roues firent place à l'hélice; et depuis cette époque, la transformation a continué à marcher toujours si promptement, qu'à peine une flotte est-elle mise à l'eau qu'il faut immédiatement songer à la remplacer par des types nouveaux. Le *Napoléon* et les magnifiques vaisseaux construits sur son modèle n'ont eu, eux aussi, qu'un empire éphémère; et s'ils ont jeté, un moment, quelque éclat, il a été sinistre : il nous a fait voir avec quelle rapidité on pouvait, sans laisser nulle

trace, faire évacuer les côtes du Mexique à une armée française de quarante mille hommes.

D'ailleurs, dès sa naissance le vaisseau à vapeur était frappé à mort.

Près de lui, à Kimburn, la cuirasse parut sous forme embryonnaire. Mais l'embryon fut prompt à sortir de son moule. Il grandit, prit des forces, et si dans peu de temps il se perfectionna assez pour devenir la *Gloire* et le *Solférino*, en revanche il ne put jamais se dépouiller de sa laideur première. Ne lui demandez pas des lignes élégantes, des courbes gracieuses, des mâtures coquettes et des proues élancées. Chez lui, l'art disparaît sous une masse informe; tout est sacrifié au poids de son armure. Mais qu'on ne s'y fie point! son aspect est trompeur, car sa marche est rapide, sa manœuvre assurée et ses coups sont mortels.

En réduisant au silence la vieille artillerie, la cuirasse a causé dans le monde un moment de stupeur. Si on n'a pas cru qu'elle allait clore à jamais l'ère des destructions, du moins on a espéré qu'elle allait donner à l'art de la défense un avantage immense. Espérance trompeuse! Loin de ralentir les progrès des inventions meurtrières, la cuirasse au contraire n'a fait qu'en stimuler l'ardeur. Devant cet obstacle imprévu, l'attaque a repris l'offensive avec un redoublement d'énergie et dans des proportions jusqu'alors inconnues.

D'un seul coup, elle a sacrifié ses vaisseaux à vapeur, comme elle l'avait fait dix ans auparavant pour ses vaisseaux à voile; elle les a mis au rebut, ou réduits tout au

plus au rôle de transport. Sans plus d'hésitation, elle a mis au vieux fer tous les canons de trente, l'orgueil de ses escadres; et ses fameux Paixhans dont les récents triomphes et les épouvantables effets avaient précisément conduit à l'idée du blindage.

Pour l'attaque désormais, il n'y a plus qu'un but. Il lui faut à tout prix traverser la cuirasse. Qu'on l'ébranle par des coups contondants, ou qu'avec des boulets en acier on perfore ses plaques comme à l'emporte-pièce; qu'on la frappe directement en face avec un éperon ou traîtreusement en dessous à l'aide des torpilles, tous les moyens sont bons! C'est alors qu'on s'est pris à couler en fonte, à forger en fer ou en acier fondu ces pièces monstrueuses, de tout calibre, de toute forme, de toute dimension. Il n'est pas de projectile que l'on n'ait essayé, pas de poudre dont on n'ait fait usage : poudres brisantes et poudres ordinaires, poudres fulminantes et poudres prismatiques. Il n'est pas jusqu'à la force même du recul que l'on n'ait cherché à utiliser pour manœuvrer la pièce et l'obliger, à l'aide d'un contre-poids, à revenir toute seule au sabord [1].

Les Américains ont gardé la pièce à âme lisse; mais ils lui ont donné un si grand diamètre qu'ils sont parvenus à lancer des boulets pesant un quart de tonne, dont un seul peut suffire pour couler un navire. C'est ce qui leur est arrivé contre les monitors aux combats de Mobile et de la Nouvelle-Orléans.

[1] Cet ingénieux appareil, qui vient d'obtenir le plus grand succès, porte le nom de son inventeur, le capitaine Moncrieff.

En Europe, on a généralement préféré la précision du tir et la pénétration. Notre canon français atteint déjà un très-fort diamètre [1] ; il est en fonte de fer, n'admet que les poudres lentes et se charge par la culasse.

Les canons anglais d'Armstrong et de Witworth, ainsi que le célèbre Krüpp des Prussiens, sont rayés, frettés comme les nôtres ; mais pour les rendre plus résistants encore, ils sont formés d'une série de tubes de fer ou d'acier composés de rubans forgés, soudés et tordus en hélice.

Ils se chargent par la bouche ou par la culasse, supportent les poudres vives, et avec un calibre relativement modéré [2], ils donnent au projectile la plus grande vitesse initiale et le maximum de pénétration que l'on ait encore obtenus. Avec de telles pièces, l'obus en fonte blanche, dit *obus Palliser*, traverse vingt centimètres *de fer, sans compter la muraille*. C'est le double de l'épaisseur qu'avait il y a dix ans la première cuirasse. C'est un duel à mort entre elle et le canon. A qui restera l'avantage? A chaque pouce de pénétration gagné par le boulet on répond par une augmentation progressive dans l'épaisseur des plaques. Mais cette progression doit avoir des limites ; il faudra bien s'arrêter un jour dans la surcharge et dans les dimensions toujours plus colossales de nos vaisseaux blindés. Le *Rochambeau*, l'*Achille* et le *Wilhelm I^er* pèsent près de dix mille tonnes. C'est trois fois le déplacement d'un ancien vaisseau de haut bord et six fois sa valeur [3].

[1] Vingt-sept centimètres.
[2] Vingt-trois centimètres.
[3] Le *Rochambeau* a coûté à la France de douze à treize millions. Il

Et encore, si l'on pouvait compter sur l'invulnérabilité réelle de ces ruineux chefs-d'œuvre! Mais le combat de Lyssa nous a fait voir ce qu'il fallait en croire. Il est vrai que, quelque perfectionné que soit un instrument, il faut toujours le supposer entre des mains habiles.

Dans cette fièvre d'innovations guerrières, dans cette lutte acharnée entre les progrès de l'attaque et ceux de la défense, la France a su prendre au début un sérieux avantage. Mais est-elle certaine de le garder toujours? Est-elle même sûre de l'avoir conservé? Que penser de la déclaration que le premier lord de l'amirauté vient de faire à la chambre en affirmant que la Grande-Bretagne peut, dès ce jour, opposer quarante-sept cuirassés aux trente-sept que possède la France, ajoutant qu'il n'y a aucun doute sur la supériorité bien constatée des vaisseaux anglais de première et de deuxième classe [1]?

Cela signifie-t-il que leur artillerie traverse nos cuirasses et que la réciproque n'existe plus pour nous? On le répète aussi de ce côté-ci du détroit.

Mais, en vérité, sommes-nous condamnés à ne plus faire reposer les destinées d'un peuple que sur des supériorités de tir, des succès de poudre et de calibre, sur des avantages de polygone, et en un mot sur les résultats de toutes les expériences qui se poursuivent à Vincennes, à Gavres et à Shœburyness?

a été acheté aux États-Unis, à l'époque où les Prussiens achetaient à Londres le *Wilhelm I*er.

[1] Discours de M. Childers à la chambre des communes. Séance du 8 mars 1869.

Pour notre part, la construction de ces monstrueuses machines de guerre nous cause plutôt un sentiment de surprise que d'admiration.

Sans doute, elles résument tous les progrès, toutes les inventions ; nous ne le nions pas. Mais tout en ne relevant point à ses propres yeux le génie du marin, ces redoutables engins, par une sage loi d'équilibre, se retournent pendant la paix contre les peuples mêmes qui en exagèrent l'emploi ; elles épuisent leurs finances, et en dernier ressort, quand toutes les nations auront les mêmes armes, à qui restera l'avantage? Ne sera-ce pas à celle qui aura été assez sage pendant la paix pour accumuler sur son sol le plus de richesse et le plus d'industrie? A cette heure, les Américains nous donnent cet exemple.

A l'époque où Marceau se trouvait embarqué sur l'escadre de la Méditerranée, de tels problèmes n'agitaient point encore les esprits ; du moins, la manière vague dont ils étaient posés ne laissait point prévoir l'importance qu'ils allaient si promptement avoir.

CHAPITRE V.

Recherche de la vérité. — Science et foi. — Conversion. — Un aumônier du bagne.

Marceau était d'ailleurs lui-même arrivé à ce moment de la vie où l'on commence à se lasser des plaisirs et de

l'existence frivole à laquelle se laissent trop facilement entraîner les jeunes officiers.

Il est un âge où il faut savoir opter entre les tendances sérieuses de l'esprit et les distractions banales de la vie.

Deux courants se dessinent alors, et l'on peut bien observer ceux pour lesquels l'étude est devenue une nécessité. Dans la vie maritime, le nombre en est considérable, et il est facile de le comprendre.

Dans cette existence en commun, dans les *grand'chambres* de nos vaisseaux, au milieu de jeunes hommes instruits, intelligents, ayant déjà beaucoup vu à un âge où la plupart de leurs condisciples ne sont point encore sortis de chez eux, on comprend que l'esprit puisse être tenu en éveil non-seulement par les problèmes si variés de la profession du marin, mais encore par les grandes questions de science, de politique ou de philosophie, qui de près ou de loin s'y rattachent.

A cette époque, le courant des idées portait à la réforme. La société semblait livrée aux grands rénovateurs ; Fourier et Saint-Simon avaient partout des adeptes. L'imagination se laisse si facilement aller à cette séduisante doctrine de « l'identité de Dieu avec les hommes », de « ce grand Tout embrassant l'humanité entière ». C'est le point de départ du panthéisme antique et le point d'arrivée du rationalisme contemporain.

Il n'y a pas d'erreurs, si graves qu'elles soient, qui ne conservent quelques traces des vérités premières d'où elles sont parties. Mais ces bribes de vérité, ces parcelles

lumineuses dont Saint-Simon émaillait sa doctrine ne suffisaient plus à Marceau. Il ne se posait plus en disciple du maître. Ce qu'il cherchait, c'était la vérité, la vérité entière, la vérité en Dieu.

— Ah! répétait-il souvent, qui pourra donc me dire ce que nous sommes venus faire en ce monde? Quelle est la destinée de l'homme sur la terre?

Question importune! Redoutable inconnue qui poursuit inévitablement tous ceux chez qui la vie des sens n'a point paralysé la vie intérieure. Chaque jour, cette pensée s'imposait plus impérieusement à l'esprit de Marceau; elle le tourmentait au milieu des plaisirs et des fêtes. Un jour, dans un bal où, contrairement à ses allures élégantes et enjouées, il se tenait à l'écart et pensif, un de ses amis lui demanda en riant :

— Mais quel problème êtes-vous en train de résoudre?

— Vous avez raison, lui répondit Marceau, c'est un vrai problème, mon cher, et tout ce qui m'entoure ne m'aide pas à y arriver.

> Car ce n'est point au bal que l'âme se déploie.
> La cendre y vole autour des tuniques de soie,
> L'ennui sombre autour des plaisirs.

Ce à quoi je songe, c'est au grand problème de la vie.

Entre deux quadrilles, la boutade de Marceau fut trouvée plaisante; elle fit le tour du salon, et un vieux capitaine de vaisseau qui lui avait toujours témoigné une paternelle affection, le prenant à la boutonnière :

— Ah ça, mon cher monsieur Marceau, qu'avez-vous aujourd'hui? Pourquoi ne dansez-vous donc pas? A votre âge, on ne vient point ici pour songer aux questions sérieuses. Croyez-moi, la plus sérieuse de toutes les questions pour vous, c'est la rencontre d'une riche et jolie héritière. La chose est difficile, mais elle en vaut la peine. Vous avez de l'avenir, un beau nom; comment trouvez-vous la fille de l'amiral ***?

— Bah! fit froidement Marceau, si j'avais pour femme la plus jolie fille de Toulon, j'aurais peur qu'elle ne m'aimât pas; et si j'étais sûr de son amour, alors j'aurais peur de la mort. Quant à l'argent, je suis comme tout le monde; si j'avais deux millions, j'en désirerais bientôt quatre.

Quelques jours après, en se promenant sur la dunette du vaisseau *le Scipion* avec un de ses amis, le commandant *Ducouédic,* dont les idées religieuses lui étaient parfaitement connues, la conversation s'engagea naturellement sur le même sujet.

— Je vous accorde, lui disait-il, que Dieu soit notre but unique, qu'il soit le seul objet de nos investigations; mais encore faut-il que ce Dieu inconnu se manifeste à nous d'une façon quelconque. Or, pour ma part, il y a dix-huit ans que je cherche, et c'est entièrement en vain.

— C'est qu'apparemment vous ne le cherchez pas où il est, lui répondit son ami. La science et l'étude ne suffisent pas pour cela; comment feraient les pauvres? Il faut surtout du désir, du cœur et de la volonté.

De tous les systèmes philosophiques et religieux qui

tourbillonnaient dans sa tête, Marceau avait jusqu'alors éliminé *a priori* et instinctivement la religion chrétienne, et en particulier la secte des prêtres et des jésuites, ainsi qu'il désignait l'Église catholique. Il cédait, à son insu, contre elle à cette haine implacable dont elle seule au monde a conservé l'immortel privilége.

— Comment voulez-vous, répondait-il à son ami, que nous puissions jamais nous entendre? Vous affirmez et moi je nie. Vous me parlez de surnaturel et de révélation quand ma raison n'admet que la critique et le libre examen. Marceau ne savait pas que « l'affirmation ne peut appartenir qu'à la vérité. L'erreur, au contraire, nie toujours; elle nie quand elle ne ricane. C'est un trait saillant de son caractère[1]. »

Le Christ n'a pas dit aux apôtres : Allez et discutez avec les nations; il leur a dit : Allez et enseignez! je suis la voie, la vérité, la vie!

C'est ce que lui faisait remarquer son ami Ducouédic :

— Vous niez, mon cher Marceau, c'est fort bien; surtout c'est fort commode. Mais avant de tant vous révolter contre une doctrine quelconque, faut-il encore le faire avec connaissance de cause. Vous qui avez approfondi le saint-simonisme, le positivisme, le fouriérisme, le rationalisme, le criticisme et toutes les doctrines philosophiques que les savants s'efforcent tour à tour de prêcher au peuple et aux ignorants, avez-vous jamais étudié le christianisme, c'est-à-dire la seule doctrine qui, prêchée par des ignorants, ait été crue par de vrais savants

[1] Joseph de Maistre.

Dès lors, pourquoi condamner sans connaître? Pourquoi, en fait de religion, seriez-vous moins loyal qu'en toute autre matière? D'un esprit sérieux comme le vôtre, serait-ce trop exiger que de lui demander quelques heures d'étude? Et encore, je vous le répète, l'étude ne suffit pas sans cet ardent désir qui pousse vers Dieu; c'est ce que nous nommons la prière.

Le commandant Ducouédic avait raison : « Aimer, c'est voir [1]. » Et si la foi ne se dérobe pas aux investigations de l'étude et de la science, en revanche elle ne s'acquiert que par l'élévation du cœur. C'est un don de Dieu, une vision de l'âme, et ce don n'est accordé au chercheur, au savant, au philosophe, que le jour où, dépouillé de toute idée préconçue, de tout parti pris d'avance, il s'écriera dans toute la sincérité de son âme : « Seigneur, je suis prêt à tout, devant votre souveraine vérité. Parlez! que faut-il que je croie [2]? »

Trois mois s'étaient écoulés depuis cette conversation. Pendant ce temps, le commandant Ducouédic avait fait un voyage à Alger; il n'avait plus entendu parler de Marceau.

A son retour à Toulon, quelle ne fut pas sa surprise en le rencontrant, un matin de bonne heure, en uniforme, drapé dans son manteau, sortant avec la foule de la porte d'une église. Il ne put en croire ses yeux.

— Ah! je vous y prends!... lui cria-t-il en sautant à son cou; est-ce bien vous que je vois? N'est-ce pas un rêve?

[1] Saint-Augustin.
[2] Dom Guéranger.

— Vous ne rêvez pas du tout, lui répondit Marceau, calme, sérieux, sans embarras. C'est bien moi; depuis que je ne vous ai vu, j'ai suivi vos conseils : j'ai lu, j'ai prié, Dieu a fait le reste.

Depuis sa dernière conversation, en effet, Marceau, de plus en plus tourmenté, voulut en avoir le cœur net. Il se jeta avec avidité, mais avec une conscience droite, sur les premiers livres de doctrine chrétienne qui lui tombèrent sous la main. Il ne fut pas difficile sur le choix et n'eut pas à pénétrer bien avant dans les abstractions de la théologie. Un petit livre lui suffit. Il a pour titre : *le Christ devant le siècle*[1].

Dès les premières pages, ce qui l'étonna le plus, ce fut la gravité des preuves et l'autorité des témoignages sur lesquels reposait le caractère surnaturel de la mission du Christ. Il chercha à leur opposer des témoignages historiques de même valeur. Ce fut en vain.

Il trouva, au contraire, que les actes de cette divine existence s'étaient toujours et partout accomplis en public, au grand jour, devant des milliers d'hommes, souvent même en face des pharisiens et des docteurs de la loi. Il trouva que depuis cette époque, chrétiens, juifs et païens avaient contrôlé tous ces actes; qu'ils les avaient pesés et discutés, tournés et retournés, passés au crible de toutes les critiques. Et devant le plus large et le plus constant assentiment que jamais croyance ait obtenu au monde, il resta ébranlé.

[1] *Le Christ devant le siècle*, ou nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme, par Roselly de Lorgues.

Puis, dans la plénitude de sa raison, on pourrait presque dire au nom même de sa raison, un rayon lumineux vint traverser son âme.

Comme saint Paul sur le chemin de Damas, il en fut terrassé.

Il est vrai que M. Renan n'avait point encore écrit son livre; l'école de Tubingue n'avait point encore érigé en science cette critique abstraite et négative, arbitraire et mutilée, qui est forcée de se séparer de l'histoire pour soutenir sa lutte passionnée. Mais n'importe, même après Strauss et Renan, même après les recherches les plus exactes et au nom des sciences les plus profondes, ne reste pas incrédule qui veut[1]!

Devant la certitude historique de cette sublime et lumineuse réalité, Marceau crut; il crut à la divinité du Christ. De là à l'institution de l'Église il n'y a qu'un pas; il le franchit encore : il crut aux sacrements, à l'Eucharistie, à la pénitence, et à la confession. Mais la confession, c'est trop fort!

Pour un homme de sa valeur, y songe-t-on? Il y a là vraiment de quoi faire reculer un marin d'épouvante; Marceau ne recula pas!

Dans ce moment critique, il se souvint du mot de Pascal : « Si pour croire que deux et deux font quatre, il fallait être sobre, chaste et se confesser, on verrait les trois quarts des hommes passer leur vie à démontrer que deux et deux font cinq. »

Il comprit que pour dominer ses passions, son carac-

[1] Note A à la fin du volume.

tère violent et surtout son orgueil insensé, c'était bien par là qu'il fallait commencer; il alla droit au but. En plein jour, sans hésitation, sans fausse manœuvre, si ce n'est toutefois sans un effroyable froissement d'amour-propre, il alla s'agenouiller dans une église, au milieu de la foule, devant la porte d'un confessionnal. C'était celui d'un saint prêtre, d'un aumônier du bagne et de la flotte, dont les vertus avaient attiré autour de son nom une véritable célébrité. Nous voulons parler de l'abbé Marin.

Aux yeux de tous ceux qui l'ont connu, l'abbé Marin représentait, en effet, un de ces types qui honorent l'humanité, un de ces apôtres d'abnégation, de foi et de charité, tels que le catholicisme nous en offre encore de si remarquables exemples.

C'était aux derniers rangs de la société, aux deux classes stigmatisées, aux forçats et aux filles perdues, que s'adressait plus spécialement son zèle évangélique. Ce n'était point seulement un devoir et une pieuse tâche qu'il semblait accomplir; c'était avec amour, avec une sainte passion, qu'il allait rechercher au fond de cet impur mélange ce qui pouvait encore être purifié et sauvé.

Une publication fort répandue à son époque, mais oubliée de nos jours, *les Français peints par eux-mêmes*, en faisant connaître sa physionomie, a popularisé l'apostolat de l'abbé Marin au bagne de Toulon. Sur les marches de l'échafaud ou sur leur lit d'agonie, que de grands criminels il a réconciliés avec Dieu! Là où la justice des hommes restait inexorable, la grâce et la miséricorde se répandaient par ses mains.

Pendant vingt-cinq ans, il a consacré son temps et sa fortune au développement de l'œuvre qu'il avait commencée. Aujourd'hui, grâce à lui, plus de deux cents personnes, vouées à la prière et au travail, vivent en paix dans un asile qu'il a ouvert au repentir. C'est la maison du Bon Pasteur. Derrière les hautes et sombres murailles qui l'isolent d'une grande cité, que de douleurs secrètes, que de désespoirs inconnus! que de romans commencés dans la joie et finis dans la honte! Mais aussi, que de souillures lavées dans la pénitence et dans les larmes! que d'âmes transfigurées et bénies!

Toutes les fois qu'à travers les grilles de ce cloître on entend s'élever en chœur ces voix de femmes, dont quelques-unes sont encore fraîches et vibrantes, on se laisse involontairement aller à je ne sais quelles douces et vagues pensées; on se surprend à songer au calme après l'orage, au port après la tempête, aux fantômes de l'amour profane s'évanouissant aux premiers rayons de l'amour divin.

Dans ses dernières années, l'abbé Marin consacrait une partie de son temps à l'instruction religieuse des équipages de la flotte. Tous ceux qui, le dimanche, l'entendaient à la messe expliquer, en quelques mots, l'Évangile du jour, restaient frappés de la lumière et de l'autorité de ses paroles. Les officiers et les matelots se pressaient près de lui. Il possédait à un point merveilleux cet art si difficile de parler simplement. Sa parole s'imposait en allant droit au cœur. Son œil vif et doux s'animait; son front, autour duquel semblait déjà briller l'auréole des saints, s'illuminait de tous les reflets de son âme. Jamais

figure humaine ne nous présenta mieux le type éternel de la beauté chrétienne; beauté sévère, mais idéale; beauté qui fait rêver, qui améliore, qui console, et qui réconcilie l'homme avec l'humanité.

CHAPITRE VI.

Une erreur du génie maritime. — Résistance de Marceau. — Prestige de la vie militaire. — Nouvelle direction donnée à sa carrière.

A peine entré dans cette voie nouvelle, Marceau rencontra des difficultés qu'il ne pouvait prévoir. Cet homme qui, à juste titre, avait passé pour un modèle de droiture et d'honneur, se vit tout à coup jugé, critiqué, suspecté par ceux-là même qui l'avaient tenu jusque-là en la plus haute estime. A tort ou à raison, le monde n'aime pas les conversions soudaines.

En toute chose, disait-on, il faut de la mesure. Ne peut-on croire en Dieu sans être fanatique? En cessant d'être impie, faut-il pour cela devenir superstitieux, ridicule ou dévot?

Et d'ailleurs après tout, ces convictions sont-elles bien sincères? sont-elles exemptes d'intrigue et de calcul? L'ambition bien souvent prend ce masque trompeur. Le hasard sembla même justifier un instant cette supposition.

A cette époque, en effet, Marceau fut nommé au commandement d'un navire construit à Indret, sur des plans

tout nouveaux; il était emménagé avec un luxe extrême. C'était le *Comte d'Eu,* destiné à conduire le roi Louis-Philippe au Tréport, et à servir de yacht à toute sa famille.

Les avantages de cette position avaient mis en éveil toutes les ambitions. Aussi ne manqua-t-on pas d'attribuer la faveur d'un tel choix à l'influence de la reine Amélie, dont les idées religieuses n'étaient point un mystère.

Dès lors, Marceau ne recueillait-il pas ainsi les fruits de son inexplicable transformation?

Mais le temps ne tarda pas à le venger de ces odieuses critiques; il fit ressortir, au contraire, tout ce qu'il y avait de vigueur et d'inflexible droiture dans son caractère énergique.

Il suivait depuis quelques mois l'armement du navire qui lui était confié; il l'observait dans ses moindres détails, étudiait sa coque et sa machine, et avant même que les expériences en mer fussent commencées, il déclara hautement qu'au point de vue des qualités nautiques, jamais ce navire ne remplirait le but de sa destination.

C'était bien hardi pour un simple officier d'oser proclamer une semblable erreur. C'était attaquer de front le corps puissant du génie maritime, et c'était plus qu'il n'en fallait pour risquer sa carrière. Marceau n'hésita pas.

Appelé sur-le-champ à Paris dans le cabinet du ministre, mis en présence de l'inspecteur général des constructions navales, il renouvela, en la motivant nettement, son assertion première.

Cette déclaration fit grand bruit au dehors. Elle ra-

vivait la lutte sourde qui existe entre les officiers et les ingénieurs, deux classes d'hommes doués d'une égale valeur, qui se voient de près et qui s'estiment, mais qui, par la nature de leur service, sont trop souvent appelés à juger, si ce n'est à subir, les conséquences réciproques de leurs œuvres. Ainsi dans notre marine, l'officier militaire commande son vaisseau, mais ne le construit point. Il reçoit de l'artillerie les canons qu'il charge, qu'il pointe et qu'il manœuvre. Au milieu de tous les corps spéciaux qui n'ont de raison d'être que sa propre existence, il n'est lui-même qu'une spécialité brillante, mais, sur beaucoup de points, sans l'initiative et la prépondérance que semblerait devoir lui donner l'immense responsabilité dont, à certains moments, il se trouve chargé [1].

De là ces difficultés incessantes qui doivent se produire surtout dans les rapports avec le génie maritime, dont l'influence et le prestige sont d'ailleurs justement mérités.

Cette supériorité, personne ne la conteste ; elle existe aujourd'hui comme elle existait à l'époque où les Anglais n'adoptaient d'autres types, pour modèles, que ceux qui leur étaient offerts par nos vaisseaux capturés.

Dans les transformations successives qu'a subies notre

[1] Comme l'observe un de nos écrivains maritimes les plus distingués, « s'il appartient à l'ingénieur d'imaginer le système d'armement de nos forteresses flottantes et à l'artillerie de fondre les canons en harmonie avec ce système, qui n'aperçoit que ces deux influences ne sauraient se combiner entre elles qu'à l'aide d'un troisième élément? Ce troisième élément, destiné à jouer le rôle d'arbitre des deux autres, n'est-ce pas l'officier militant, seul responsable du succès devant le pays et devant l'ennemi? » (*De la guerre maritime avant et depuis les nouvelles inventions*, par le capitaine de vaisseau Richild Grivel.)

flotte, d'abord par l'emploi de la vapeur, ensuite par celui des cuirasses, nos ingénieurs, nous l'avons déjà dit, ont conservé longtemps l'avantage sur toutes les marines européennes. C'est un fait peu controversé; mais s'il fallait des preuves, il suffirait de citer le *Napoléon* dans un cas, la *Gloire* et le *Solferino* dans l'autre. On pourrait ajouter le type si remarquable de corvette blindée qui, comme coup d'essai, a fait le tour du monde. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Avec leur esprit de persévérance, nos voisins nous atteignent et bientôt nous dépassent; et cela se comprend.

Dans l'aristocratique Angleterre, ainsi que dans la démocratique Amérique, il y a dans l'art des constructions navales, comme en tant d'autres choses, liberté et absence de privilége. Il n'y a pas de corps d'ingénieurs exclusivement consacrés à cet art. L'État juge et contrôle; il ne centralise pas. Comme chez nous, il ne se fait pas constructeur de navires, fabricant de machines, préparateur de poudre et fondeur de canons. Witworth est un industriel, Armstrong un avocat. De ces deux systèmes, quel est le préférable? Ce n'est que l'expérience qui peut le décider. En France, chez les hommes spéciaux auxquels s'adresse exclusivement le gouvernement, ce n'est certes ni le talent, ni l'instruction, ni la supériorité même qui manquent. Mais quand un de ces hommes vraiment supérieur vient à se produire, quand, aidé par son mérite et par la fortune, il parvient promptement à la tête du corps, qu'arrive-t-il fatalement alors? Sans contrôle possible, isolé dans sa spécialité, il cesse

de grandir et finit par décroître, par le seul fait de son omnipotence. Privé de conseils, les bienfaits du concours et du libre examen n'existent plus pour lui. S'il a produit un chef-d'œuvre à son point de départ, ce chef-d'œuvre désormais lui servira invariablement de modèle et de guide. Les Anglais, au contraire, tâtonnent, imitent, et par la concurrence arrivent au progrès. Les deux systèmes ont été parfaitement mis en lumière à l'Exposition universelle, où on a pu en saisir les contrastes.

Dans la partie française réservée aux constructions navales, on ne rencontrait qu'un seul modèle de coque et de machine, qu'une seule pensée réalisée sous des formes diverses; on se trouvait en présence d'une seule individualité, forte et puissante sans doute, mais condamnée à l'immobilité par le seul fait de son isolement.

Dans la section anglaise, au contraire, tous les types étaient admis. Tous les systèmes sans distinction d'origine, toutes les élucubrations maritimes s'y étaient donné rendez-vous : mâtures à tripod, gréements en fil de fer, carènes métalliques, coque à cloison étanche et à double enveloppe; puis venaient *Béliers* et *Monitors*, vaisseaux casematés, vaisseaux à batterie et vaisseaux à tourelle. A tort ou à raison, la tourelle s'y posait déjà comme une des meilleures solutions du problème. Tourelle fixe ou tourelle mobile, tourelle latérale à barbette ou tourelle centrale; c'est elle qui, rapprochant les constructions anglaises de celles d'Amérique, servait de base à la *flotte de l'avenir* de l'amiral Halstead. On pouvait y suivre sans peine la marche lente mais progressive de nos

voisins, depuis les monstrueuses constructions du *Warior* et du *Black Prince,* qui mettaient plus d'un quart d'heure à virer de bord, jusqu'à leurs derniers et rapides évolueurs l'*Achilles,* l'*Hercules* et le *Bellerophon* qui, grâce à leur gouvernail compensé et à leurs grands angles de barre, exécutent un tour complet aussi rapidement et même plus rapidement que les nôtres, c'est-à-dire en quatre minutes et quelques secondes [1].

Ce simple aperçu pourra faire comprendre combien était brûlante la question que soulevait à cette heure la résistance du commandant Marceau. Ses expériences réitérées, continuées sur mer, à la voile et à la vapeur, ne firent que confirmer son appréciation.

Sévèrement jugé par toutes les commissions qui passèrent à bord, le *Comte d'Eu* fut condamné, désarmé, débaptisé. Son capitaine, pour sa ferme et loyale conduite, reçut les plus vives félicitations du prince de Joinville et de l'amiral de Lassuse, bons juges l'un et l'autre en pareille matière. Mais ce fut tout. Quant aux promotions et aux commandements, il n'en fut plus question. Le vide se fit momentanément près de lui; Marceau put croire sa carrière finie. Il était prêt à tous les sacrifices, prêt à abandonner sans amertume, si ce n'est sans regrets, les chances de succès qu'il avait devant lui. Toutefois, en se repliant sur lui-même, le cercle de ses pensées ne s'était point rétréci.

[1] Ces études comparatives, faites à l'Exposition, ont conduit l'amiral Bourgois à une nouvelle et savante théorie du gouvernail, publiée dans la *Revue maritime* de cette année.

La carrière maritime offre en effet deux faces bien distinctes. D'un côté c'est le prestige de la vie militaire avec ses illusions et ses grandeurs, ses charges et ses commandements; ce sont les évolutions entraînantes et les exercices guerriers; c'est toujours l'activité et le progrès de l'esprit appliqué au grand art des batailles.

Mais quand la fortune vient en aide à l'imagination, quand la réalité succède aux simulacres, quand c'est la guerre enfin qui éclate avec ses péripéties émouvantes, ses situations imprévues, ses marches, ses contre-marches et ses manœuvres savantes devant l'ennemi, oh! alors, on peut aller jusqu'aux limites de l'idéal; on peut se représenter le capitaine, debout sur son banc de quart, déployant tout ce qu'il a de hardiesse dans l'esprit, de justesse dans le coup d'œil; dominant la situation, évitant ou donnant l'abordage. Toujours calme dans son élan, froid dans son enthousiasme, en plein développement de son intelligence et de sa raison, on le voit tomber s'il le faut, mais tomber à son poste, enseveli dans les flots comme dans un noble et incorruptible linceul.

Ce n'est là qu'un beau rêve; mais il se réalise parfois: c'est assez pour enflammer l'imagination d'un jeune homme.

L'autre perspective, pour être moins brillante, n'en a pas moins d'attraits. C'est la navigation proprement dite; c'est la mer avec ses séductions et ses dangers, ses horizons immenses et ses rivages inconnus; c'est en un mot tout cet ensemble qui constitue cette vie errante à travers l'Océan, vie d'étude et d'action, de recherches et de contemplation.

Dumont d'Urville semble avoir clos pour nous l'ère des grands navigateurs. Le temps des voyages d'exploration et de découvertes est passé.

Mais si sur notre trop étroite planète il ne reste plus de nouveaux caps à doubler, plus d'îles à découvrir, il nous reste encore au delà des mers d'utiles conquêtes à faire, de belles missions à accomplir.

Il nous faut réunir par un lien commun les peuples divisés, relever de leur dégradation ceux qui sont encore au dernier degré de l'échelle, appeler enfin à la lumière ceux qui vivent dans les ténèbres.

Dans la disposition d'esprit où se trouvait Marceau, des considérations de ce genre étaient de nature à parler à son cœur; elles devaient finir par l'emporter sur le puissant attrait de la vie militaire. Dès 1842 la rencontre du jeune évêque d'Amata avait déjà éveillé son zèle apostolique; elle avait allumé la première étincelle du feu qui devait bientôt remplir toute son âme.

Il avait, en effet, assisté à Toulon au départ de tous ces vaillants hommes qui s'en allaient sans ostentation au-devant du martyre. Il les avait salués avec admiration, il avait baisé leurs pieds comme ceux des apôtres, et partagé avec eux l'agape des adieux.

CHAPITRE VII.

Société maritime de l'Océanie. — Plan de l'expédition. — Conférences publiques. — M. Gustave Lambert et le pôle Nord. — Missions scientifiques et missions chrétiennes.

A la même époque et à l'insu de Marceau, à l'autre extrémité de la France, un jeune négociant du Havre, M. Marzion, avait eu la pensée de fonder une société maritime destinée par son influence, ses ressources et ses moyens de transport, à venir en aide aux missions chrétiennes.

On venait d'apprendre le sinistre dans lequel Mgr de Rouchouze, en doublant le cap Horn, avait péri avec vingt prêtres de la société de Picpus. Un nouveau départ de Pères Maristes devait avoir lieu pour l'Océanie; le cœur de M. Marzion s'en émut.

Pourquoi, se disait-il, ne point faire d'une honnête et loyale entreprise commerciale l'auxiliaire de la Propagation de la Foi dans ces pays lointains? Cette pensée n'a rien d'hétérodoxe; les Anglais les plus puritains n'envisagent pas à un autre point de vue l'extension de la civilisation chrétienne parmi les idolâtres.

Mais en France, une pareille idée fut longue à s'implanter. L'instabilité du pouvoir n'y est généralement pas favorable au développement des grandes tentatives. Toutefois, grâce à quelques hauts patronages, dès 1843, le projet de M. Marzion commença à se réaliser.

Sous le nom de Société française de l'Océanie, il parvint à se constituer, au capital de un million, divisé en actions de cinq cents francs, ne donnant droit qu'à l'intérêt du cinq, sans dividendes; les bénéfices étaient acquis à l'œuvre, qui restait étrangère à toute spéculation et n'acceptait l'appui commercial que pour arriver à son but uniquement chrétien. C'est au Havre que cette société prit naissance, mais ce ne fut qu'à Lyon, au foyer même de la Propagation de la Foi, qu'elle reçut peu à peu son entier développement. Une grave question s'élevait alors : Quel allait être le chef maritime à qui on pouvait confier un tel commandement? De ce choix dépendait évidemment l'issue de l'entreprise.

Après bien des hésitations et de vaines recherches, un heureux hasard fit songer à Marceau. On peut se figurer la surprise et l'impression que lui fit cette étrange ouverture, d'après les quelques mots qu'il écrivit à cette occasion à sa mère : « On me propose le plus beau commandement que j'aie jamais pu espérer ; je l'accepterais avec bonheur si j'étais plus marin que je ne le suis. »

Marceau, en effet, n'avait commandé jusqu'alors que des bâtiments à vapeur. Sa réserve, bien qu'excessive sur son propre compte dans ce cas, prouve du moins combien la conduite d'un navire à voiles pouvait être considérée comme délicate, dans les parages difficiles qu'il allait fréquenter. Elle fait voir, en outre, quelle valeur avait encore à ses yeux l'art du maneuvrier et de l'homme de mer.

Marceau n'avait pas de fortune. Sans regarder derrière

lui, il offrit sa démission au ministre, qui ne l'accepta pas. L'amiral de Mackau connaissait le mérite de l'officier que la marine allait perdre; il n'ignorait pas non plus le motif de cette demande. Avec la bienveillance qui était le fond de son caractère, il lui accorda, avec sa solde et ses droits à l'avancement, la faveur d'un congé sans limites.

Marceau se rendit à Lyon pour se dévouer entièrement à l'œuvre dont il devait prendre la haute direction.

Il ne négligea aucun moyen d'action, aucune démarche personnelle pour augmenter le nombre des adhésions. En général, il trouva des sympathies partout, principalement dans la classe moyenne et surtout chez les pauvres. Il est vrai qu'il était devenu assez maître de lui pour ne point s'émouvoir d'un mauvais accueil. Au contraire, quand il lui arrivait parfois d'être froidement éconduit, « Tant mieux, se disait-il, c'est mon affaire! ceci est pour mon propre compte. »

A propos de son caractère religieux et de la nouvelle position maritime qu'il avait acceptée, un journaliste du Havre exerçait en ces termes contre lui et contre M. Marzion sa verve sarcastique :

« Un de nos armateurs fort versé dans le mysticisme avait arrêté pour commander un de ses bâtiments un des meilleurs capitaines de notre port. Au bout de quelques jours, il l'aborde d'un air sournois, et après un préambule des plus embarrassés il lui demande s'il est bien sûr de pouvoir remplir toutes les conditions exigées par l'entreprise qui lui est confiée :

« Et, à ce propos, capitaine, êtes-vous religieux?

— Mais parfaitement, monsieur l'armateur; je suis religieux, très-religieux.

— Alors vous pratiquez?

— Comment si je pratique! mais il y a vingt ans que je ne fais que ça; je bats la mer depuis mon enfance.

— Mais ce n'est pas de la mer que je veux parler, c'est de la pratique de vos devoirs religieux.

— Oh! je crois vous comprendre! fit le capitaine en reculant de trois pas; c'est-à-dire, monsieur l'armateur, que vous voulez savoir si je vais à confesse, si je suis jésuite ou capucin. Oh! pour cela, non. Je ne suis pas votre homme; adressez-vous à d'autres. »

Marceau riait de bon cœur de ces facéties de loup de mer. Allons! disait-il en se frottant les mains, cela prouve que notre affaire marche.

En revanche, il s'était énergiquement opposé à ce que les journaux sérieux s'occupassent de lui ou de ses projets. Surtout pas de réclame, répétait-il souvent; elle serait indigne de notre œuvre.

Et pourtant les difficultés de toute nature ne faisaient pas défaut.

Pour lui venir en aide, et comme preuve de sympathie personnelle, un de ses amis, haut placé dans la hiérarchie du sacerdoce saint-simonien, prit une action, pour montrer, lui disait-il, qu'en fait de propagande religieuse il y avait encore plus d'ardeur parmi les disciples de Saint-Simon que dans l'Église catholique.

« Vous vous trompez, mon cher, lui répondit Mar-

ceau ; ce qui vous étonne me rassure. L'Évangile nous enseigne que les œuvres de Dieu sont toujours marquées au signe de la Croix et des tribulations. Depuis dix-huit siècles, ce signe ne nous a pas trompés. Dieu se sert du faible pour arriver au fort, du rien pour arriver au tout. » Avant son départ, il ne put résister au désir d'aller à Rome, soumettre à l'approbation du successeur des Apôtres les plans de son apostolat.

En mettant le pied dans la Ville éternelle, dans ce vivant foyer de la république des âmes, il sentit son cœur s'élargir, ses idées s'élever ; et, saisissant mieux qu'il n'avait pu le faire jusqu'alors toute la grandeur du monde catholique, il se prit à trouver trop étroit le cadre dans lequel on avait circonscrit le plan de la Société maritime française de l'Océanie.

Il voyait avec peine les intérêts moraux et matériels confondus ; il regrettait surtout de subordonner l'œuvre religieuse au succès de l'œuvre temporelle. Il n'était pas jusqu'à la dénomination de Société française de l'Océanie qu'il ne trouvât impropre pour représenter cette œuvre des Missions qui, à ses yeux, n'était pas plus française qu'anglaise ou allemande, mais chrétienne avant tout, et catholique dans la plus large et la plus complète signification du mot. C'était donc à la fondation d'une société maritime catholique qu'il voulait s'attacher.

Il en esquissa rapidement le plan dans une note qu'il présenta au conseil de la Propagande de Rome. D'après lui, cette société ne devait pas travailler dans l'intérêt des actionnaires, mais pour les besoins matériels des Missions.

Les premiers germes de ces Missions étaient déjà jetés dans l'Océanie; ils y prendraient racine, s'y développeraient, et, grâce à l'assistance de la société, ils finiraient par se répandre et par rayonner sur tous les points du globe.

D'ailleurs, puisque le but de cette entreprise était de répandre au loin la civilisation chrétienne par le commerce et par la civilisation, pourquoi ne pas resserrer par le lien commun de la religion les éléments divers, c'est-à-dire le marin, le commerçant et l'agriculteur appelés à y concourir? Confier ainsi le mouvement des affaires et la direction du commerce et de l'industrie à des hommes volontairement soumis aux vœux d'obéissance et de pauvreté, c'était là une idée hardie si elle n'était neuve. Elle rappelait l'ancien disciple de Saint-Simon; toutefois avec l'orgueil en moins, la soumission en plus.

Avec sa prudence ordinaire, en effet, le conseil de la Propagande de Rome, tout en rendant justice à l'étendue et à la générosité de son plan, engagea vivement Marceau à se borner à l'œuvre plus restreinte mais plus pratique qui avait été organisée en France.

Il est des cas, lui fut-il répondu, où le mieux est l'ennemi du bien.

Marceau s'inclina humblement. Il retourna à Lyon, soumis mais non convaincu, conservant toujours au fond de son cœur l'espérance de pouvoir réaliser un jour le plan de la marine religieuse qu'il avait rêvé. « Si je n'étais pas pressé par les circonstances, disait-il alors, j'irais à Nantes faire un bon noviciat de deux ans avec

les marins bretons qui viendraient m'y rejoindre ; nous partirions ensuite[1]. » Ce plan dont la pensée lui resta toujours chère, qu'offrait-il, même à notre époque, de si irréalisable ?

On est très-indulgent, et on a bien raison, pour toutes les folies auxquelles le marin s'abandonne quand il touche la terre. L'indulgence pourtant doit avoir des limites.

Elle ne peut aller jusqu'à regarder le désordre comme une conséquence de cette rude vie de privations et de veilles, de fatigues et de dangers, passée au milieu des plus magnifiques spectacles de la nature, dans la contemplation des merveilles de la mer et des cieux. Non, pour le matelot, la débauche n'est point le corollaire forcé de cette dure existence à laquelle il manque si peu de chose pour devenir sublime.

Les Anglais l'ont bien compris, en entourant le marin d'une sollicitude toute spéciale pendant son séjour à terre. Dans leurs grands ports, ils ont fondé des établissements hospitaliers destinés à les soustraire au vice, en leur facilitant tous les moyens d'une vie honnête et régulière. En France, un jeune officier a tenté de réaliser à Toulon la même pensée[2]. Dans de telles œuvres, l'initiative d'un seul peut rarement suffire. Mais l'idée est jetée, elle est en germe ; un jour ou l'autre, elle porte ses fruits.

A son retour de Rome, Marceau s'arrêta à Lyon. Dans deux réunions publiques que présidait l'archevêque de

[1] *Vie de Marceau*, par un de ses amis.

[2] M. Paul de Broglie, ancien élève de l'École polytechnique, lieutenant de vaisseau démissionnaire, actuellement prêtre à Saint-Sulpice.

cette ville, il prit la parole, avec la chaleur et la conviction de l'apôtre.

Pour obtenir des adhésions nouvelles, il développa la grandeur de ses plans et de ses espérances, et réussit à communiquer à ses auditeurs quelques étincelles du feu qui embrasait son âme. Cet appel, ainsi adressé au nom de la Religion, pour concourir au succès d'une expédition lointaine, nous rappelle les efforts analogues tentés aujourd'hui, au nom de la science, par quelques explorateurs courageux qui demandent à aller, au péril de leur vie, pénétrer les mystères de l'Océan polaire.

Entre la science et la religion il y a, quoi qu'on dise, plus d'un lien d'intime affinité. Toutes les deux élèvent l'âme vers des régions meilleures.

Dans la science, ce qui séduira toujours le plus les esprits jeunes et vigoureux, ce ne sont pas autant les avantages et les honneurs qu'elle rapporte que les dangers qu'elle offre parfois à ceux qui s'y consacrent.

N'est-ce pas là la cause de cet inexplicable attrait qui a toujours entouré les tentatives d'expédition au pôle boréal?

Loin de nous toute pensée de critique, même d'indifférence, devant ce noble élan.

Nous croyons volontiers que, dans de telles entreprises, il y a toujours plus à attendre que le simple résultat de la curiosité satisfaite. A une époque où l'on a déjà sondé tant de mystères, il est naturel de vouloir déchirer le voile qui recouvre encore les dernières limites de l'hémisphère nord? Fût-il exagéré, un tel espoir n'a rien que de louable; il est entièrement conforme à l'esprit de notre âge.

Notre planète, dont on fait le tour aujourd'hui en moins de temps qu'il n'en faut pour voir s'écouler le cours d'une saison, notre planète n'est déjà pas si grande pour que l'on ne puisse désirer être fixé enfin sur la nature de la vaste zone polaire qui, à quelques centaines de lieues de nous seulement, embrasse l'extrémité septentrionale de nos trois continents. Il nous importerait sans doute de savoir ce qui passe de l'autre côté de la ceinture de glace contre laquelle jusqu'à présent sont venus se briser nos efforts. Au delà du pôle magnétique et au delà des deux pôles du froid maximum, existe-t-il bien positivement une mer libre, ouverte et navigable au moins pendant la durée de la saison d'été? Et dans ce cas, quelle est la flore de ses bords, quels sont les animaux qui vivent dans son sein?

Toutes les sciences sont sœurs; et à ce titre, il ne nous importe pas seulement de savoir comment s'opère la distribution des lignes isothermes et des courbes magnétiques; il nous faudrait encore connaître la physionomie générale de ces singulières contrées, dans lesquelles l'aiguille aimantée perd toute sa puissance, la force centrifuge demeure sans action, où le soleil pendant près de six mois reste sous l'horizon, où les astres du ciel semblent indépendants, où la matière enfin est si profondément changée que le fer est cassant, le mercure solide et la neige fine et dure comme les sables du Sahara.

Vaine et pure science que tout cela! nous dira-t-on. Stériles recherches que toutes celles qui n'aboutissent pas au bien immédiat de l'humanité! Oui, sans doute,

ce n'est pour le moment que de la pure science dont nous nous efforçons de recueillir les éléments épars jusqu'aux extrémités du monde. Mais quelle est la science dont le développement théorique n'a pas devancé de longtemps l'époque de son utilisation et de son application au bien-être de l'homme?

Combien a-t-il fallu de siècles aux astronomes pour extraire de leurs contemplations sublimes les quelques formules pratiques qui guident le navigateur dans sa route?

Les quelques îlots découverts par Colomb faisaient-ils présager l'étendue et la grandeur future du nouveau continent? N'est-ce pas aux études abstraites d'Ampère que nous devons les merveilles de la télégraphie?

Nous le répétons, toutes les sciences sont sœurs; toutes doivent procéder d'un unique principe, et c'est à cause de cette unité même que nous nous associons de grand cœur à tous les projets d'exploration de l'Océan polaire. Nous nous y associons d'autant plus volontiers que la France jusqu'ici leur est demeurée à peu près étrangère.

Mais quelle que soit la direction nouvelle que l'on donne aux recherches arctiques; qu'on attaque le pôle, suivant le projet allemand, par l'est du Groënland et par le Spitzberg; ou par le détroit de Behring, comme le propose notre compatriote Gustave Lambert; ou enfin par l'extrémité de la mer de Baffin en remontant les détroits de Smith et de Kennedy, comme le conseille l'expérience des Anglais, nos maîtres souverains en pareille

matière; quelle que soit en un mot la voie que l'on prére, il ne faut pas qu'une illusion trompeuse fasse perdre de vue le seul but positif que l'on puisse en attendre.

Depuis Franklin, Macclure et Macclintock, la question du passage nord-ouest est entièrement épuisée. La mystérieuse Polynia de Kane, la mer libre du pôle n'est point en géographie un dogme positif. Elle n'est encore, il ne faut pas l'oublier, qu'une séduisante hypothèse! Une fatale loi de refroidissement semble de plus en plus éloigner chaque année du pôle boréal la zone accessible à nos explorations [1].

Nous le répétons, le seul but que l'on puisse espérer, c'est une ample moisson d'observations précises et de données nouvelles intéressant au plus haut point le domaine de la science.

C'est, en somme, parmi les innombrables expéditions polaires qui se sont succédé depuis trois siècles, ce qu'ont rapporté de plus réel les tentatives les plus favorisées. La part est encore assez belle; et un tel résultat justifie à nos yeux tous les efforts tentés pour l'obtenir.

Mais si nous faisons une si large part à la science pure, à la connaissance des corps et de l'esprit, nous comprenons mieux encore l'enthousiasme qui entraînait Marceau dans une expédition lointaine consacrée à la propagation de la plus grande de toutes les sciences, la science de l'âme, nous voulons dire la religion.

[1] *Théorie des déluges périodiques occasionnés par la précession des équinoxes*, par le mathématicien Adhémar.

A quoi peuvent servir en effet les plus belles conquêtes de la nature et les biens dont elle nous comble, si l'homme n'étend pas autour de lui le règne de la justice, de la vérité et de l'amour? A quoi bon cette prodigieuse dépense d'intelligence et de travail, si, devenant l'apanage de quelques races privilégiées, elle laisse les autres dans l'esclavage et la misère, l'ignorance et l'erreur?

« De même que notre globe présente à l'œil deux hémisphères opposés, l'un dans le jour et l'autre dans la nuit, de même aussi il offre à l'esprit deux faces de l'humanité : d'un côté les peuples chrétiens qui marchent, agissent, s'avancent dans la lumière et dans la force; et de l'autre tout le reste du genre humain couché dans les ténèbres de la mort [1]. »

C'est de ce point de vue élevé que l'esprit droit et lucide de Marceau considérait l'immense portée des missions chrétiennes. Naguère encore, avec Saint-Simon, il rêvait l'unité des esprits et la république des intelligences, en dehors de l'étroite limite des empires et des nationalités. Les nations comme les hommes n'auront jamais toute leur grandeur propre que retrempées dans l'unité du genre humain. Or, dans toute l'histoire, il n'y a eu qu'un essai de ce genre, qu'une tentative unique de société universelle. Elle se nomme l'Église catholique.

« Superposée à toutes les races, à toutes les nations, elle ne détruit ni ne subordonne les unes aux autres les nations ni les races. Elle est l'unité pour tous dans la li-

[1] Le P. Gratry, *Morale et loi de l'histoire*, vol. Ier, p. 178.

berté de chacun. Ce n'est point un centre qui absorbe et étouffe, c'est un foyer qui rayonne et qui vivifie [1]. »

C'est le spectacle que nous offre l'histoire des missions chrétiennes. Marceau en comprit la grandeur. Il y retrouvait la réalisation, partielle mais toujours progressive, des plus généreuses théories qui avaient occupé sa jeunesse.

C'est là une des manifestations les plus éclatantes que l'Église romaine donne de sa puissance inexplicable et de son éternelle jeunesse. Cette vieille Église, après avoir régénéré le monde, combattu tous les despotismes, vaincu toutes les hérésies, se vit au seizième siècle si profondément ébranlée dans sa base, qu'elle sembla un instant perdue pour l'Europe et sur le point de sombrer sous les flots sans cesse grossissants de la réforme triomphante.

Il n'en fut rien, on le sait. Au plus fort de l'orage, elle ne cessa de donner des signes de vie et de fécondité. Elle étendit au loin des rejetons vivaces; et en dehors des limites du vieux monde agrandi, dans l'Inde, en Chine, en Amérique, elle envoya de nouvelles légions de confesseurs martyrs.

En plein seizième siècle, sous la robe du moine, elle continuait directement l'œuvre de ses premiers apôtres; elle la scellait du plus pur de son sang. Et pendant qu'elle s'affirmait ainsi par ses œuvres aux yeux du monde entier, à quoi aboutissait la réforme avec ses dehors trompeurs de jeunesse et ses allures d'indépendance et de libre examen? Est-ce à l'unité promise? Bien loin de

[1] Le P. Gratry, *Morale et loi de l'histoire*, vol. II, p. 396.

là! A ce beau rêve caressé par tout cœur généreux, elle répondait par l'infinie division de ses sectes et par l'élimination du principe divin poussée jusqu'aux limites du panthéisme et du rationalisme actuel.

Ces conséquences, Leibnitz et Bossuet les avaient signalées; mais ce n'est qu'avec le temps et c'est surtout en dehors des passions religieuses et politiques de l'Europe que l'on peut bien observer la stérilité de ces doctrines séparatistes. La réforme n'est entrée que longtemps après nous dans l'œuvre des missions lointaines; mais en se lançant dans la propagande au delà des mers, elle a pu le faire avec des moyens pécuniaires si puissants, qu'il importe de savoir s'ils répondent à l'importance des résultats qu'elle en a obtenus.

Cette grande question des missions chrétiennes, comparées entre elles et jugées par leurs œuvres, préoccupait déjà l'esprit de Marceau.

Elle vient d'être, de la part d'un écrivain anglais, M. Thomas William Marshall, l'objet d'un important ouvrage destiné à produire des deux côtés du détroit un égal retentissement [1]. L'auteur, par sa position, a pu s'entourer d'innombrables documents. Il a puisé à toutes les sources, remonté à toutes les origines, consulté et dépouillé minutieusement toutes les relations de voyage; mais ce sont surtout les voyageurs anglais et protestants dont il invoque de préférence le témoignage.

[1] *Les Missions chrétiennes*, par T. W. M. Marshall, ouvrage traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur, augmenté et annoté par Louis de Waziers. Paris, 1864; Ambroise Bray, éditeur.

C'est une œuvre immense de compilation, un vrai travail de moine d'autrefois conçu dans l'esprit moderne et exécuté avec cette méthode d'observation et cette coordination des faits qui lui garantissent les conditions exigées aujourd'hui pour imprimer à toute œuvre le caractère d'une étude sérieuse et scientifique.

Son livre des *Christian Missions* pourrait avoir pour titre : « Les missions protestantes jugées par elles-mêmes. »

Nous espérons ne pas trop nous écarter du plan de notre étude en consacrant quelques pages à l'examen rapide des principales pièces de ce curieux procès.

DEUXIÈME PARTIE.

MISSIONS CHRÉTIENNES.

CHAPITRE VIII.

Le livre des missions de William Marshall. — Propagande protestante en Chine. — La Bible à l'Exposition. — Ce qu'elle devient chez les idolâtres. — Variété de sectes. — « L'Europe et l'Amérique ont autant de Christ que la Chine a d'idoles. »

Tout le monde connaît les travaux que les missionnaires catholiques ont accomplis dans l'extrême Orient. Au Japon, en Corée, au Tonking et dans le royaume d'Annam, ils n'ont pénétré qu'au prix de leur vie. Leur route a porté la trace du sang. Chaque pas qu'ils ont fait a été marqué par une souffrance et par un sacrifice.

En Chine, avant d'être martyrs, les premiers missionnaires se sont montrés sous une autre auréole, celle de lettrés, d'artistes, de savants.

Les premiers Jésuites qui s'introduisirent à la cour de

Pékin avaient préludé à leur apostolat par de longues années consacrées à l'étude de la langue chinoise. Ils y réussirent si bien, que leurs ouvrages furent admis dans les bibliothèques et qu'ils répandirent ainsi nos chefs-d'œuvre français traduits dans le plus pur dialecte chinois.

Ils fondèrent une académie des sciences à Pékin. En initiant les savants mandarins aux problèmes de la physique du globe et de l'astronomie, aux calculs des éclipses, aux lois de Keppler, aux mouvements généraux des planètes, ce fut pour mieux les préparer aux splendeurs des vérités chrétiennes. Ces vérités, pendant un siècle, les célèbres Pères Ricci, Schaal et Verbiest les répandirent successivement dans les provinces, à la cour et jusque sur les marches du trône.

L'ère des persécutions put venir à son heure. Pour les chrétiens, les épreuves plutôt que les faveurs conduisent au triomphe.

Les persécutions, qui se sont à peine ralenties de nos jours, n'ont point empêché les premiers germes du christianisme de porter leurs fruits. Le *Te Deum* chanté à Pékin a trouvé des échos dans le cœur de cet immense empire; il comptait en 1860 cinquante et un évêques, un million de fidèles et six cents prêtres, dont les deux tiers composés d'indigènes.

L'exil, la prison, les bûchers n'arrêtent point leur zèle. Les temps et les lieux ont changé; mais les hommes que Dieu inspire sont demeurés les mêmes : ce sont les vrais enfants de la première Église. Comme dit Tertullien, plus

vous en abattez et plus il en repousse. Par leur foi et par la charité, par la sainteté de leur vie et la majesté de leur mort, ils touchent aux apôtres et aux premiers chrétiens.

A côté de ce tableau plein d'action, de mouvement et de vie, l'auteur des *Christian Missions* nous déroule celui qui est offert, à la même heure, dans les mêmes contrées, par l'intervention des sectes protestantes. Le contraste est frappant.

Leur apparition est relativement de date assez récente. Le régime de la persécution ne va point à leur tempérament. Confinés aux villes du littoral, leurs représentants s'écartent peu des centres habités par les Européens. Là, au milieu des agréments et du comfort d'une société civilisée, ils vivent entourés de leur femme et de leurs enfants, dans des maisons souvent plus somptueuses que celles qu'ils ont laissées dans la mère patrie.

Sans crainte de se tromper, on peut affirmer qu'il n'y a pas dans tout l'intérieur de la Chine un seul missionnaire protestant à une distance de trente lieues d'un établissement européen [1].

Ces réflexions se trouvent dans le rapport d'une expédition scientifique anglaise qui, en 1862, sous les ordres du colonel Sorel, fut chargée d'explorer une route directe de l'Inde aux frontières de la Chine. Elle remonta le Yang-Tzse et accomplit dans l'intérieur un voyage de plus de six cents lieues. Partout elle trouva les traces du

[1] *Nine months in the YangTzse*, by Th. Blukeston, ancien capitaine d'artillerie.

christianisme et « put se convaincre que les catholiques ont beaucoup plus fait en Chine qu'on n'est généralement disposé à l'admettre [1]. »

La même observation a pu être confirmée par la commission partie en 1866 de Saïgon, sous la direction de notre savant et si regretté compatriote Dondart de Lagrénée. Après dix-huit mois d'exploration dans le Laos et dans le haut Mékong, cet intrépide officier parvint à pénétrer en Chine par le sud-ouest du Yunnam et par une route qu'aucun Européen n'avait encore suivie. Là, près du fleuve Bleu, à huit cents lieues des côtes, non loin du Thibet et malgré les rebelles, il retrouva nos prêtres catholiques : le provicaire de la province, M. Fenouil, lui servit d'interprète. Le Père Proteau le reçut à Tong-chouang, où monseigneur Ponsot lui offrit ses services.

Les protestants au contraire, depuis un demi-siècle, n'en sont encore qu'aux frontières. De ces points d'observation, ils ont en vain cherché à entamer la place. Leurs armes sont de courte portée. Les Bibles et les traités religieux qu'ils ont lancés dans toutes les directions, par millions d'exemplaires, n'ont point atteint le but. Le papier en est très-recherché ; il se vend au poids à Shang-haï, à Canton, à Ning-po ; l'épicier en enveloppe son sucre et son tabac ; le cordonnier en double le fond de ses pantoufles ; le lettré en tapisse les murs de son kiosque. Heureux, quand ces feuillets sacrés ne servent pas à bourrer les fusils des rebelles Tae-pings, comme le faisaient jadis les Albanais de l'Épire et comme le font encore aujour-

[1] Même ouvrage.

d'hui les insurgés Crétois et les sauvages Maoris de la Nouvelle-Zélande.

« Hélas ! dit l'amiral sir Adolphe de Slad, si les membres protecteurs d'une Société biblique savaient où vont leurs livres, ils préféreraient assurément en donner l'argent à leurs compatriotes pauvres ; mais il n'y aurait plus de missionnaires ni de distributeurs de Bibles. » — Pendant toute la durée de l'Exposition universelle, on a fait grand étalage de la multiplicité des traductions bibliques et de la rapidité avec laquelle on les distribuait dans l'univers entier. Cette profusion des textes sacrés prouve l'activité des sociétés chargées de les répandre, mais elle n'en montre nullement le succès. On nous fait assister à un point de départ, c'est fort bien ; mais quel est le point d'arrivée? Toutes les exhibitions du monde ne peuvent résoudre la question. C'est pour y répondre que l'auteur des *Christian Missions* a fait appel aux voyageurs protestants les plus impartiaux. Les témoignages qu'il a recueillis sont unanimes à ce sujet.

C'est à déconcerter les plus fougueux agents des sociétés bibliques. Mais n'importe! Il faut vivre ; il faut ne point tarir des sources généreuses ; il faut, dans de pompeux rapports, entretenir les illusions et le zèle pieux d'opulents souscripteurs.

Dans ses recherches comparatives sur les résultats des missions catholiques et des missions protestantes, William Marshall ne se borne pas à l'examen critique des institutions. Il va plus loin ; il étudie les hommes. Pour juger l'œuvre, il observe l'ouvrier. Il le regarde en face, le

sonde, l'interroge. Son livre sentirait le pamphlet, tout au moins la satire, s'il n'offrait un ensemble écrasant de documents précis, de textes positifs, dont l'auteur prend bien soin de signaler la source. Ce sont ces documents, recueillis sur tous les points du globe, qu'il a réunis, mis en ordre et livrés au public. Il y fait défiler toute une galerie de révérends docteurs, d'aimables clergymen et d'opulents évêques; il laisse, bien entendu, dans l'ombre les agents d'un ordre secondaire. Ce sont parfois des portraits saisis d'après nature, détachés tout vivants de leurs biographies; toujours ils sont dus à la plume d'écrivains protestants.

Le premier messager évangélique qui aborda la Chine fut le docteur Morrisson; il y arriva en 1813.

Enfermé d'abord à Macao pendant plusieurs années, il s'y maria en secondes noces, et au dire de son confrère et compatriote le Révérend William Ellis, il poussa si loin la prudence et le sentiment de sa conservation qu'il ne mettait jamais le pied hors de chez lui [1].

Plus tard, il se décida à aller à Canton, toujours comme missionnaire, mais également attaché à la factorerie anglaise, aux gages de douze mille francs. Il donnait en même temps, comme précepteur, des leçons à quelques jeunes Européens, et consacrait chez lui les heures de loisir aux seuls travaux permis en Chine à un missionnaire de cette condition.

Il étudia la langue du pays, traduisit la grammaire et fit paraître en anglais, sous son nom, un dictionnaire

[1] *Brief notice of China and Siam,* by R. William Ellis.

chinois que Klaproth a démontré n'être qu'une défectueuse et incomplète copie de celui des Jésuites.

Quant aux néophytes, il n'en est point question : « Je vois avec peine, dit-il, que personne ici ne paraît sensible au pouvoir de la vérité. » Après vingt ans, en 1832, le R. Howard Malcolm, inspecteur des missions protestantes en Orient, reconnaît qu'il n'existait aucun Chinois converti à Canton.

Et pourtant, pendant qu'il se renfermait dans cette « honteuse et précaire retraite [1] », à Canton, sous ses yeux, les prêtres catholiques, sans se préoccuper des dangers et des persécutions, réunissaient dans leur cathédrale des milliers de fidèles. Ces périls n'étaient pas toujours imaginaires, car la seule pensée suffisait pour glacer d'épouvante le cœur du pauvre messager des sociétés bibliques.

Le docteur Morrisson n'est point une exception, c'est au contraire un type. Il a eu ses biographes et ses panégyristes. Il a laissé des mémoires remplis de tendres expansions pour sa femme et pour ses enfants. Pendant les trente années de son séjour en Chine, pour ses honoraires et les frais d'impression et de distribution de Bibles, il a dépensé deux millions cinq cent mille francs à la société qu'il représentait. Sans cesser d'être missionnaire, à l'apogée de sa fortune, il est mort vice-consul à Canton, aux appointements de trente mille francs.

Un des successeurs du docteur Morrisson, après vingt ans d'inutiles efforts, s'écrie dans un moment de loyal

[1] Rév. James Hamilton, *China et chinese Missions.*

abandon : « Le public chrétien croit que la Chine est fermée; il peut avoir raison, tant que des hommes vraiment de Dieu ne viendront point pour l'ouvrir. » Ces hommes ne sont point venus avec leur femme et leurs enfants, avec des Bibles et de fortes pensions.

Mais ils avaient précédé depuis longtemps M. Medhurst en Chine; car au moment où il s'abandonnait à ce naïf aveu, les dix-huit provinces du Céleste Empire étaient constituées par le Pape en autant de vicariats apostoliques, ayant tous un ou plusieurs évêques, sans compter ceux de la Corée et du royaume d'Annam.

Un autre célèbre messager de l'Évangile en Chine, M. Guslaff, fut plus actif et plus ambitieux que ses prédécesseurs. Malgré son humeur voyageuse et ses réclames dans les journaux dont il était le gérant, les résultats furent toujours les mêmes. Ils sont ainsi jugés par un de ses confrères :

« Pour diriger une mission, il ne suffit pas de jeter annuellement quelques millions de Bibles sur une même ligne de côtes, ni affronter les édits de proscription derrière la volée des canons anglais. L'influence de M. Guslaff ne s'étendit point au delà de son cabinet et des quelques élèves dont il était le précepteur [1]. »

Ses fonctions furent abandonnées plus tard pour d'autres encore plus lucratives; il n'en conserva même pas le titre honorifique. Tour à tour attaché à l'état-major général, d'abord comme interprète, ensuite comme chef de police, il devint médecin, se fit marchand d'opium et

[1] Malcolm, *China opened*, vol. II.

mourut en laissant, placées sur la banque australienne, vingt-cinq mille livres sterling.

Comme l'observe M. Earl : « Dans les principaux établissements européens où les missionnaires protestants restent confinés, les résultats de leurs travaux sont tellement stériles qu'on n'en entend jamais parler, que dans les publications qui viennent d'Angleterre [1]. »

D'ailleurs, dans ces villes du littoral, il est toujours plus facile de convertir les Chinois que de les empêcher de revenir à l'idolâtrie.

C'est ce que nous révèle M. Oliphant, un des membres du haut clergé protestant. En 1859, il déclare que : « Parmi tous les individus convertis jusque-là au protestantisme, il n'en est pas cinq sur la sincérité desquels on puisse sérieusement compter. »

Si cette assertion est exacte, en face des sacrifices pécuniaires des quarante années précédentes, chacune de ces conversions ne serait pas revenue à moins de deux cent cinquante mille francs aux sociétés anglo-américaines.

A cette heure, les agents de ces sociétés se disputent la prépondérance dans les principales villes du littoral; leur nombre s'accroît chaque jour. Ce sont les missions de Londres et les missions de l'Église anglicane, les sociétés générales des baptistes, des méthodistes et de l'Église libre presbytérienne. Puis viennent toutes les sociétés évangéliques d'Allemagne, du Rhin, de la Suisse, de Suède et de Berlin.

A leur suite, les missions d'Amérique, les puissants

[1] *The Eastern Seas*, chap. XII.

méthodistes et les rigides presbytériens ; les épiscopaliens et les baptistes : baptistes du Nord, baptistes du Sud, baptistes du septième jour.

En Chine, comme dans tous les autres pays infidèles, le spectacle de ces innombrables sectes ne fait que confirmer l'idolâtre dans un mépris profond pour le christianisme. « Tout ce que je comprends, disait à un ministre anglican un mandarin lettré, c'est que l'Europe et l'Amérique doivent avoir autant de Christ que la Chine possède d'idoles [1]. »

« La seule vérité incontestable que nous ayons réussi à leur démontrer, écrivait en 1858 lord Elgin à lord Clarendon, c'est l'existence des divisions profondes qui règnent parmi nous. » Parole sévère qui, après trois siècles d'expériences, semble une synthèse aussi brève qu'exacte de l'état actuel du protestantisme dans le monde.

Les ministres de ces sectes diverses ne connaissent point la langue du pays. Ils sont obligés de s'en rapporter à des agents chinois qu'ils payent pour expliquer la Bible et faire la lecture aux rares néophytes. On devine les fruits d'un tel apostolat.

Leur ignorance sur ce point est si grande, qu'en 1860 ils ne purent fournir un seul interprète à l'armée, tandis que le baron Gros et le général Montauban n'avaient qu'à s'adresser aux missions françaises pour en obtenir immédiatement. Ce fut le collége catholique de Macao, fondé par le Père Ripa, qui pourvut d'interprètes l'ambassade anglaise de Macartney.

[1] M. Colledge Scarth, chap. XXIV.

Devant l'évidence des faits, l'inspecteur des missions sir William Malcolm s'exécute de bonne grâce. « En somme, dit-il, c'est un bonheur pour nous que l'intérieur de la Chine ne soit maintenant accessible à personne; car, tandis que les protestants ne sont point en mesure d'y envoyer un seul de leurs représentants, les papistes, innombrables en Orient, l'inonderaient de leur prosélytisme. »

De leur propre aveu donc, l'intérieur de l'empire leur est encore fermé. Ils n'y ont point formé l'ombre d'un seul chrétien; il est vrai qu'ils n'y ont pas non plus versé le sang d'un seul martyr.

CHAPITRE IX.

La Compagnie des Indes tient le christianisme à l'écart. Elle lui préfère le Coran et Brahma. — C'est plus qu'une apostasie, c'est une faute. — Révolte des cipayes. — Nos préjugés africains. — Dans l'Inde comme en Algérie, le christianisme est la religion de ceux qui n'en ont aucune.

L'Inde nous offre un exemple plus étonnant encore de l'impuissance des sectes protestantes dans leurs tentatives de propagande et d'apostolat.

Nul pays cependant n'était mieux situé pour leur offrir des chances de succès. Aux ressources pécuniaires, toujours considérables chez les Anglais, se joignaient le prestige et l'appui de la domination britannique, qui, par

la force, s'impose directement à cent cinquante millions de sujets, et par la politique s'étend encore à trois cents millions de païens, tous accessibles à la vérité, dit le docteur Stephen Olin, « tous placés dans les circonstances les plus favorables pour préparer le triomphe du christianisme sur l'idolâtrie ».

Mais ce triomphe n'était pas ce que les premiers marchands de la Compagnie étaient venus chercher dans l'Inde. C'était bon, tout au plus, pour ces fanatiques papistes, comme on appelait alors les hardis Portugais qui, sur une étendue de quatre mille lieues de côtes, du cap des Tempêtes aux confins de la Chine, eurent l'insigne honneur de planter, les premiers, l'étendard de la croix. A cette époque et à l'exemple des trafiquants danois et hollandais, les Anglais n'avaient que faire de ce signe. A ces sociétés d'actionnaires, qu'importait l'extension de leur foi? ce n'était pas le but de l'entreprise. Ce qu'ils demandèrent d'abord à l'extrême Orient, ce fut de l'or et des épices; ce fut le commerce à tout prix; mais bientôt il leur fallut l'empire et la domination. Profitant des fautes que la France avait commises dans ces contrées, et suivant la même route que nous avions frayée, on vit en peu de temps ce peuple de marchands devenir conquérant, s'avancer de la mer vers le centre, franchir rapidement l'Indus, le Gange et le Brahma-Poutra, gagner des villes, s'emparer des provinces, s'annexer des royaumes; on les vit se répandre des frontières de la Perse aux confins de la Chine, de l'Himalaya à l'archipel Indien, détrônant tour à tour par la force ou la ruse les nizams hindous,

les radjahs et les nababs mongols, réussissant enfin en moins d'un siècle à faire de leur factorerie un empire plus vaste que celui d'Alexandre, de Timour et de Nadir-Schah.

Il est vrai que, pour arriver à ses fins, la Compagnie n'a reculé devant aucun moyen. En face des Hindous et des mahométans, dont elle voyait se dérouler devant elle les masses innombrables, le christianisme lui parut une innovation dangereuse [1]. Elle le proscrivit, elle le renia; elle fit plus, elle le sacrifia au culte de Moloch.

Cinquante ans avant de songer à construire une église, elle répara avec soin les mosquées, entretint le luxe des pagodes, s'inclina avec respect devant tous les autels, tous les temples et toutes les idoles. Avec les sectateurs du Coran, elle adora Allah, proclama son prophète, et fonda à grands frais, pour protéger l'islam, les madrassa (colléges), destinés à former de pieux ulémas.

Avec les Hindous, elle s'astreignit aux mêmes sacrifices. Dans les trois présidences, elle consacrait plusieurs milliers de livres sterling à l'entretien des colléges sanscrits où les castes nombreuses des savants et des prêtres venaient étudier le Rigvéda, le code de Manou et les subtilités métaphysiques des sankhyas ou des brama-soutràs.

Noble exemple de tolérance! disaient les philosophes; habile et prudente tactique! disaient les politiques, jus-

[1] « Pendant une longue période d'années, le gouvernement a regardé et traité le christianisme comme une innovation dangereuse. » (*India as it may be*, par George Campbell, chap. VIII, p. 394.)

qu'au moment où l'une des plus effroyables catastrophes qui ait ensanglanté le monde soit venue, soudain et comme un coup de foudre, les arracher à leur admiration.

Le caractère religieux a été un des traits saillants et trop peu remarqués de la formidable révolte des cipayes. Pour les peuples conquis, ce fut la guerre sainte; ils en adoptèrent le drapeau et le cri; ils la prêchèrent dans toutes les pagodes. Le temps était venu d'en finir, disaient-ils, avec l'odieuse religion que les chrétiens voulaient leur imposer.

De toutes les passions qui s'emparent d'un peuple, le fanatisme est la plus dangereuse. Sous ce masque trompeur, elle déguise mal la vengeance et la haine. Qu'avaient en effet de commun le culte et la propagande des Anglais dans l'Inde avec les trop légitimes sujets de rancune qui « poussèrent à la révolte le paisible et rêveur Asiatique, dont la douceur et la patience sont proverbiales [1] ? »

En dehors de toute intolérance religieuse, assez d'autres griefs avaient amoncelé dans son cœur des levains de colère [2]. Trop souvent les Européens « traitaient les indigènes non comme des hommes, mais comme des brutes [3]. » N'était-ce pas assez pour expliquer « les sentiments de

[1] *Causes of the Indian revolte.* 1857.

[2] « L'insurrection militaire de 1857 a essayé de se dissimuler sous des prétextes religieux. Ce n'était qu'un mensonge. Même dans les temps les plus violents de la domination anglaise, l'intolérance ne s'est jamais montrée sous aucune forme. » (*Journal des savants.* 1864.)

[3] Mackensie, chap. III, p. 72.

mépris profond qu'ils nourrissaient à l'égard de leurs chefs anglais [1] ? »

Ajoutez à cela, dit le capitaine Evans Bell, « que les hommes placés à la tête des compagnies de cipayes sont pour la plupart des jeunes gens à peine sortis du collége, adonnés au jeu et à la boisson et traitant de *nègres damnés* les subordonnés qu'ils méprisent, qu'ils détestent, et dont ils ne connaissent ni la langue ni les coutumes [2] ».

En faut-il davantage pour comprendre comment l'intervention religieuse n'a été qu'un mot d'ordre, qu'un masque, qu'un prétexte? Mais quelque mensonger qu'ait été ce prétexte, on s'y est laissé prendre. L'accusation a eu de l'écho en Europe, en Angleterre et jusqu'au sein du Parlement [3].

[1] Ludlow, *Thoughts on the policy of the Crown.*

[2] A propos de la manière dont les naturels expriment entre eux les sentiments de dégoût qu'ils n'osent manifester ouvertement, un historien nous raconte qu'à un grand banquet donné par l'opulent propriétaire d'une splendide maison, le maître, qui s'attachait à n'avoir que des domestiques de caste élevée, et qui les traitait magnifiquement, se rendit à la cuisine pour savoir la cause du retard. « Il y trouva ses gens rangés en cercle autour d'un superbe jambon, sur lequel, comme preuve de leur orthodoxie, ils crachaient à tour de rôle avant de le servir aux invités. » (Mackensie's *Six years in India*, vol. II, chap. v.)

[3] En 1859, lord Ellenborough disait à la chambre des lords : « Nous ne saurions adopter une mesure mieux faite pour tranquilliser l'esprit des indigènes, et pour regagner leur confiance, que de retirer l'appui du gouvernement aux écoles dont s'occupent les missionnaires. »

Dans sa proclamation de 1858, en prenant possession de l'administration des Indes, la reine disait avec plus de raison que, « tout en croyant fermement à la vérité du christianisme, et en reconnaissant avec une humble gratitude les bienfaits de la religion, elle ne se sentait ni le droit ni le désir de les imposer à qui que ce fût ».

Quoi, vraiment, la Compagnie des Indes aurait failli perdre son empire pour avoir voulu, par la force, y propager les lois de l'Évangile!

Mais dans quelle circonstance a-t-elle donc encouru cet étrange reproche? Est-ce en s'inclinant, comme elle l'a toujours fait, devant tous les dieux de l'Asie?

Est-ce en entourant de pompes et d'honneurs le culte des idoles auxquelles ses régiments venaient, musique en tête, faire bénir leurs drapeaux et leurs armes [1]?

Ou bien serait-ce en tirant chaque année, du haut du fort William, des salves en l'honneur de *Dourgha* et de *Kali*, déesses de la prostitution et de l'assassinat [2]? La Compagnie accusée d'imposer l'Évangile! mais c'est parce que, pendant trop longtemps, elle a eu peur de faire des chrétiens, qu'à un moment donné elle a vu surgir tout à coup devant elle des millions d'assassins [3]. Et, au résumé, sait-on pourquoi elle a pris tant de soin des pagodes et des lieux consacrés aux pèlerinages célèbres? C'est tout simplement pour mieux en percevoir l'impôt. Aucune source de gain ne lui parut impure [4].

Comme les bonzes et les brahmanes, elle a spéculé sur

[1] *Times*. 16 mars et 12 avril 1859.

[2] L'évêque protestant d'Oxford a dit dans un récent meeting « que le général Peregrine Maitland fut forcé de revenir en Angleterre pour avoir refusé de donner l'ordre aux soldats anglais de tirer des salves en l'honneur de la plus infâme des idoles indiennes. » (*Times*. 14 octobre 1863).

[3] « La charte de la Compagnie des Indes contient une clause formelle au nom de laquelle les actes de barbarie les plus atroces commandés par la religion de Brahma sont non-seulement tolérés, mais en quelque sorte approuvés. » (Roy, *Voyage dans l'Inde anglaise.*)

[4] *Colonization and christianity*, chap. XVIII, p. 195.

la foi des Hindous; elle a exploité jusqu'à leur fanatisme. Aux fêtes sanglantes de Poujah et de Djaggerah, elle vendait le droit de se faire écraser sous le char de Brahma; et sur les bords du Gange elle retirait trois cent mille roupies du privilége de pouvoir se noyer dans les eaux de ce fleuve sacré [1].

Le vrai crime de l'Angleterre, c'est d'avoir exploité un pareil fanatisme, d'avoir fait de la religion une affaire, et de la simonie un revenu public.

Quant à la propagande et à la persécution, elle n'est point coupable. Nous verrons combien inoffensive fut l'action de sa Bible et de ses missionnaires.

Mais, si peu fondée que soit l'accusation, elle n'a rien qui puisse nous surprendre : elle n'est pas nouvelle. Elle se produit d'âge en âge toutes les fois que le christianisme est venu se montrer à des peuples vaincus.

Cette accusation, ne la voyons-nous pas sous nos yeux, en Afrique, se produire depuis quarante années avec la même force et la même insistance? Nous avons eu la faiblesse de nous y laisser prendre; nous avons cédé aux mêmes illusions. Parmi nous, le prophète a eu ses sectateurs; nous lui avons élevé de pompeuses mosquées, longtemps avant de bâtir nos modestes églises. Nous avons reconnu les muftis, payé les ulémas, fondé des établissements pour conserver intacte la foi des vrais croyants.

Mieux encore, nous les avons chaque année envoyés à la Mecque, s'agenouiller devant la Kasbah et raviver leur haine dans les eaux du Zemzem.

[1] *Pilgrim Tax in India*, by J. Peggs, missionnaire à Cattack, page 41.

Nous savons aujourd'hui ce que cela nous coûte. Un maréchal illustre ne l'a que trop fait voir dans une correspondance à jamais mémorable [1].

« Dans une guerre européenne, en présence d'une insurrection, il n'est pas vingt indigènes sur la fidélité desquels il fût possible de compter. »

Pas mieux qu'aux Anglais dans les Indes, cette politique ne nous a réussi. Elle n'a fait qu'accroître contre nous la haine et le mépris. Sur certains points pourtant, la comparaison avec nos voisins est à notre avantage. Nous n'avons pas, comme eux, spéculé sur notre tolérance; disons le mot, nous n'avons point trafiqué de notre apostasie. Nous n'y avons point puisé les trésors de Golconde; c'est toujours à nos frais que l'expérience s'est faite.

Cela vaut mieux sans doute; mais notre erreur n'en est pas moins complète. Nous continuons à tourner dans le cercle fatal où restent renfermés les musulmans de Londres et de Paris.

On dit qu'avec l'islam il n'y a rien à faire, qu'il faut l'accepter avec son fanatisme; comme dans l'Inde anglaise, on a cru que le christianisme serait une innovation dangereuse. « On ajoute qu'on a pu voir des chrétiens dégénérés embrasser l'islamisme, jamais des musulmans se faire catholiques. »

Nous n'acceptons point sans réserve cette observation historique; nous ne voulons pour preuve du contraire que la nombreuse et très-heureuse population catholique

[1] Lettre de l'archevêque d'Alger au maréchal de Mac-Mahon, avril 1868.

indigène qui habite les Philippines. A l'arrivée des Espagnols dans ces îles, « la religion fausse et corrompue de Mahomet, dit Mendoza, fut facilement repoussée par l'Évangile du Christ [1] ».

Mais passons sur ce fait. Admettons que les musulmans soient réfractaires à toute propagande, et que l'idée chrétienne ne soit bonne pour eux qu'à réveiller leur haine.

Partant de ce principe, il n'est pas de concessions qu'on n'ait cru devoir faire. Nous nous sommes interdit scrupuleusement toute prédication. En revanche, nous avons laissé des imans fanatiques parcourir les tribus et s'en aller prêcher librement le Coran chez le peuple kabyle, qui se souvient d'avoir été chrétien et qui demande à le redevenir.

Hier encore, pour chasser tout soupçon et pour écarter de leur front les dangers du baptême, on voulut renvoyer aux tribus affamées les jeunes orphelins que la charité catholique avait nourris, réchauffés et arrachés à une mort certaine [2]. On a même, dit-on, poussé le respect du croissant jusqu'à enlever le signe de la croix des murs d'un hôpital où nos religieuses veillaient sur l'agonie de quelques indigènes. Qu'Allah en soit loué et le saint nom du prophète béni!

Grâce à nous, l'honneur de l'islam est sauvé. Mais à quel prix, grand Dieu! Est-ce que le fanatisme que nous traitons ici avec tant de respect a jamais manqué une

[1] *History of the Kingdom of China*, vol. II, chap. VIII, publiée par la société Hackluyt.

[2] Voir la lettre citée.

seule occasion de déchaîner sur nous les tribus révoltées?

C'est là le dernier mot de nos expériences. Dès lors, comment ne point se fatiguer de poursuivre un principe dont chaque jour démontre l'impuissance? L'épreuve a si mal réussi, qu'il est bien temps vraiment de tenter le contraire. La logique l'exige; elle est ici d'accord avec le sentiment de l'opinion émue. Les préjugés et les affirmations ne peuvent plus suffire. On a jusqu'à présent repoussé systématiquement l'action religieuse. Qu'on l'accepte une fois, fût-ce à titre d'essai et pour fermer la bouche à ceux qui la demandent. Qu'on ne recule pas devant l'apostolat, compris par la raison, libre de compression et de toute violence!

Laissez donc à la charité son élan, au dévouement chrétien sa soif de sacrifice. Laissez au sacerdoce le droit dont il jouit en pays infidèle, le droit de prêcher l'Évangile au péril de sa vie, le droit d'abnégation poussé jusqu'au martyre. L'archevêque d'Alger n'en demande point d'autre aujourd'hui pour ses prêtres.

Et qu'on le sache bien, leur soutane n'effarouche pas autant qu'on le suppose les pieux musulmans [1]. N'a-t-on

[1] « Un fait que l'on peut constater chaque jour en territoire militaire, où les indigènes sont plus nombreux, c'est la considération, le respect, l'affection, la confiance, surtout s'il parle leur langue, dont ils entourent le marabout chrétien. Cela est si vrai qu'il m'est arrivé plusieurs fois, sans arme et sans escorte, de parcourir le désert, de m'égarer au milieu des tribus; et je le déclare ici hautement, à l'honneur des Arabes, jamais il ne m'est arrivé, même dans notre catholique Bretagne, de rencontrer un accueil plus cordial et plus

donc jamais vu les théologiens arabes d'Elbiar saluer respectueusement les jésuites de Ben-Aknoum? Une des causes du mépris qu'a pour nous le fidèle croyant, c'est notre indifférence; réelle ou affectée, il ne la comprend pas. Nous avons beau la lui faire passer pour de la tolérance, il ne croit pas à ce titre trompeur.

Pour les musulmans de l'Inde comme pour ceux d'Alger, le christianisme n'est que la religion de ceux qui n'en ont point. C'est ce que répondait à un missionnaire protestant le roi de Lahore Runjeet-Singh : « Avant de nous annoncer l'Évangile, commencez donc par prêcher aux Anglais, qui n'ont aucune religion. » Et cette opinion, d'après le gouverneur général lord William Bentinck, « est malheureusement partagée par tous les indigènes [1] ».

Ainsi que nous l'avons déjà signalé plus haut, ajoutez à ces causes de souverain mépris les vices que les Européens étalent à leurs yeux : l'ivresse, l'arrogance et ces habitudes d'insolente oppression que les Anglais ont adoptées dans l'Inde et que l'impunité, disait, il y a vingt-cinq ans, le comte de Warren, développe au delà de ce qu'on peut décrire.

On comprend, dès lors, que ces levains de haine et de

empressé. Le prestige du ministre du culte catholique est si bien établi au sein des tribus nomades, que je n'hésite pas à prétendre que, même dans les temps de trouble et de révolte, un prêtre, pourvu qu'il fût connu pour tel et qu'il pût se faire comprendre, pourrait, sans rien craindre pour sa vie, pénétrer au milieu des territoires insurgés. » (*Les Arabes et l'occupation restreinte*, par un ancien curé de Laghouât, p. 43.)

[1] *Travels and adventures of Dr Wolff*, chap. xx.

colère s'amoncellent, fermentent et éclatent soudain en scènes effroyables de massacre et de viol, comme celles qui, dans la dernière révolte des cipayes à Dehli, à Agra, à Lucknow, sont venues épouvanter le monde.

Sans la présence permanente d'une armée de cinquante mille hommes, qui peut affirmer que ces scènes ne se renouvelleraient pas demain dans les rues de Constantine ou d'Alger?

Au point de vue des progrès et de la civilisation, chez les Hindous, comme chez les musulmans de l'Inde et de l'Afrique, on ne peut imaginer un échec plus complet.

Comme auxiliaire, on a dédaigné ou plutôt on a proscrit l'action religieuse. Qu'a-t-on retiré, nous le demandons une fois encore, qu'a-t-on gagné à ce système d'exclusion? L'expérience le condamne autant que la logique.

Qu'on n'oppose donc pas des causes d'impossibilité aux héroïques ouvriers dont disposent aujourd'hui, comme au seizième siècle, les missions catholiques.

Chaque jour on peut les voir à l'œuvre. Ils ne sont point indignes de leurs prédécesseurs [1].

[1] Des deux missions nouvelles que le Saint-Siége a créées en Afrique, l'une s'étend au sud de Tripoli, à l'ouest de l'Égypte, dans le Fezzan et l'est du Sahara; l'autre comprend l'espace qui s'étend jusqu'à l'Atlantique, de l'Algérie au golfe de Guinée. C'est celle du Soudan ou du pays des nègres.

« Par un sentiment de délicatesse que tout le monde saura apprécier, le souverain Pontife a voulu que ces vastes régions, situées sur les confins de nos deux grandes possessions africaines, fussent confiées à un évêque français. Est-ce une prophétie des conquêtes futures de la France dans ces pays encore si peu connus et plongés la plupart, malgré leurs richesses, dans une si profonde barbarie? C'est le secret de Dieu.

» Mais ce que l'on ne peut s'empêcher de trouver vraiment digne

CHAPITRE X.

Anciennes missions catholiques dans l'Inde. — Leur œuvre jugée par les protestants. — Sociétés évangéliques. — Église officielle. — Luxe asiatique. — L'entretien d'un missionnaire anglican coûte quarante fois celui d'un prêtre catholique.

Trois siècles se sont écoulés depuis les prodiges que saint François Xavier a accomplis dans l'Inde, et les traces de son passage ne sont point effacées. Bien que les Hindous aient voulu le mettre au rang de leurs idoles, l'histoire de sa vie n'est point une fiction, une simple légende. Les églises qu'il a fondées à Goa, au Maduré et sur la côte de Malabar subsistent encore de nos jours. Malgré les temps d'arrêt, les difficultés politiques et les persécutions, leur foi n'a pas faibli. Privées de tout secours d'Europe, de 1760 à 1820, elles se sont mainte-

du grand cœur de Pie IX, c'est la pensée de fonder dans le Sahara une mission catholique, d'y établir de proche en proche des stations qui s'avanceront à la fois vers le Sénégal et vers le Soudan, de porter ainsi les lumières de l'Évangile et celles de la civilisation jusqu'au centre de l'Afrique, et de relever de son abaissement séculaire l'ancienne race indigène, depuis si longtemps courbée sous le joug d'une minorité conquérante. Déjà, pour former de futurs missionnaires, un séminaire spécial est ouvert sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus. Une fois leur préparation terminée, ils partiront et iront se perdre dans le désert, embrassant absolument le genre de vie des indigènes, costume, langue, nourriture; s'y faisant tout à tous pour les gagner tous à la civilisation du Christ. » (*Journal des Missions catholiques*, extrait d'une récente lettre de l'archevêque d'Alger sur les vestiges du christianisme chez les peuples du Sahara et du Soudan.)

nues intactes cependant; elles progressent aujourd'hui, et s'accroissent chaque année de plusieurs milliers de fidèles recrutés chez les Hindous, les Arméniens, les nestoriens et les musulmans, ainsi que chez les sectes diverses d'anglicans, d'anabaptistes et de presbytériens.

On sait avec quelle étonnante vigueur se sont conservés jusqu'à nous les germes de vie que le grand apôtre avait semés au Japon. « La foi implantée dans le cœur de quelques milliers d'hommes n'était pas une foi purement nominale et qui devait céder au premier choc des persécutions. Le feu qui brûlait l'âme de saint François Xavier n'est point complétement éteint. Il se conserve encore dans la poitrine de quelques-uns de ceux qui ont reçu les traditions de son enseignement [1]. »

C'est à un ambassadeur anglais que nous devons cette révélation. Écoutons le témoignage d'un autre représentant de Sa Majesté britannique :

« J'ai des raisons de croire que dans la seule île de Ieso il y a plus de quatre-vingt mille personnes qui pratiquent encore, à la dérobée, le culte de leurs ancêtres chrétiens. Sans les persécutions du gouvernement, l'Eglise catholique romaine serait saluée avec transport et proclamée à l'unanimité [2]. »

Au moment même où nous écrivons, ces persécutions ne sont point ralenties. Loin de faire oublier les chrétiens, les luttes du Taïcoun et du Micado semblent avoir

[1] Oliphant. *Lord Elgin's Missions*, vol. II, chap. II.

[2] *A Residence in Japon*, by Pemberton Hodgson, ancien consul de S. M. B., chap. VI. 1864.

redoublé contre eux les rigueurs du pouvoir. Le sang des martyrs coule encore sous les yeux des représentants de toutes les grandes puissances de l'Occident. Quand donc viendra, pour cette antique féodalité japonaise, l'heure de la régénération et de la liberté?

Après deux siècles d'apostolat et de pacifiques conquêtes, les Jésuites eurent leur époque de crise. Le gouvernement portugais les chassait à la fois de l'Inde, du Brésil et du Paraguay. Ce n'était plus, il est vrai, le temps de Vasco de Gama, du grand Albuquerque et de Barthélemy Diaz. Le marquis de Pombal triomphait à Lisbonne; il y inaugurait cette politique fameuse qui devait fatalement conduire son glorieux pays à l'alliance et plus tard à la domination anglaise.

Nous n'avons pas à nous occuper ici de la suppression des Jésuites dans l'Inde. A ce sujet, toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de faire une remarque : c'est que cette suppression, dans la plupart des États où elle s'est produite, ne coïncide pas précisément avec l'époque la plus glorieuse de ces États. Au lendemain de Sadowa, n'a-t-elle pas été demandée à grands cris par les mêmes bourgeois qui avaient supplié l'empereur d'Autriche de ne point les exposer au danger de défendre leur capitale?

Quant à la valeur des membres de la Compagnie de Jésus comme missionnaires, c'est aux protestants et aux Anglais eux-mêmes qu'il faut en demander l'appréciation.

« Au milieu du siècle dernier, nous dit Ranke, si les Jésuites n'avaient pas été supprimés, ils auraient converti l'Inde entière. Leur succès dépassa toute attente. » C'est

aussi l'opinion très-formellement exprimée par George Campbell [1] : « Malgré toutes les préventions du monde, on ne peut nier que les Jésuites n'aient été de grands maîtres dans l'art d'instruire; la supériorité des chrétiens de Pondichéry en est la preuve [2]. »

C'est à propos de l'évêque catholique et des missionnaires de Pondichéry qu'un agent consulaire ajoute cette étrange remarque : « Ils transmettent en une seule année plus de documents utiles à l'Europe, et ils contribuent plus à répandre la lumière et la civilisation dans le monde que ne le font dans leur vie entière les agents officiels, sans m'excepter moi-même, de tous les gouvernements réunis [3]. »

D'après le major Scott Waring, le docteur Buchanan, l'un des membres les plus célèbres du clergé protestant dans l'Inde, le même qui comparait sa mission à celle de saint Jean dans l'île de Patmos, rendant pleine justice aux missionnaires catholiques, les dépeint comme des hommes « ayant fait beaucoup de bien par la pureté de leur vie et l'influence de leur exemple [4]. » Et il ajoute « qu'ils méritent le respect et l'affection de tous les gens de bien [5] ».

Le docteur Middleton, le premier évêque anglo-indien, envoyé à Calcutta aux appointements de cent vingt-cinq mille francs par an, remarque avec surprise qu'on ren-

1 *India as it may be*, chap. VIII.
2 *An essay on the religious prejudices of India.*
3 *Voyage dans l'Inde*, par V. Fontanier. 1844.
4 *Letter to the Rev. John Owen*, par le major Scott Waring.
5 *Christian Researches in Asia.* 1840.

contre l'Église de Rome dans toutes les parties de l'Asie :

« Il y aurait fanatisme, dit-il, à vouloir nier les merveilles qu'elle a accomplies en Orient [1]. »

Enfin, lassé de constater les progrès que les catholiques continuent à faire dans les Indes, un écrivain anglais se demande : « Pourquoi donc les protestants désespéreraient-ils d'en accomplir autant [2] ? »

On peut leur répondre encore aujourd'hui ce que notre spirituel compatriote Victor Jacquemont leur disait il y a déjà plus de trente ans : « Les missionnaires anglais s'étonnent de ne point opérer de conversions ! ils ont une femme, des chevaux, des domestiques ; ils habitent des maisons vastes et commodes, et ils se disent missionnaires ! mais il y a d'autres missionnaires qui parcourent le pays à pied, souvent même pieds nus, dans le but de convertir les infidèles. Ils en ont converti un grand nombre et en convertissent encore chaque jour. Ils imitent l'exemple des apôtres et souvent aussi leurs succès [3]. »

A la fin du siècle dernier, quand la Compagnie des Indes, tout en s'opposant au prosélytisme religieux, songea cependant à organiser pour son propre compte le service des chapelains, elle ne trouva aucune sympathie au sein de l'Église anglicane. Ses docteurs ne lui fournirent pas un adepte. Des luthériens danois et allemands, la plupart ouvriers sans emploi, répondirent seuls à son appel.

[1] *Life of Bishop Middleton*, vol. II, chap. II.
[2] *Duty of Britons in India*, par Joseph Barrett.
[3] Cité par de Warren, *l'Inde anglaise*, t. III.

Ils ne furent point des modèles de désintéressement, et donnèrent raison à Bernouilli quand il dit « que tout ce qui va dans l'Inde est marchand ou le devient [1] ». Les écrivains de l'époque nous les représentent en effet comme une race de gens battant monnaie et réalisant, bon an, mal an, deux ou trois mille livres sterling [2]. « Le chapelain général Owen, dit le gouverneur lord Teignmouth, vient de mourir en laissant une fortune de deux millions cinq cent mille francs [3]. »

L'Église d'Angleterre se décida à les remplacer par des hommes choisis dans son sein et dont quelques-uns, tels que Martyn, Brown et Buchanan, ont attiré autour de leur nom une certaine célébrité.

Aucun d'eux cependant ne put se dire missionnaire. Leurs fonctions ne s'élevèrent jamais au-dessus du rôle de simple chapelain.

Henry Martyn, par exemple, qui sollicita cet emploi à la suite de pertes financières, ne quitta l'Angleterre qu'avec d'amers regrets. Au moment de partir, retenu quelques jours dans le port, il ne put se défendre d'aller adresser un déchirant adieu à une jeune personne qu'il avait en vain aimée éperdument. « Il pleura si fort, nous dit son biographe, que son gosier en fut desséché et sa vue troublée pendant longtemps. »

Voyez-vous saint Paul, observe à ce propos William Marshall, voyez-vous saint Paul, sur le point d'aller à

[1] *Description de l'Inde*, t. III.
[2] *Kay'es Administration of the* E. I. C.
[3] *Life of lord Teignmouth*, vol. II.

Chypre évangéliser les païens, profitant d'un vent contraire pour revenir à Antioche faire un dernier appel au cœur d'une jeune fille capricieuse et volage? Mais William Marshall n'avait point encore lu le *Saint Paul* de Renan.

Arrivé dans l'Inde, Martyn fit, en langue persane, une traduction du Nouveau Testament que son collègue M. Malcolm déclare être inintelligible. Bien que la réalité de son talent et l'étendue de ses connaissances ne soient pas contestables, il reconnaît lui-même que, « sauf ces travaux de traduction, sa présence dans l'Inde fut assez inutile et qu'imperceptibles furent les fruits dus à son ministère [1] ».

Le premier évêque anglo-indien que l'Angleterre se décida à envoyer à Calcutta fut le docteur Middleton.

Il était pourtant nanti chez lui de bien beaux bénéfices : d'une place de chanoine à Lincoln, d'un archidiaconat à Huntingdon, du rectorat de Puttenham et de la direction de la grande paroisse de Saint-Pancrace à Londres. Son biographe nous le représente comme très-formaliste, tenant aux honneurs militaires et à toute prérogative inhérente à son rang.

Aussi ne consentit-il à abandonner de pareils avantages qu'avec la promesse d'un revenu annuel de cent vingt-cinq mille francs pour lui, et de cinquante mille pour chacun de ses deux archidiacres.

Il avait droit, en outre, à des honoraires considérables et à un navire à ses ordres pour se rendre officiellement à Bombay et à Madras. Dans ces visites pastorales,

[1] *Quarterly Review*, nº 25.

il était généralement accompagné de madame Middleton, dont la santé délicate lui inspira parfois les plus vives angoisses. De conversion d'Indiens, il n'en est point question. Il eut assez à faire avec les sectes dissidentes qui se disputaient le privilége d'exercer alternativement leur culte dans la cathédrale de Calcutta.

Son œuvre magistrale fut la fondation d'un collége épiscopal où les naturels cessèrent peu à peu d'envoyer leurs enfants, non pour cause de conversion, mais parce qu'ils n'en sortaient qu'athées. Malgré de fabuleux salaires donnés aux professeurs, dès 1859, son *Bishop College* était abandonné.

Un de ses successeurs a laissé un nom populaire et justement aimé; c'est Réginald Héber, brillant élève de Cambridge, déjà célèbre par des poésies grecques, latines et anglaises, quand il fut, comme évêque, appelé à la direction des établissements religieux de Calcutta. Nature d'élite et enthousiaste, dès son enfance nourri des contes orientaux, il retrouva dans l'Inde la terre de ses rêves. Il chanta les palmiers du Bengale, les rives du Gange, et le monde vivant qui s'abreuve à ses eaux. Touriste élégant, ses récits de voyage sont pleins de verve et de fines pensées, entièrement exempts, c'est un protestant qui l'observe, de toute préoccupation religieuse [1].

Héber n'a pas obtenu seulement en Angleterre des éloges pompeux; M. Villemain, dans la *Revue des Deux-Mondes*, lui a aussi payé un juste tribut d'hommages. A la suite des panégyristes anglais, il est allé jusqu'à le

[1] Howard Malcolm, vol. II, chap. XVII.

comparer à Fénelon et à croire que l'Église romaine n'eût pas manqué de le canoniser [1].

Non certes, s'écrie à ce sujet notre historien William Marshall, l'Église de Rome ne reconnaît pas de tels saints! Il ne lui suffit pas d'être généreux et sensible, poëte éloquent, gentleman accompli; ce sont d'autres vertus qu'il lui faut. Ce qu'elle exige de ses apôtres, ce sont des efforts surhumains dont l'Église protestante affranchit trop aisément les siens. C'est le sacrifice, le sacrifice absolu sans lequel il n'y a point d'héroïsme, point d'élan magnanime, point de sublime individualité. On peut s'en rapporter, à cet égard, au successeur même d'Héber, au docteur Cotton, évêque actuel du Bengale. « L'ascétisme ne fait point partie de notre système évangélique, » répondait-il, en 1859, aux critiques de la *Revue asiatique* de Calcutta, qui représentait les missionnaires « traînés dans de brillants équipages, servis par des valets aux plus riches livrées, au milieu de tous les raffinements du luxe le plus ruineux [2] ».

Avec de tels principes sur les devoirs de l'apostolat, doit-on être surpris du peu de fruit que produisent les sommes énormes consacrées chaque année, dans les deux mondes, par le zèle pieux des Anglo-Saxons?

Dès 1859, vingt-cinq sociétés évangéliques anglaises, américaines ou allemandes, se partageaient un subside de près de cinq millions [3]. L'établissement anglican, à

[1] *Revue des Deux-Mondes*. 1857.
[2] *Overland Bombay Times*. Nov. 1859.
[3] *Les Anglais et l'Inde*, par E. de Valbezon, chap. III.

lui seul, en absorbait trois; et les frais de voyage ne s'élevaient pas à moins de douze cent mille francs.

Les dépenses se sont encore accrues aujourd'hui; mais dès cette époque, l'entretien d'un missionnaire protestant dans l'Inde coûtait quarante fois autant que celui d'un des nôtres; et le docteur William, bien imprudemment, ce nous semble, se flatte de voir les dépenses générales du protestantisme dans l'Inde dépasser d'un cinquième environ ce que le monde catholique consacre à la propagation de la foi dans l'univers entier.

L'aveu est bon à prendre; voyons les résultats. Ce sont les écrivains anglais qui vont nous éclairer :

« L'influence des missionnaires anglais est entièrement nulle, écrivait en 1843 le comte de Warren. Ils n'obtiennent d'autres prosélytes que quelques orphelins qui se vendent, et qui retournent à leurs idoles dès qu'ils ont atteint l'âge de l'indépendance [1]. »

C'est aussi l'opinion de M. Campbell en 1852 : « Les essais pour convertir les Indiens au christianisme ont complétement échoué [2]. » A la même époque, M. Makena ajoutait : « Les nombreux missionnaires ont perdu leur temps et leur argent auprès des idolâtres [3]. »

« Les convertis qu'ils font figurer dans leurs brochures et leurs comptes rendus ne sont qu'une fiction immorale et intéressée [4]. »

[1] *L'Inde anglaise*, t. III, chap. XII.
[2] *Modern India*, p. 208.
[3] *Ancient and modern India*, chap. XXVII.
[4] *Theory and pratice of caste*, par Irving. 1853.

« Les Indiens qui se disent chrétiens ne se distinguent que par leur mauvaise conduite. Ils n'observent pas l'abstinence de la viande et du vin ; mais en revanche ils sont ivrognes, paresseux et voleurs. Ils sont mal vus dans les régiments de cipayes et l'on n'en veut pas pour être domestiques [1]. »

En 1858, un voyageur américain, fort surpris d'entendre un indigène lui affirmer que tous les Indiens de Calcutta étaient chrétiens, lui demanda : « Mais à quelle Église appartiennent-ils donc? — Ah! monsieur, pour l'Église, je ne peux vous le dire ; mais ce que je sais bien, c'est qu'ils sont bons chrétiens. Ils mangent du porc et boivent de l'eau-de-vie [2]. »

« Si les Anglais étaient chassés du pays, quelles traces du christianisme y resterait-il [3]? » Difficile question, en vérité, à laquelle l'illustre Burke répondait qu'il n'y resterait pas trace de la domination d'êtres supérieurs aux tigres et aux orangs-outangs [4].

Aujourd'hui, le gouverneur de Bornéo, sir James Brooke, est tout aussi explicite en s'adressant à la société des missions de Londres : « Avec les mahométans vous n'avez fait aucun progrès ; avec les Hindous pas davan-

[1] « Les trois universités de Bombay, de Madras et de Calcutta sont presque exclusivement fréquentées par les indigènes pour qui elles ont été créées. Aux derniers examens qui ont eu lieu à Calcutta, il ne s'est pas présenté moins de treize cents candidats, et sur ce nombre on ne comptait que soixante et onze chrétiens. » (*Discours d'ouverture à l'école des langues orientales.* 1863.)

[2] *From New-York to Dehli*, par Robert Minturn.

[3] *Narrative of a journey to India*, par le colonel Elwood.

[4] Burke, *Speech on East India Bill.*

tage. Vous en êtes exactement au même point que le premier jour où vous vîntes dans l'Inde [1]. » Enfin, un chapelain anglican complète tous ces témoignages en recommandant à ses coreligionnaires d'abandonner l'Inde pour la Chine. « Les Indes, dit-il, comme les sables de leurs déserts, engloutissent tout ce que les missionnaires ont pu y déposer [2]. »

Nous n'irons pas plus loin dans le dépouillement des volumineux documents recueillis par Marshall.

Ils suffisent pour dessiller les yeux des plus aveugles, et pour « briser le cœur de ceux qui ont eu l'espérance d'évangéliser l'Inde par l'Église anglicane [3]. » Dans l'Inde, comme ailleurs, l'expérience prouve que n'a pas le droit qui veut de prêcher aux Gentils. C'est là le privilége auquel on reconnaît les apôtres du Christ.

CHAPITRE XI.

Rendez-vous des sectes au cap de Bonne-Espérance. — L'évêque Colenso et la polygamie. — Le docteur Livingstone. — Ce qu'il pense des missions catholiques. — Dernières nouvelles de l'illustre voyageur. — Les sources du Nil. — Les Anglais dans l'Abyssinie. — Le catholicisme au centre de l'Afrique.

Nous venons de voir le prosélytisme protestant aux prises avec les vieilles civilisations de l'Asie. Sera-t-il plus heureux avec les tribus barbares de l'Afrique?

[1] *Speech at Liverpool*, Times, sept. 1858.

[2] *How we got to Pekin*, par Rev. M'Ghee, chapelain de l'armée.

[3] *Christian remembrance*. July 1860.

Ici encore, sans sortir de la domination britannique, nous pouvons l'étudier dans les conditions les plus favorables à son développement.

La colonie du cap de Bonne-Espérance, depuis sa fondation par les Hollandais, n'a cessé d'être exclusivement ouverte au protestantisme. Mais c'est surtout depuis l'occupation anglaise, depuis trois quarts de siècle environ, que toutes les sectes diverses semblent s'y être donné rendez-vous.

Malheureusement, quand il s'agit de la propagation de la morale et de la foi, la variété n'est point un élément de succès.

« Chaque secte a ses dogmes particuliers; à l'exclusion d'autres vérités, elle les enseigne à ses disciples, dont elle est avide d'augmenter le nombre. De là cet esprit de rivalité qui, joint à un extérieur de sombre roideur, produit naturellement un profond dégoût pour son enseignement [1]. »

« Sur un seul point de la côte de Natal, nous dit le Révérend Holden, sept religions se trouvent en présence, pour répondre aux croyances, aux goûts et aux caprices des indigènes [2]. »

L'archidiacre Merriman déplorant, avec une franchise qui l'honore, les effets de cette désunion, raconte qu'il était un jour sur le point de prêcher aux païens du haut d'une charrette, lorsqu'au même moment, juste en face de lui, un missionnaire wesleyen s'apprêtait à les évan-

[1] M. Moodie, *Ten years in South Africa*, 1835.
[2] *Hstory of the colony of Natal*, 1855.

géliser pour son propre compte. Il n'eut que le temps de proposer un arrangement pacifique; et pour se tirer d'embarras, il se borna au simple récit des prières anglicanes, pendant que le ministre méthodiste épuisait en plein vent les trésors de son éloquence [1].

C'est encore le spectacle de cette division qui affligeait un évêque de la colonie, le docteur Armstrong, lorsque, en traversant un village de sept cents habitants, il rencontrait trois temples différents, sans compter celui de l'Église anglicane.

Le même prélat confesse avoir été trop occupé des querelles de son clergé pour pouvoir s'inquiéter des indigènes.

« Les Cafres se trouvent par milliers dans mon diocèse; mais je ne compte pas une conversion [2]. »

C'est à lui qu'un chef de tribu, après un sermon écouté dans un profond silence, demandait en guise de conclusion : Maintenant il faut nous apprendre comment on fait la poudre?

« Sous l'influence des sociétés de Londres, nous dit un illustre voyageur, les sectes diverses se sont tellement multipliées dans l'Afrique du Sud, que les néophytes de n'importe quel nom sont recueillis avec empressement par les sectes rivales. Au milieu d'un pareil trafic, quelle place peut-il encore rester aux vertus chrétiennes [3]? »

Ce qui surprend toujours, c'est la différence qui existe

[1] Journal de l'archidiacre Merriman.
[2] *Memoirs of Bishop Armstrong*, by Rev. Carter, 1857.
[3] Livingstone, *Narrative of a residence in South Africa.*

entre les bulletins des sociétés évangéliques et la réalité des faits établie d'après le récit des voyageurs les plus impartiaux.

Ce qui ne surprend pas moins, c'est l'étonnant contraste des sommes dépensées et des résultats obtenus.

« D'après ce qui se passe dans l'Afrique méridionale, l'Église d'Angleterre en est encore à apprendre les éléments d'un bon système de missions. La plupart de ses membres quittent leur ministère dès qu'une bonne occasion se présente de prendre une ferme ou d'entrer au service de l'État [1]. »

Le colonel Napier les représente « comme des hommes marchant à la conversion des païens, une Bible d'une main et une épouse hottentote de l'autre ; et, si le peuple auquel ils ont à faire est plus dissolu que jamais, il faut ajouter que plusieurs des Révérends ne leur ont pas donné l'exemple d'une moralité plus sévère [2]. »

Cette appréciation du colonel Napier ne tardait pas à recevoir une éclatante confirmation de la part d'un des chefs de l'Église anglicane, du trop célèbre docteur Colenso, évêque de Natal.

Il y a quelques années, en effet, ce prélat africain tournait la difficulté d'une façon tout à fait musulmane. Désespérant de convertir les Cafres, il se convertit lui-même à leur morale. La montagne n'était point venue à lui, il alla droit à elle ; et dans son diocèse, la polygamie résistant au protestantisme, ce fut le protestantisme qui céda à la poly-

[1] Archidiacre Merriman, déjà cité.

[2] *Excursions in Southern Africa.*

gamie. Au nom de la Bible, il fut démontré qu'une telle doctrine n'avait rien de contraire au *pur enseignement de l'Évangile*. Car pourquoi parler aux païens d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, si, sur le point le plus intéressant pour eux, on les force à réprouver les mœurs patriarcales?

En pareille matière, on ne s'arrête pas quand on veut. Pour défendre son opinion, l'évêque progressiste composa de volumineux mémoires contre les Écritures et la divinité du Christ.

Au nom des trente-neuf articles qui régissent l'Église d'Angleterre, il en avait le droit. L'émotion n'en fut pas moins profonde dans tout le corps de l'épiscopat. L'archevêque de Cantorbéry le réunit dans le concile pananglican; mais il eut beau vouloir exiger une rétractation et recourir, tout comme les papistes, aux foudres de l'Église pour lancer une excommunication, ses efforts furent vains.

Colenso resta inexpugnable devant la loi. Il eut pour lui les décisions de la haute cour de justice, les sympathies du libéralisme et par-dessus tout l'inflexible logique.

Quand on considère encore le christianisme comme le seul point fixe de l'humanité, on ne rompt pas impunément un seul anneau de la chaîne qui nous y tient rivés.

Aux yeux du pasteur polygame, « l'influence de la femme est si grande, que c'est à elle, dit-il dans l'un de ses ouvrages, qu'il faut attribuer la ruine des missions. Leurs querelles et leur mauvaise humeur neutralisent l'action de leurs maris [1]. » Malgré son patronage épisco-

[1] Colenso, p. 52, 117.

pal, la polygamie est en Cafrerie ce qu'elle est partout : la cause première et immédiate de la dégradation de la femme.

Dans l'Afrique du Sud, on rencontre un nom plus justement célèbre, celui du docteur Livingstone. On ne pourra désormais s'empêcher de le saluer avec admiration toutes les fois qu'on jettera les yeux sur la carte de ces contrées. Il complète noblement la liste glorieuse des explorateurs que, depuis dix années, l'Angleterre a l'honneur d'avoir presque exclusivement envoyés dans le sud de l'Afrique.

Après d'excellentes études, Livingstone vint au Cap, où il passa deux ans au service des sociétés évangéliques. C'est de là qu'il partit pour ces vastes régions, inconnues et supposées désertes, qui s'étendent au sud de l'équateur, entre l'Atlantique et l'océan Indien.

Ce fut là son champ d'exploration. Vaste comme cinq fois la France, sillonné de cours d'eau ou couvert de marais, presque partout habité par des tribus sauvages, il l'a traversé dans toutes les directions : d'abord du sud au nord, puis de l'ouest à l'est, du Cap à Loanda et de Loanda à Mozambique ; il a remonté tour à tour le Zambèze, la Shyre, la Rosmaa et découvert les deux lacs Shirwa et Nyassi.

Partout il a apporté les aspirations d'une âme généreuse, secondées par un grand savoir et une indomptable énergie. Partout il a appelé de ses vœux, pour ces malheureux peuples, les bienfaits de la civilisation par le commerce et par l'Évangile.

Aussi, ne comprenons-nous pas les critiques du *Times* qui signale ses échecs comme consul et comme missionnaire, et qui l'accuse d'avoir usé de la supériorité de ses armes pour se défendre contre les indigènes. — Sans doute, le vrai titre de gloire du docteur Livingstone n'est pas celui d'apôtre évangélique. Comme missionnaire, son rôle est assez effacé. Mais en se dévouant entièrement à la science, au péril de sa vie, il n'en a pas moins servi l'humanité.

Dans un de ses premiers voyages, en revenant de l'intérieur de l'Afrique vers les colonies portugaises, il rencontra sur les bords de l'Atlantique les traces du catholicisme. Sous ces latitudes, à partir du quinzième siècle, les disciples de saint François et de saint Dominique s'étaient aventurés dans des contrées où aucun Européen n'avait encore songé à pénétrer [1].

« Au Congo, leur influence a été si grande que les naturels, sous la direction de maîtres indigènes, apprennent encore à lire et à écrire [2]. » Leur roi fait hautement profession de chrétien et possède encore douze églises debout.

« Pauvres gens! s'écrie Livingstone, qui, malgré leur ignorance et l'abandon dans lesquels on les laisse aujourd'hui, s'efforcent encore de garder les cérémonies du culte catholique [3]. »

En se rapprochant de la mer, à travers les districts de

[1] *Discoveries and travels in Africa.*
[2] *The Cape and Natal News*, janvier 1859.
[3] *Missionary travels in South Africa*, chap. XII.

l'Embacca et de l'Angola, il est de plus en plus surpris du grand nombre d'enfants sachant lire et écrire.

Quel contraste n'offrent point ces nègres du Congo avec les banlieues de nos grandes cités, où la proportion des enfants illettrés est si grande qu'on n'ose pas l'avouer!

Chez nous, ceux qui ne remontent pas à la source du mal n'y voient d'autre remède que l'instruction gratuite, obligatoire.

Le docteur Livingstone ne s'embarrasse guère de nos préjugés universitaires. « Un tel résultat, nous dit-il, est le fruit des Jésuites et des Capucins qui furent les premiers apôtres du pays. Depuis leur expulsion des colonies portugaises par le marquis de Pombal, les indigènes ont continué à s'instruire les uns les autres. Ces hommes dévoués sont encore dans le pays en grande vénération.

« C'est toujours avec le plus grand respect que l'on parle des *Padres Jesuitas* [1]. »

Puis, avec sa simple et loyale nature, l'illustre voyageur se demande : « Nos sages pourraient-ils nous dire pourquoi les anciennes missions, les monastères primitifs se soutenaient eux-mêmes, en devenant les foyers de la civilisation dont nous éprouvons encore les bienfaits; tandis que nos missions modernes, incapables de leur être comparées, ne sont que de vrais dépôts de mendicité (*pauper establishmen*) [2]. »

Le docteur Livingstone accomplit aujourd'hui son

[1] Livingstone, chap. XIX.

[2] Livingstone, *Missionary travels in South Africa.*

sixième voyage au centre de l'Afrique. A plusieurs reprises on a fait circuler sur son sort de sinistres nouvelles. Les Arabes de son escorte, après l'avoir abandonné près du lac Nyassi, sont rentrés sur la côte en annonçant sa mort.

Il n'en était rien, grâce à Dieu! Comme d'un pays d'outre-tombe, il a pu nous faire parvenir quelques lueurs d'espoir. Il était sur les bords du lac Tanganika; il se proposait de le contourner par le nord, d'explorer les montagnes qui le dominent et les cours d'eau qui peuvent le relier aux deux grands lacs Victoria et Albert Nyanza, découverts récemment par Speke et par Baker [1].

Placés sous l'équateur, à une altitude de près de mille mètres, entourés de montagnes et de frais pâturages, ce sont les mystérieux réservoirs, les sources éternelles d'où s'élance, depuis quatre mille ans, sur un parcours de plus de neuf cents lieues, le vieux Nil de Moïse et des Pharaons. Il était réservé à la seconde moitié de ce siècle de nous révéler enfin ces mystères. Mais à combien de tentatives infructueuses l'exploration du Nil Blanc n'avait-elle pas déjà donné lieu? Depuis dix années seulement Lejean, Miani, de Bono, Heuglin, de Peney et Schweinfurth s'y sont tour à tour succédé. Les victimes

[1] Dans sa séance du 15 février 1869, l'Académie des sciences l'a nommé à la place vacante de membre correspondant. Mais, hélas! pas de nouvelles depuis! Le grand explorateur africain a-t-il continué sa marche au nord par les lacs équatoriaux et le fleuve Bleu, ou, tournant à l'ouest, a-t-il cherché à regagner la côte par Saint-Paul de Loanda? Fasse le ciel que la haute distinction dont il vient d'être l'objet parmi nous ne soit pas trop tardive, que ce ne soit pas une couronne sur un cercueil!

n'ont pas manqué ; hier encore nous perdions notre compatriote le Saint. Les grands explorateurs de l'Afrique du Sud ont été plus heureux. Burton et Speke, Grant et Baker sont arrivés au but. Ils laissent à la science un nom impérissable. Sous la zone torride, ils ont accompli ce que Maclure, Franklin, Kane et Macclintock ont tenté dans les glaces du pôle. Tous appartiennent à cette nation virile, à cette forte race que l'on rencontre partout où il y a un pas à faire en avant, un vrai progrès à accomplir pour l'humanité.

Comme celui des missionnaires, le rôle de ces hardis voyageurs est noble et sacré. Ils tracent le premier sillon qui tôt ou tard doit guider les générations futures dans la voie qui leur est assignée.

Au cœur de l'Afrique centrale, dans des pays que l'on croyait déserts, maudits, inhabitables, Speke et Grant ont rencontré de fraîches et profondes vallées, des plateaux verdoyants où, au milieu de hautes graminées, des asclépiadées gigantesques et des bois de palmiers, paissent en paix des troupeaux de buffles et d'éléphants. Point de disette à craindre ; dans l'Uganda et dans l'Unyoro, les champs de bananiers, d'ignames et de patates se succèdent comme dans un jardin. Les huttes sont nombreuses et les villages répandus çà et là.

Le peuple qui habite ce paradis terrestre n'est pas tout à fait noir. Du moins, le nègre y est mêlé à une race moins nombreuse, mais dominatrice, qui fournit tour à tour des pasteurs comme chez les Gallas, et des agriculteurs comme en Abyssinie.

Cette race, venue de l'est, se rattache probablement à ce peuple d'origine sémi-hamitique dont la conversion remonte aux premiers siècles du christianisme. C'est aujourd'hui le seul peuple chrétien de l'Afrique, et il l'était déjà quand les Gaules étaient encore barbares. Malheureusement il n'a point progressé. Livré à tous les schismes de l'Orient, il s'est trouvé sans défense devant l'invasion des Turcs du quinzième siècle.

L'islamisme qui s'éteint en Europe se ravive en Afrique. Nous le voyons se répandre au Soudan : « Il a gagné les deux tiers des Gallas et menace l'Abyssinie. » C'est un savant voyageur français, Antoine d'Abbadie, qui, sur ce dernier point, signale le danger.

La récente expédition des Anglais, en attirant l'attention publique, n'a fait que confirmer la réalité de ces craintes [1].

Il est impossible de défendre plus heureusement et plus habilement qu'ils ne l'ont fait l'honneur du pavillon. Les difficultés vaincues semblaient insurmontables.

On signalait d'avance leurs projets d'ambition ; on les accusait de vouloir dominer de plus haut la mer Rouge.

Chimériques alarmes ! aujourd'hui que leur but a été si brillamment atteint, ne pourrait-on pas leur reprocher

[1] L'Abyssinie est une proie convoitée par l'Égypte ; elle doit son indépendance au fanatisme religieux de ses habitants. Le vice-roi espérait y prendre pied en prêtant à l'expédition anglaise le concours de quelques bataillons. C'est un honneur pour l'Angleterre d'avoir refusé cette offre intéressée. » (Louis d'Heudecourt, *Revue des Deux-Mondes*, avril 1869.)

plutôt d'avoir abandonné trop précipitamment le lieu de leur triomphe? L'excès du désintéressement peut aller quelquefois jusqu'à l'indifférence; surtout quand il s'agit d'un peuple qui va retomber dans son isolement et subir de nouveau l'étreinte musulmane.

Un seul point, favorablement choisi sur le bord de la mer, un port franc ouvert aux consulats d'Europe eût suffi pour interrompre la continuité de ce cercle fatal et y entretenir, jusqu'au cœur du pays, une artère nouvelle par où s'infiltrerait la civilisation.

Ce n'est pas tout d'avoir fait briller un instant à leurs yeux les prodiges de l'industrie moderne, en débarquant sur leur côte des machines distillatoires, des télégraphes et des chemins de fer.

Il faut savoir se placer plus haut et s'élever jusqu'à des considérations de morale internationale et d'humanité universelle. Ce point de vue a d'autant moins dû échapper aux Anglais, qu'ils savent le peu d'espoir qu'ils ont le droit de fonder sur l'influence de leurs propres missions.

Ce n'est pas que les ministres protestants aient manqué à leur poste; l'un d'eux était à Makdala. Mais, malgré ses erreurs, le peuple abyssinien a conservé un si profond respect pour la hiérarchie de l'Église, dont il fait remonter l'origine à saint Marc, que toutes les fois qu'il voit venir chez lui un docteur protestant avec femme et enfants, sans culte extérieur, sans pratique de jeûne et d'abstinence, il a beaucoup de peine à le croire chrétien[1].

[1] Major Harris, *The Highlands of Ethiopia*, vol. II.

Ses sympathies et ses affinités sont naturellement pour le catholicisme. Aussi, nos missions y ont-elles repris, depuis plus de trente ans, leur œuvre interrompue par les révolutions des siècles précédents. Avec le souvenir de ses vertus et de sa sainteté, Mgr de Jacobis vient d'y laisser un nom qui s'impose à la vénération. Son successeur, Mgr Massaja, a reculé les limites de son apostolat. Il a franchi l'Éthiopie, pénétré avec ses prêtres au pays des Gallas; il touche au Sennaar. Sur les bords du Nil Blanc, il concourt avec les postes avancés de *Khartoum* et de *Gondokoro* à étendre jusqu'aux derniers confins de l'Afrique centrale l'admirable réseau des missions catholiques.

On ne se doute peut-être pas dans le monde du prix de ces efforts.

« Sur un seul de ces points, à Khartoum, les Jésuites, les Franciscains, les religieux de Vérone se sont tour à tour succédé; tous y ont succombé. Il y a quatre ans, plus de trente missionnaires arrivèrent à la fois pour évangéliser ces contrées. Six mois après, dix-huit étaient morts, les autres dévorés par la fièvre ou minés par ce climat brûlant.

« Mais ces vides seront bientôt remplis; d'autres ouvriers sont en route pour remplacer les morts [1]. »

[1] *Œuvre des écoles d'Orient*, mars 1864.

CHAPITRE XII.

Race latine et race anglo-saxonne en Amérique. — Quelle est celle des deux races qui a le mieux réussi à exterminer les Indiens? — Moines et conquérants. — Missionnaires et gouverneurs.

Au point de vue qui nous occupe, l'Amérique nous offre un contraste non moins intéressant, celui des deux races qui se partagent ce double continent.

D'un côté, au midi et au centre, c'est la race latine, *hispano-ibérique*, avec le souvenir de ses aventuriers célèbres, de ses fabuleuses conquêtes et de ses galions chargés d'or.

De l'autre, dans le nord du tropique, c'est la race anglo-saxonne, formée de quakers et de puritains, accrue des Hollandais calvinistes, des huguenots français et des proscrits religieux de toutes les nations. D'un côté donc, la réforme avec tous les dehors de tolérance et de liberté; de l'autre, le catholicisme dans toute la plénitude de sa puissance et de sa despotique unité.

On sait de quel côté penchent depuis un siècle les sympathies populaires. Ce n'est pas vers les conquérants espagnols, dont on ne dépeint les exploits que sous de sombres couleurs. C'est toujours au milieu du sang et des supplices qu'on nous les représente; et ce n'est qu'à travers les fantômes de l'inquisition et escortés de moines fanatiques qu'on nous les montre marchant à la civilisation ou, disons mieux, à l'extermination des races indigènes.

Or, de nos jours, quand sous ce point de vue, c'est-à-dire sous le rapport des relations des Européens avec les

races primitives, quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur les deux Amériques, quelle n'est pas la surprise que l'on éprouve en rencontrant les faits en parfait désaccord avec ces opinions?

« Dans l'Amérique du Sud, plus d'un million et demi d'Indiens, de race indigène pure, professent le christianisme[1] », « lorsque toutes les tentatives de conversion chez les Indiens du Nord n'ont été qu'une série d'échecs[2] », pour le savant ethnologiste anglais, auteur de l'histoire naturelle de l'homme, « ce fait honore le catholicisme et jette une ombre épaisse sur l'histoire du protestantisme[3]. »

Il y a plus, dans l'Amérique intertropicale et méridionale, la race indigène se maintient et même se développe dans les environs des missions; aux États-Unis, au contraire, elle décroît et s'évanouit avec une effrayante rapidité[4]. « Les indigènes, nous dit de Tocqueville, y sont exposés à d'inexprimables douleurs. Jamais aucun autre peuple ne nous a donné le spectacle d'un développement aussi prodigieux à côté d'une destruction si rapide. » — « Hommes et bêtes sauvages, l'Américain du Nord refoule tout devant lui; rien ne résiste à sa rapacité. Loin de civiliser les tribus, il les replonge systématiquement dans la barbarie[5]. » Ces derniers traits de civilisation, pour une nation protestante, sont caractéristiques.

[1] *Histoire du genre humain*, par Prichard, p. 427.

[2] *Monthly Review*, vol. LXXXIV.

[3] Prichard.

[4] De Tocqueville, *Démocratie en Amérique*.

[5] Duvergier de Hauranne, *Revue des Deux-Mondes*, Huit mois aux États-Unis.

Ils n'excusent pas les cruautés des peuples catholiques; ils n'atténuent point leurs crimes, mais ils permettent de mieux juger l'action et l'influence des missionnaires au milieu des conquêtes du seizième siècle. Cette influence religieuse a pu parfois servir les conquérants, les aider à asseoir leur puissance et leur domination; qui peut nier le fait? Fernand Cortez appelait à lui les religieux franciscains et les présentait aux Indiens comme les envoyés du ciel : « Les couvents et les moines, écrivait à Charles-Quint un des premiers vice-rois du Mexique, nous font plus de bien que les forteresses garnies de soldats [1]. »

Mais est-ce une raison pour confondre les rôles, pour condamner en bloc victimes et bourreaux, et pour envelopper dans le même anathème la cruauté des uns et le dévouement des autres poussé jusqu'au martyre?

C'est là une erreur monstrueuse, un préjugé inique, né d'une philosophie frivole et d'une philanthropie sceptique. On est heureux d'avoir, pour les combattre, les preuves que nous apportent eux-mêmes les auteurs protestants. Ce sont d'éloquents témoignages, puisés à toute source, et recueillis dans le savant ouvrage de William Marshall [2].

« Le clergé catholique, nous dit l'incrédule Robertson, a exercé une salutaire influence pour protéger les

[1] Heips, p. 200.

[2] Nous croyons inutile de rappeler une fois encore que c'est à cet inépuisable recueil que nous avons emprunté, sans pouvoir toutefois vérifier nous-même les originaux, la plupart des citations qui accompagnent cette partie de notre étude.

Indiens contre la férocité des Européens[1]. » D'après le naturaliste anglais Seeman, on ne saurait assez admirer la piété des missionnaires, qui, dans ces contrées habitées par des êtres entièrement dégradés, affrontent sous toutes leurs formes la douleur et la mort, pour apporter aux Indiens les bienfaits de la foi et de la civilisation[2].

« Ces moines instruits des lois de l'histoire, nous dit un autre écrivain, firent appel aux grands principes généraux de l'humanité. Ils résistèrent avec fermeté au soldat qui n'est que conquérant; l'évêque de Zumarraga et ses confrères n'hésitèrent pas à entrer en lutte contre Nuno de Gusman et contre ses séides[3]. »

Ainsi reparaissait dans le nouveau monde cette éternelle lutte entre ce qu'on est convenu d'appeler les empiétements de l'Église et les prérogatives de l'État.

C'était alors au nom de ces prérogatives que d'insatiables gouverneurs de province prenaient les indigènes comme bêtes de somme et dépeuplaient le pays pour les travaux des mines. C'était au nom de l'Église, au contraire, que « le pape Paul III lançait ses foudres d'excommunication majeure contre tous ceux qui réduiraient les Indiens en esclavage, ou qui les dépouilleraient de leurs biens[4]. » C'était en son nom que le célèbre Père Las Casas parcourait l'Amérique, de Mexico à Carthagène,

[1] Robertson, *Histoire de Charles V*, vol. X, p. 400.
[2] *Narratives of H. M. S. Herald*, par Seeman, vol. II, p. 153 (1853).
[3] Helps, liv. XIV.
[4] *Ibid.*

de Carthagène à Lima ; c'était encore au nom de l'Église que les Dominicains provoquaient du roi les arrêts qui « ne laissaient aucun Indien, payé ou non payé, porter un fardeau contre sa volonté, et ne l'autorisaient à descendre aux mines qu'accompagné des prêtres qui veillaient à son bon traitement et à son instruction [1]. »

Ce que les vaillants disciples de saint François et de saint Dominique accomplirent au Mexique et au Guatemala, les Jésuites l'entreprirent en même temps sur une plus vaste échelle de l'autre côté de l'Équateur. Ils embrassèrent dans toute son étendue l'Amérique du Sud, d'un Océan à l'autre, des bords de l'Orénoque à ceux de la Plata. Par le fleuve des Amazones, leurs missions du Pérou se reliaient à celles du Brésil ; elles s'étendaient, comme un vaste réseau, à travers les steppes, les cours d'eau, les forêts et les tribus sauvages. Autour de Buenos-Ayres, elles rayonnaient encore à travers les pampas, à l'ouest jusqu'au pied des Andes, au sud jusqu'aux derniers confins de la Patagonie.

« Dès le début et partout, nous dit l'auteur anglais de la plus importante histoire du Brésil, on vit les Jésuites exercer envers les Indiens une bienveillance dont ils ne se sont jamais départis jusqu'à l'extinction de leur ordre [2]. Ce dévouement philanthropique pour les indigènes attira sur eux la haine de leurs compatriotes [3]. »

Ils n'eurent pas seulement à souffrir de la férocité des

[1] Helps, liv. XIV.
[2] *History of Brazil*, par Robert Southey.
[3] *Ibid.*

tribus, mais encore de l'immoralité et de la rapacité des aventuriers portugais.

En s'opposant énergiquement à leur cruauté et à l'ignoble trafic des esclaves, ils s'attirèrent de leur part toutes les vexations, et cette haine implacable qui a survécu au temps et aux révolutions. Ce sont deux ministres protestants qui nous le disent : « Lorsque, par crainte de la chasse à l'homme, les Indiens retournaient se cacher au fond de leurs forêts, les Pères Jésuites allaient à leur recherche pour leur apporter les secours du service divin et l'instruction chrétienne [1]. » Certes, ce n'était pas toujours impunément qu'ils s'avançaient ainsi, seuls et sans autres armes que leur bréviaire et leur chapelet, le long des grands cours d'eau et au milieu des forêts où les soldats d'Espagne ou de Portugal n'osaient pas pénétrer. Il ne faut pas être d'une trempe vulgaire pour aller, « à l'exemple des Pères Nobrega, Anchieta, Azevedo, Rodriguez ou Vieyra, chercher dans une mort violente la récompense de ses travaux [2]. » Ces hommes intrépides se comptaient par milliers. On a pu rire de leur dévouement. Du fond de leur cabinet, les philosophes et les gouverneurs de provinces ont pu leur jeter de loin l'ironie ou le blâme.

Il n'en est pas moins vrai que toutes les fois qu'à d'incontestables talents et à d'austères vertus on ajoutera le mérite suprême d'avoir devant la mort une héroïque contenance, on finira toujours par s'imposer au respect et à

[1] *Brazil and the Brazilians*, by Kidder and Fletcher, chap. xx.
[2] *Expedition into the walley of the Amazons*, by Clement Markhan.

l'admiration des sauvages eux-mêmes. C'est ce qui ne manquait pas d'arriver et ce qu'observe très-justement Southey. Leur mépris du danger attirait peu à peu l'attention des Indiens. « Ils étaient curieux de voir de près ces hommes étonnants; une fois sous leur charme, ils étaient subjugués : de meurtriers qu'ils étaient, ils devenaient disciples. »

Avec l'esprit pratique qui les caractérise, persuadés que c'est avec la religion et non avec des principes abstraits de morale ou de philosophie que l'on convertit et que l'on civilise, les Jésuites, en se mêlant à ces peuples sauvages, s'efforcèrent avant tout de combattre leur paresse, et par suite l'instinct ou plutôt le besoin de leur existence nomade.

Il leur fut plus facile de triompher de leur férocité que de cette stupide et inerte indolence qui est un des signes les moins équivoques de la dégradation de l'homme primitif. Après des efforts inouïs et des prodiges de persévérance, ils finirent par les fixer au sol; en faisant naître en eux le goût de la culture, ils leur firent sentir la nécessité du travail, cette dure mais noble loi dont le Christ est venu nous donner sur la terre le précepte et l'exemple. Ainsi ils s'emparèrent de ces populations errantes; ils réussirent à les retenir auprès d'eux; ils les réunirent par groupes, par hameaux, par villages. Le respect du travail et de la morale leur rendit faciles les applications des arts et de l'industrie. Dès le commencement du dix-septième siècle, nous dit Ranke, nous voyons le grand édifice du catholicisme produire son puissant effet. « Cinq

archevêchés, vingt-sept évêchés, plus de quatre cents monastères, des paroisses sans nombre, des cathédrales et des hospices. Puis, pour les arts libéraux, des écoles; pour la grammaire, des colléges; pour les sciences et la théologie, des universités célèbres, comme celles de Lima et de Mexico, de Cordova et de Carthagène. »

Telle est l'œuvre inouïe de civilisation que le christianisme en moins d'un siècle accomplit en Amérique. « Est-il étonnant, ajoute le même historien, que les religieux qui avaient appris aux sauvages à lire et à chanter, à semer et à moissonner, à planter et à bâtir, leur aient inspiré en même temps une vénération si profonde et une affection à toute épreuve [1]? »

« Les acquisitions de l'Église catholique dans le nouveau monde, observe à ce propos lord Macaulay, compensent et au delà ce qu'elle avait perdu dans l'ancien [2]. »

CHAPITRE XIII.

Le Paraguay. — Phalanstère chrétien. — Les Jésuites jugés par les Anglais. — Le Paraguay moderne.

Malgré ces rapides progrès et ces prodiges de civilisation, il restait encore à cette époque, loin des bords de la mer, au centre même de l'Amérique et à la limite des

[1] Ranke, liv. VII, vol. II.
[2] *Essay on Ranke's History of the Popes.*

régions tropicales, un vaste espace recouvert de forêts, coupé par de grands fleuves, et dans lequel les Européens n'avaient point pénétré.

Là vivaient les hordes errantes des *Moxos*, les sauvages Indiens du *Grand Chako*, les indomptables et nombreuses tribus des *Guaranis* et des *Chiquitos*. Ce fut le terrain que les missionnaires choisirent pour compléter leur œuvre. « Sur une immense échelle, c'était une expérience tentée dans le plus pur esprit évangélique, destinée à sauver et à civiliser de malheureux sauvages qui, sans cela, allaient fatalement périr victimes de la guerre et de la servitude [1] ».

Si le sol était vierge des attentats des blancs, s'il n'était point souillé de leurs déprédations, il n'était pas du moins à l'abri de leur perfide envie.

Ce ne fut pas sans les mécontenter que la cour de Madrid renonça en faveur des futurs néophytes à tout droit d'esclavage ; elle s'engageait à ne leur faire sentir sa suzeraineté qu'à l'aide d'un impôt : libre à eux de se donner aux maîtres de leur choix !

Ce choix ne se fit pas attendre.

Dans ces conditions d'isolement, de liberté, de paix, l'apôtre devint législateur.

Du fond des forêts, du milieu des tribus naguère anthropophages, le Jésuite fit sortir un monde tout nouveau ; un monde à part, régénéré, fondu, créé tout d'une pièce ; un monde avec son organisation, ses lois, ses magistrats, ses chefs à l'élection ; avec son peu-

[1] Woodbine Parish.

ple enfin, actif, intelligent, formé de laboureurs, d'ouvriers, de pâtres et d'artistes. Deux siècles avant nos utopistes, il avait réalisé la fameuse formule de la distribution des fonctions selon les aptitudes.

Ce n'était point assez d'avoir réhabilité le travail, on l'avait entouré de prestige et d'attraits. Il s'accomplissait sans efforts, sans douleur; toujours entremêlé de repos et de fêtes.

Tel est, d'après la plupart des voyageurs anglais, le tableau qu'offraient au milieu du dix-huitième siècle les célèbres missions des Jésuites du Paraguay.

C'était, nous dit Chateaubriand, un précieux joyau de l'antiquité grecque ressuscité au fond de l'Amérique; c'était une république chrétienne inspirée de celle de Platon; c'était la réalisation du monde évangélique, le retour de l'Éden sur la terre, le vrai phalanstère chrétien tel que, dans leurs généreuses aspirations, n'en virent jamais passer de pareils dans leurs rêves Fourier et Saint-Simon, et tous les plus hardis réformateurs du dix-neuvième siècle.

« Il est vrai, dit Southey, qu'il n'exista jamais une autre société dans laquelle on vît le gouvernement s'occuper avec une égale sollicitude du bien-être temporel et éternel de son peuple. Aussi, pendant de nombreuses générations et plus que toute autre population de la terre, ce peuple fut-il exempt de maladies physiques et morales [1]. »

C'est à peu près la même conclusion à laquelle arrive Alcide d'Orbigny. « Grâce à une sévère moralité, nous

[1] Southey, *History of Brazil*, vol. II.

dit-il, les épidémies qui affligent aujourd'hui ces tribus étaient inconnues du temps des Jésuites : on ne peut d'ailleurs assez admirer les résultats sans exemple obtenus en si peu de temps parmi des hommes à peine sortis de l'état sauvage [1]. »

La république chrétienne du Paraguay ne fut pas seulement agricole, pastorale et industrielle; les incursions des aventuriers portugais et des chercheurs d'esclaves la forçèrent à se faire guerrière. Elle avait obtenu de l'Espagne, et non sans peine, l'autorisation d'exister; il lui fallut plus de peine encore pour obtenir celle de se défendre.

Extraire de son sein les matières premières, créer des arsenaux, fondre les canons, tremper l'acier des armes, exercer une armée et la mettre en campagne, ce fut là l'ouvrage de leurs maîtres! Tout passa par leurs mains; et dès le premier choc, les envahisseurs furent si rudement refoulés au delà des frontières que tout danger de leur part se trouva conjuré.

Mais l'orage grondait plus haut. Sollicitée par la cour de Lisbonne et trompée par un gouverneur vendu à l'Angleterre, l'Espagne, en échange de la colonie du Sacramento, céda, à son grand détriment, par le traité de 1750, tout le territoire de ses vastes missions situées au nord de la Plata. Les efforts des Jésuites pour détourner le gouvernement espagnol de ce marché funeste restèrent inutiles. Leur patriotisme se retourna contre eux; il ne fit que raviver les haines et les jalousies implacables qui commencèrent par d'odieux mensonges pour

[1] D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, vol. I et II.

aboutir « à la plus injuste et à la plus impolitique des proscriptions [1] ».

C'était le moment où régnait, dans les hautes régions, un souffle malsain d'impiété et de philosophie railleuse; le beau temps du marquis de Pombal à Lisbonne, du comte d'Aranda en Espagne et du duc de Choiseul à Paris. Ces grands seigneurs, courtisans du peuple, croyaient pouvoir lui jeter impunément la robe noire du prêtre comme un objet de haine, comme un épouvantail, comme la *banderille* rouge que l'on agite sous les yeux du taureau. Imprudent stratagème! perfide expédient! Ils ne se doutaient pas qu'à son premier bond dans l'arène, le taureau furieux emporterait les *banderilles* et les toréadors, les robes noires et les habits dorés.

« Jamais, dit Southey, la méchanceté ne fut plus stupide dans ses calomnies. » C'est à propos de l'expulsion des Jésuites du Paraguay et pour les besoins de la cause, que fut imprimée et répandue en Europe l'Histoire de Nicolas Ier, ce fameux roi jésuite, dont la fantastique odyssée dépassa en invention tout ce qu'a pu enfanter la verve du *Constitutionnel*, du *Siècle* et du *Juif-errant*.

Et pourtant, « l'éloignement de quelques vieux prêtres suffit pour renverser ce puissant édifice, ce merveilleux État, cet *imperium in imperio* qui avait attiré l'admiration du monde et excité à un si haut degré la jalousie des princes [2] ».

« En s'établissant dans le nouveau monde, les Jésuites

[1] Southey.

[2] Sir Woodbine Parish, *Buenos-Ayres*, chap. XXII.

n'eurent en vue que l'humanité. L'emploi de leurs talents contribua à en développer le progrès [1]. »

« Par leur héroïque constance, ces grands missionnaires du dix-septième siècle réparèrent et firent pardonner les maux causés par le zèle aveugle de leurs concitoyens [2]. »

« Leur conduite dans ces contrées est un des plus illustres exemples de dévouement chrétien, de patience et de charité. La suppression de l'ordre fut une perte grave pour la littérature, un grand mal pour le monde catholique et un malheur pour les tribus indigènes. Sous le coup d'une disgrâce imméritée, personne n'eût agi avec une pareille grandeur d'âme [3]. » « Rien dans l'histoire ne peut être comparé à l'acte de sublime abnégation par lequel les Jésuites renoncèrent, sans coup férir, à l'empire qu'ils avaient fondé sur de si fortes bases [4]. » On comprend la réflexion du voyageur anglais qui devant un pareil spectacle se demande ce qu'il y eut de plus grand, « du bien qu'ils firent ou du mal qu'ils surent éviter ».— « Les Jésuites avaient fait des sauvages indiens un peuple industrieux, brave et relativement policé [5]. » Ce peuple simple et viril en voyant tout à coup ses bienfaiteurs chassés comme des criminels, se leva en masse pour prendre leur défense. Cent mille guerriers étaient prêts [6]; les Portugais connaissaient leur valeur.

1 Robertson, *Charles V,* vol. V, liv. VI.
2 Sir James Mackintosh, vol. II.
3 Howit, *Colonisation and christianity*, chap. II
4 Mansfield.
5 Southey, vol. III.
6 Mansfield, p. 443.

Dans ce moment suprême, les mêmes hommes dont on redoutait tant l'ambition se jetèrent aux pieds de leurs disciples, les suppliant au nom de leur affection, au nom de leur devoir, au nom de la religion, de mettre bas les armes [1]. »

Et, certes, on se rend compte sans peine de la force de résistance qu'ils pouvaient opposer à leurs spoliateurs, quand aujourd'hui encore, après un siècle d'abandon, de trouble et d'anarchie, après la lourde dictature du docteur Francia et des deux généraux Lopez, on voit la république du Paraguay donner au monde civilisé un aussi bel exemple de persévérance, de dévouement et de vertus guerrières. Pendant longtemps le général en chef marquis de Caxias, à la tête des forces alliées, a pu, à ses dépens, en juger la valeur. Au nom de la libre navigation des rivières, au nom du principe des nationalités, et en résumé au nom du droit du plus fort, l'empire du Brésil, la Bande orientale et la république Argentine, se sont rués contre ce noble peuple, isolé et perdu derrière ses grands fleuves. Trois armées combinées sont venues se heurter contre la citadelle qui en fermait l'entrée.

Tout ce que l'art moderne a fourni à la guerre d'engins de destruction, flottilles à vapeur, chaloupes canonnières, batteries cuirassées, monitors et béliers, tout a été tenté contre Humaïta.

Après un siége à jamais mémorable, la place a dû céder et la capitale subir un bombardement inutile. Mais la défense a peu perdu d'espace. Ses lignes se sont

[1] Mansfield.

repliées à quelques lieues plus haut, mieux gardées, plus compactes et plus infranchissables. Elles ont résisté encore pendant près d'une année, et la prise de Villeta a coûté aux alliés d'incalculables pertes [1].

Il est vrai que dans le territoire des anciennes missions, tout ce qui est valide est sur pied; les femmes mêmes ont pris les armes. En Europe, on est beaucoup trop agité pour avoir le temps d'admirer comme il le mérite cet héroïsme lointain. Il aurait fallu pour cela lui pardonner sa tache originelle et effacer le nom des maîtres qui le firent éclore. Mais devant la grandeur de l'œuvre qu'ils ont faite, leur souvenir vit encore dans ces lieux, et pour beaucoup de gens ce souvenir est une ombre importune!

On sait quelles furent pour l'Amérique du Sud les conséquences de la proscription des Jésuites. « Au Brésil, la décadence commença avec leur expulsion [2]. »

Dès le commencement du siècle et au premier souffle de leur indépendance, le Chili, le Pérou, le Mexique et la Plata en firent le sujet de reproches amers à leur métropole égoïste :

« Vous nous avez arbitrairement privés des hommes auxquels nous devons notre état social, notre civilisation, nos connaissances et des bienfaits enfin pour lesquels notre reconnaissance doit rester éternelle. »

On n'est pas loin de croire avec l'historien anglais que « s'ils n'avaient pas été interrompus dans leur œuvre par une mesure aussi impolitique qu'injuste, les Jésuites au-

[1] Décembre 1868.

[2] *Voyage au Brésil*, par le prince Adalbert de Prusse, vol. II.

raient complété la conversion et la civilisation de toutes les tribus, et sauvé probablement les colonies espagnoles des horreurs et des désastres d'une guerre civile sans fin [1]. »

« A ces religieux dévoués, qui s'étaient consciencieusement et joyeusement mis au service de leurs semblables, succédèrent des hommes dont le seul mobile était la soif de l'or [2] »

Au précepte de l'Évangile qui dit : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, précepte de justice que la science économique contemporaine, d'après le Père Gratry, démontre être à la fois la morale et la loi de l'histoire, on vit succéder le règne des hommes de joie et de proie, administrateurs affamés, comme les appelle Southey, agents rapaces et cruels, émissaires de fraudes, de rapines et d'obscénités.

« Sur le territoire de leurs missions, les Jésuites avaient obtenu du gouvernement espagnol l'abolition de l'esclavage. Ses nouveaux agents, au nom de la liberté, le rétablirent audacieusement. L'appât du gain les rendit oppresseurs [3]. » « Pour se soustraire aux travaux de l'État et au traitement d'esclaves qu'on leur faisait subir, les Indiens en grand nombre s'enfuirent dans les bois [4]. » Dès ce moment tout progrès de civilisation cessa ; la population diminua promptement. « L'ivrognerie et les

[1] Southey, vol. III.
[2] *Id., ibid.*
[3] *Id., ibid.*
[4] *Voyage au Brésil,* par le prince Maximilien de Neuwied (1820).

vices qui l'accompagnent ne firent que hâter sa marche décroissante [1]. »

Sur un grand nombre de points, les pauvres Indiens qui avaient déjà goûté aux bienfaits de la civilisation se virent de nouveau plongés dans la misère. Ils avaient eu des champs bien cultivés, des troupeaux nombreux, les moyens de satisfaire aux besoins et même aux douceurs de la vie. Les lettres et les arts ne leur étaient point étrangers.

Ils avaient des peintres, des sculpteurs, des fondeurs en métaux, des orfévres et des imprimeurs.

Passionnés pour le chant, la musique et la danse, ils confectionnaient les instruments dont ils s'accompagnaient dans leurs journées de fête; elles étaient nombreuses.

Au son des orgues construites par eux-mêmes, sous les voûtes de leurs belles églises inondées de lumière et de fleurs, d'harmonie et d'encens, ils venaient, en élevant jusqu'à Dieu leurs pensées et leur cœur, raviver les élans de leur nouvelle vie consacrée à l'accomplissement d'un devoir sans contrainte, d'un travail sans excès et presque sans fatigue.

A toute heure, mais surtout aux jours de ses solennités, l'Église n'est-elle pas par excellence le vrai palais du pauvre? du pauvre des campagnes comme de celui de nos grandes cités? En Amérique, les Indiens y connurent le secret du bonheur. Hélas! tout est fini aujour-

[1] Southey.

d'hui : « Tout est en ruines. Les maisons s'écroulent, les cathédrales s'effrondent, les plantations se couvrent de broussailles, les troupeaux sont en fuite et les manufactures à jamais arrêtées [1]. »

Les Indiens errent demi-nus et mourants de faim autour de leurs demeures. Au milieu des débris quelquefois encore imposants de leur trop courte prospérité, une seule chose est restée debout, intacte, inaltérable, « c'est leur attachement au culte catholique, mêlé au sentiment du respect filial que leur inspire toujours le souvenir vénéré de leurs bien-aimés pères [2] ».

« C'étaient nos maîtres et nos bienfaiteurs », disaient à Alcide d'Orbigny les vieillards qui se rappelaient encore l'époque de leur fatale expulsion. Ils n'en parlaient qu'avec d'amers regrets.

« Des siècles ne suffiront pas pour réparer le mal que leur départ soudain a causé. Protecteurs d'une race opprimée, avocats de l'humanité, fondateurs de la civilisation, leur patience au milieu d'une persécution injuste ne fut pas un des traits les moins remarquables de leur caractère [3]. »

[1] Southey.
[2] D'Orbigny, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. II.
[3] *Journal of a voyage to Brazil*, par lady Calcott, 1824.

CHAPITRE XIV.

Amérique du Nord. — Le *Go a head* chrétien. — A travers les montagnes Rocheuses. — Le catholicisme pendant la guerre. — Aumôniers et sœurs de charité. — Paroles prophétiques d'Alexis de Tocqueville.

Les missions catholiques ne se sont point limitées à l'Amérique méridionale; elles se sont étendues dans le nord, au delà du Mexique, dans le Texas, la Californie et l'Orégon. Partout le même spectacle est offert au voyageur; partout les mêmes impressions, les mêmes témoignages. « Ce qui reste encore au Texas peut donner la mesure de l'étrange patience des Pères espagnols [1]. » « Les ouvrages d'art, églises, aqueducs élevés sous leur direction par la main des Indiens, offrent un beau monument de leur habileté [2]. » « Dans la Californie, observe en 1853 M. Berthold Sheeman, tout rappelle le dévouement des Pères franciscains [3]. »

Ces bons moines pourtant y avaient été précédés par d'autres pionniers évangéliques, « qui triomphèrent les premiers de ses rudes habitants et de son sol plus rude encore [4] ».

« En élevant sur ces rocs stériles des monuments agricoles, économiques et architecturaux, les Jésuites ne

[1] Olmsted, *Texas*, p. 154.
[2] Shea, *Missions among the Indian tribus.*
[3] *Voyage of H. M. S. Herald,* vol. II.
[4] Forbes, *California*, chap. II.

léguèrent pas seulement à leurs successeurs de beaux modèles et de bons ouvriers; ils leur laissèrent surtout la preuve de cette vérité précieuse : que rien ne résiste à une persévérante énergie [1]. »

Ce sont, ajoute Forbes, ces hommes purs, désintéressés, vrais soldats de la Croix, que l'on a vainement cherché à remplacer par quelques fanatiques illettrés. « Nos missionnaires ne peuvent entrer en ligne avec eux. L'expérience le démontre, et la meilleure preuve de l'irréprochable conduite des Pères catholiques, c'est le dévouement sans limite qu'ils ont su inspirer à leurs sujets indiens. C'est de l'affection poussée jusqu'à l'adoration [2]. »

« Les néophytes déclarent que si les Pères sont forcés de quitter le pays, ils sont tout prêts à partir avec eux [3]. »

« Sous leur gouvernement paternel, le rude sauvage avait renoncé à la guerre et à la vie nomade pour s'attacher au sol et devenir cultivateur paisible [4]. »

Jusqu'ici, ce sont des protestants anglais qui nous ont parlé des missions; voyons ce qu'en disent à leur tour les Américains. « Toute prévention à part, écrivait en 1832 le capitaine Morel, il est impossible d'observer les travaux des missionnaires catholiques et les résultats de leurs philanthropiques efforts, sans admirer leur zèle infatigable pour le bien. Les Mexicains et les Espagnols sont

[1] Sir George Simpson, *Journey round the world*, vol. II.
[2] Forbes, *California*, chap. I et V.
[3] Capitaine Beechey, *Voy. to the Pacific*, vol. II.
[4] Walpole, *Four years in the Pacific*, vol. II. 1851.

généralement sales et indolents; les indigènes convertis sont au contraire industrieux, propres et instruits [1]. »

Le même contraste est signalé par cet autre voyageur qui ne peut se défendre d'un sentiment de surprise « en voyant un village indien entouré de champs cultivés et bien arrosés, à côté de la profonde misère où sont plongés les *pueblos* des blancs, sous le libre gouvernement de leur soi-disant république [2]. »

« Sur quelques points de la Sonora, dit Bartlett, les résultats de l'industrie des Jésuites sont encore apparents.

» La mission de Saint-Gabriel, par exemple, marquait cinquante mille veaux par an, fabriquait trois mille barriques de vin et récoltait trois cent mille boisseaux de blé. Tout le bois nécessaire à la construction d'un brick était abattu, scié et préparé sur place, puis transporté au rivage, où le navire était monté, chevillé, gréé et mis à la mer. Cinq mille Indiens étaient réunis autour de la mission. Ils étaient sobres, actifs, bien nourris, bien vêtus. Ils ne formaient qu'une vaste famille dont les Pères étaient les chefs religieux, sociaux et presque politiques [3]. »

M. Russell Bartlett est zélé protestant, et de plus il est haut fonctionnaire de l'*Union;* pourtant, cette organisation théocratique n'a rien qui l'épouvante. Devant les ruines qu'il traverse, il ne peut s'empêcher d'ajouter : « Au

[1] *A narrative of four voyages.*

[2] Duflot de Mofras, *Exploration du territoire de l'Orégon.*

[3] *Personal narrative of exploration in Texas, New Mexico, California*, etc.

nom de l'humanité, on désirerait voir ces missions restaurées, leurs murs relevés, leurs maisons recouvertes et les salles encore peuplées par leurs anciens habitants, industrieux, contents et heureux. »

Telle était la situation des missions répandues le long du Pacifique, jusqu'aux environs de l'île Vancouver. Leur prospérité se prolongea jusqu'à l'époque, assez récente d'ailleurs, où le Mexique, dans un accès de libéralisme, décréta leur sécularisation, c'est-à-dire, la substitution des agents de l'État à l'administration intelligente et paternelle des religieux. Comme au Brésil, c'était toujours au nom de la liberté que l'on se proposait d'ouvrir et de féconder ces vastes territoires, jusqu'alors interdits, disait-on, à l'activité publique.

Pour un peuple aussi indolent et aussi peu compacte que le peuple mexicain, le prétexte était spécieux. D'après Mœllhausen, c'est parce que l'influence du clergé lui portait ombrage que le gouvernement s'empara de ses biens. Ce procédé n'est pas nouveau. Il a été du goût de presque tous les présidents qui se sont succédé au pouvoir, sans en excepter Santa-Anna. On sait comment il fut employé par Juarez; et ses conséquences n'ont-elles pas eu un contre-coup funeste dans le dénoûment du drame de Queretaro? On comprend, dit à ce propos William Marshall, qu'en Angleterre la confiscation des biens de l'Église ait préparé la situation actuelle de la société; situation discutable sans doute et dans laquelle, pour avoir remplacé les monastères par les workhouses, les moines par les constables, l'État n'a pas beaucoup diminué pour

cela la charge des impôts ni l'intensité des misères du peuple [1]. Le niveau des souffrances physiques et morales a-t-il bien varié? Assurément, chez une race active comme la race anglaise, les résultats peuvent se discuter; mais au Mexique ils se sont traduits par une ruine à peu près générale. Dans une seule province, la sécularisation de vingt-quatre missions entraîna la dispersion de vingt-trois mille Indiens convertis. En 1832, sous l'administration cléricale, la haute Californie comptait une population de trente mille chrétiens cultivant en céréales soixante-dix mille hectares de terrain, et possédant des troupeaux de cinq cent mille bœufs, de trois cent mille moutons et soixante mille chevaux.

Huit ans plus tard, sous l'administration libératrice du gouvernement mexicain, les *quatorze quinzièmes* avaient disparu. Il ne restait plus dans la même province que cinq mille chrétiens, deux mille chevaux et quatre mille hectares de terrain cultivé. Ces chiffres sont empruntés à l'ouvrage de Duflot de Mofras [2]. Avec sir George Simpson, on peut donc dire, en toute vérité, que « la spoliation des missions y a directement flétri la civilisation dans son germe. »

Il est vrai que les spoliateurs ne tardèrent pas à être

[1] « En Europe, au moyen âge, tout était inégalité et confusion à la surface; au fond, malgré les violences et les crimes, la liberté agissait comme un ferment généreux; les peuples vivaient. L'Église, toujours sur la brèche, parlait, écrivait, enseignait; c'est elle qui défendait les peuples contre la tyrannie des grands. Partout l'art, la science, la richesse, naissaient avec la liberté. C'était la floraison du monde moderne. » (Laboulaye, *le Prince Caniche.*)

[2] *Exploration du territoire de l'Orégon*, p. 145.

eux-mêmes chassés par une autre race plus énergique et plus entreprenante.

Le grand mouvement d'expansion des Anglo-Saxons vers le *Farwest* date de cette époque. Après la marche victorieuse du général Scott, le traité de Guadalupe, en cédant aux États-Unis le Texas, le Nouveau-Mexique et la haute Californie, enlevait d'un seul coup à la république mexicaine cent dix mille lieues carrées environ ; c'était plus de la moitié de son territoire national. Nous ne ferons pas remonter à la destruction des missions la cause première de ces événements. Sans pousser jusque-là la logique des faits, il est impossible cependant de ne point en remarquer la coïncidence.

Lorsque les Américains s'annexèrent successivement les vastes territoires de l'Ouest, ils agirent avec les Indiens convertis et à demi civilisés qui s'y trouvaient çà et là, comme leurs ancêtres avaient fait avec les malheureuses tribus qui couvraient le sol de l'Amérique. Ils les avaient chassés des bords de l'Atlantique vers les lignes de l'Ohio et du Mississipi ; puis, devant le flot des immigrants, ils les avaient successivement refoulés, à travers les prairies et les territoires déserts, jusqu'aux abords des montagnes Rocheuses. Quelle qu'ait pu être la bonne foi du gouvernement de l'Union, les traités solennels conclus avec les indigènes n'ont jamais pu être respectés.

Le seul voisinage des blancs devient pour eux funeste ; il détruit leurs moyens d'existence [1], leur crée de

[1] De Tocqueville.

nouveaux besoins, et leur inocule des vices contre lesquels ils n'ont point, comme nous, la force de réagir.

« A tous les points de contact avec nous, la race indienne se fond graduellement [1]. » Il serait difficile qu'il en fût autrement avec les sujets de haine, de vengeance qu'on leur suscite, et les occasions de guerre qu'on fait naître sous leurs pas. « On les expulse de leur terrain de chasse; leurs engins de pêche sont détruits; sur leurs terres, dans leurs propres demeures, quatre cents Indiens sans défense sont surpris la nuit et égorgés, hommes, femmes, enfants, par une troupe armée de race blanche, commandée par des officiers de l'Union, autorisée par un gouverneur de province. Cette horrible scène se passait dans la Californie chrétienne, à quelques jours de marche de la capitale [2]. »

Il y a plus, nous dit Julius Frœbel, « il est certain que les blancs ont cherché à empoisonner les tribus. J'ai souvent entendu traiter, à ce sujet, la question des moyens les plus expéditifs. » « Notre conduite à leur égard est infâme, s'écriait en 1861 le Révérend Henri Beecher, un des plus célèbres prédicateurs protestants de l'Amérique. Tous les crimes possibles ont été commis contre les Indiens. Ah! quel terrible compte notre nation n'aura-t-elle pas à rendre au jour de la justice distributive [3]! » Aussi, qui peut être surpris de leur si prompte disparition?

[1] Olmsted, *Texas*, p. 296.
[2] *Times*. 15 mars 1860.
[3] *A Star in the West*, par Elias Boudinot.

Le recensement de 1850 portait à quatre cent mille environ le chiffre total de la population indienne des États-Unis. Sept ans plus tard, ce chiffre avait diminué de soixante et dix mille, et les relevés plus récents n'ont fait que confirmer la progression de cette diminution si rapide.

D'après ces données, on peut calculer à coup sûr le terme assigné à l'existence de ces races inoffensives, fatalement condamnées à s'éteindre. Le temps qui leur reste à vivre n'est pas considérable.

Si la politique et l'industrie n'ont jamais rien fait pour arrêter le mal, la religion du moins n'est pas sans avoir tenté de généreux efforts. Ces tentatives, toutefois, n'ont servi qu'à mieux faire ressortir ici ce que l'on a déjà pu si souvent constater à l'égard de l'impuissance des sectes protestantes.

Nous n'avons point parlé de leurs travaux dans l'Amérique méridionale; cette seule moitié du nouveau continent, d'après l'*Annuaire diplomatique et statistique de* 1864, compte plus de vingt-deux millions de catholiques.

Il est inutile d'y chercher le progrès des sectes réformées.

De leur propre aveu ils sont nuls. « Pendant que l'Église romaine, nous dit un voyageur anglais, a ramené dans son sein toute la population indigène, je n'ai jamais rencontré un seul Indien converti au protestantisme, malgré le grand nombre de temples et de missionnaires envoyés d'Angleterre [1]. »

[1] *Nine months residence*, par Augustin Earl.

Les résultats de la propagande des sectes n'ont pas été beaucoup plus heureux parmi les tribus de l'Amérique du Nord.

« Ces pieux Yankees, nous dit Mœllhausen, regardent avec indifférence les païens qui sont à leur portée; mais en revanche ils envoient des missionnaires prêcher le christianisme sur les points les plus éloignés du globe.

« Ils attendent que les Indiens soient tous exterminés pour aller dans les prairies désertes visiter leurs wigwams, tenir des meetings et élever des églises sur les tombes de leurs victimes[1]. » Comme le dit Melville, « c'est en détruisant l'indigène qu'ils réussissent à détruire le paganisme[2]. »

Quel est donc le but de « ces apôtres évangéliques qui n'ont jamais élevé la voix contre la chasse à mort faite aux pauvres Peaux-Rouges, et qui consentent cependant à toucher de fort beaux honoraires pour leurs inutiles missions du Levant[3]? »

Les mêmes Sociétés, si généreuses pour l'entretien des missions de Siam, de Perse ou des îles Sandwich, consacrent à peine quelques dollars à la conversion des malheureux Indiens[4]. »

Humboldt lui-même est forcé d'avouer que les débris des races indigènes en contact avec les sectes anglaises

[1] *Journey from the Mississipi to the coast of the Pacific.*
[2] *The Marquesas island.*
[3] Le docteur Moritz Wagner.
[4] *America*, par J. Buckingham.

ou américaines « sont en train de tomber dans un état moral inférieur à celui qu'elles avaient avant la conquête[1]. » En somme, quelque rares qu'elles aient été, les tentatives de propagande n'ont pas été heureuses.

Un éminent prédicant méthodiste nous signale à ce sujet le curieux exemple d'une mission fondée dans l'Orégon par la puissante secte des épiscopaliens.

« Soutenue à l'origine par les espérances les plus brillantes et le zèle le plus ardent, cette mission, qui dans une seule année ne dépense pas moins de quarante-deux mille dollars, finit par occasionner à la Société et à ses souscripteurs le plus pénible désappointement.

» Au bout de six ans elle entretenait soixante-huit personnes, la plupart engagées dans les affaires séculières, occupées à revendiquer de vastes territoires, à réclamer des lots de ville, à exploiter des fermes, à élever du bétail et à faire le commerce de brocanteurs, fariniers et marchands de chevaux.

» Dans ces conditions, la mission ne tarda pas à devenir odieuse; et de tous les Indiens qui la fréquentaient il n'en reste pas un seul aujourd'hui[2]. »

Cet exemple n'est point une exception. D'après tous les documents que M. Marshall nous met sous les yeux, il semble au contraire constituer la règle.

« A Okanagam, à Wallamette et dans leurs autres établissements de l'Orégon, les missionnaires se sont faits agriculteurs ou agents politiques. « Leurs desseins

[1] *Preface to Möllhausen's Journey*, p. 13.
[2] *The Works of Stephens Olin.*

primitifs se sont modifiés ; ils n'ont songé qu'à l'aisance et au bien-être [1]. »

Quelques-uns, comme M. Townshend, avouent « ne s'être rangés sous la bannière des missions que pour la simple satisfaction de voir un pays nouveau et jouer un rôle dans des aventures extraordinaires [2]. » D'autres, moins courageux, désertent la partie, « parce que, disent-ils, dans ces régions reculées, les moyens de subsistance sont trop problématiques [3]. »

L'aveu est naïf, mais il est précieux. Il explique le succès de ces autres apôtres, engagés eux aussi dans les mêmes régions, mais qui, avec saint Paul, ont pu dire souvent : « Nous avons souffert de la faim et de la soif, des coups et de la nudité [4]. »

Mais *never mind!* les problématiques moyens de subsistance ne les arrêtent point. Eux aussi savent, quand il le faut, pousser du fond du cœur un généreux *go a head; go a head* de l'Apôtre, *go a head* ennobli par l'héroïsme et par le sacrifice. Ces hommes, nos explorateurs modernes les ont vus à l'œuvre dans toutes les contrées.

En Orégon, de l'aveu d'un ministre, le Révérend Nicolay, « les missionnaires catholiques contrastent avantageusement avec leurs frères protestants. »

« Au pied des montagnes Rocheuses, dans les déserts les plus reculés de l'Ouest, il y a maintenant des ouvriers

[1] *The Oregon territory,* by Rev. Nicolay.
[2] Townshend, *Rocky Mountains,* 1848.
[3] *Ten years in Oregon,* by Lee and Frost missionary.
[4] *Corinth.,* IV.

dont le passé garantit le succès; ce sont les agents de l'Église romaine [1]. » « Ils ne viennent pas chercher pour eux et pour leurs familles des installations confortables. Dirigés dans une admirable unité de vues, leurs efforts ne tendent qu'à la propagande; et c'est avec un dévouement absolu qu'ils la font [2]. »

Au Texas, « les établissements agricoles des Jésuites sont pour nous un exemple [3]. » Dans le Nouveau-Mexique et en Californie, « quoi qu'en puissent dire les sectes rivales, ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les ordres catholiques ont obtenu des tribus sauvages la soumission la plus complète. Comment y sont-ils parvenus? Ce n'est assurément ni par l'or ni par l'épée, encore moins par l'emploi des agents subalternes, qui les auraient trompés sans scrupule. Leur secret est d'avoir enseigné le christianisme avec l'amour du travail et le goût des arts et de la vie civilisée. Avec ces simples moyens, ils on plus fait pour l'amélioration du sort des Indiens que les États-Unis depuis leur prise de possession [4]. »

Naguère, un voyageur anglais ne pouvait cacher sa surprise en rencontrant, à plusieurs jours de marche des eaux du Missouri, dans les tribus des Potawathomies, un grand village entièrement instruit dans la foi catholique [5]. »

[1] *Oregon territory,* by Alex. Simpson. 1846.

[2] *The Statesman of America*, by Milton Maury.

[3] *Journey through Texas*, by Law Olmsted, 1857.

[4] Bartlett, *Personnal narrative*, vol. II.

[5] *The English sporisman in the Western Prairies*, by Grantley Berkeley, 1861.

Un autre voyageur est plus expansif dans ses impressions sur le même sujet. C'est un touriste de Boston, un descendant des vieux puritains du Massachussets, égaré au milieu des contre-forts abruptes des montagnes Rocheuses.

« Le soleil venait de se coucher quand nous arrivâmes en face de la Mission, située à mi-côte. Nous nous élançâmes dans la vallée au moment où le jour nous quittait. Nos Indiens avaient pris les devants pour aller offrir aux prêtres leur salut amical, quand bientôt nous les vîmes nous attendre au pas de leurs chevaux, puis s'arrêter tout à coup dans un profond silence. En approchant, en effet, un son de voix pieuses arriva jusqu'à nous. C'était le chant des vêpres! Les vêpres en ce lieu si sauvage!

» Trois âmes adoraient Dieu dans une humble chapelle, bien humble, car ce n'était qu'une cellule en terre.

» Mais on y sentait la présence de la Divinité, autant que dans ces sombres et vieilles cathédrales où de nombreux fidèles viennent, à la même heure et dans une autre langue, exhaler de leur cœur les mêmes vœux et les mêmes prières. Jamais, dans aucun temple, ces prières ne me semblèrent si puissantes et si près de l'oreille de Dieu. »

Une amicale bienvenue accueillit le voyageur protestant. « Toute la Mission, ajoute-t-il, se réduisait à une espèce de hutte en terre appliquée sur une charpente de branches d'arbres. Là, dans cette vallée solitaire, sur

les bords pierreux de l'Atinam, vivaient deux Pères de la Société de Jésus, hommes doux, cultivés et intelligents; l'absence de tout bien-être et les privations les plus dures étaient leur apanage. Ils préparaient la traduction d'un vocabulaire de la langue yakimah; c'était la seule ressource intellectuelle qui restait à ces pionniers isolés[1]. »

Or, ces pionniers se rencontrent partout avec les mêmes caractères.

Au delà de l'embouchure de l'Orégon, sur la côte de la Colombia, à la hauteur de l'île Vancouver, deux officiers anglais, malgré leurs préjugés de secte et de nation, nous font ainsi assister à l'arrivée de quelques-uns de ces hommes :

« Quel enthousiasme et quel empressement parmi les naturels, tous profondément attachés à la foi catholique! Nous nous trouvions alors dans le détroit de Johnstone. Les Indiens étaient en ce moment dispersés pour la pêche ou attirés par la curiosité auprès de notre navire. Mais dès qu'ils aperçurent un canot sur lequel flottait une bannière, ils s'élancèrent tous vers lui en criant : Voilà le prêtre! voilà le prêtre!

» Deux missionnaires, en effet, étaient blottis au fond de ce canot. Transis de froid, légèrement vêtus, ils faisaient sur la côte leur tournée, de village en village. Ils nous parurent dans un bien triste état. Le vent soufflait du nord, il pleuvait! La nuit les atteignit avant d'arriver au rivage. Assurément, si les peines d'ici-bas trouvent

[1] *Adventures among the North Western rivers and forests,* by Wintrop. Boston, 1863.

là-haut une compensation, ces deux prêtres doivent y jouir d'un immense bonheur[1]. » Comme protestant, le capitaine anglais n'avait pu saisir dans son ensemble la loi du sacrifice. Les félicités futures ne sont pas toujours les seules récompenses réservées au dévouement chrétien. Dès ce monde, il lui est donné quelquefois d'en goûter les prémices. L'Évangile dit aux hommes : *Quærite primum regnum Dei*, et il ajoute : *et cætera omnia adjicientur vobis*. C'est là toute la loi, loi du sacrifice telle que Bossuet, de Maistre et le Père Gratry l'ont comprise, et telle qu'ils nous en ont montré dans l'histoire les singuliers exemples. A son insu, le capitaine Lennard en constate lui-même les effets quand il ajoute : « Il est certain que le dévouement, le zèle et l'énergie avec lesquels les prêtres travaillent au bonheur des sauvages, méritent bien le succès qui couronne leurs efforts. Lorsque je les rencontre seuls, au milieu des indigènes, allant de village en village, dans un canot malpropre, trempés jusqu'aux os, il m'est impossible de ne point reconnaître leur supériorité sur tous les missionnaires des sectes protestantes[2]. »

Or, nous croyons que le fait seul du dévouement et de l'abnégation renferme en lui-même des germes de bonheur que le vulgaire ignore. Parmi ces jeunes hommes instruits, intelligents, qui s'en vont gaiement vivre de la vie du sauvage, se nourrir de racines et loger dans des huttes, combien y en a-t-il qui reculent et qui

[1] *Travels in British Columbia*, par le capitaine Lennard, 1862.
[2] Lennard, p. 275.

demandent grâce? On peut au hasard ouvrir, à ce sujet, le livre des Missions.

L'abbé Domenech nous raconte, en quelques mots, l'histoire des deux prêtres français qui l'avaient précédé au Texas. Quand il y arriva, c'était en 1846, il occupait à Castreville la même chambre qu'ils avaient tous les deux habitée; et de la fenêtre il voyait la place où l'un des deux, l'abbé Chazelle, avait été enseveli. L'autre, l'abbé Dubuis, avait résisté plus longtemps, mais dans quelles conditions!

Dès leur arrivée, ces deux missionnaires furent promptement réduits, par l'excès des fatigues et par le manque d'aliments réparateurs, à cet état de langueur et d'épuisement qui défie tout remède. Leur pauvreté d'ailleurs compliquait leur état. Atteints tous les deux par la fièvre, ils étaient couchés l'un sur le sol, l'autre sur une table, sans autre secours qu'un seau d'eau que leur apportait un voisin charitable.

Au dixième jour de la maladie, c'était la fête de l'Assomption, l'abbé Dubuis fit un suprême effort pour célébrer la messe : « Confessons-nous, dit-il à son compagnon expirant; le plus fort de nous deux donnera ensuite la communion à l'autre. » Ce fut lui qui se chargea du dernier viatique. D'une voix éteinte, il donna à son ami agonisant la bénédiction de l'Église; et le lendemain, pâle, exténué, chancelant, il le portait dans la fosse creusée à quelques pas du seuil de leur maison. Le mourant ensevelissait le mort.

L'abbé Dubuis se rétablit pourtant. On croirait peut-

être qu'après cette épreuve il s'éloigna promptement de ces lieux. Point du tout ! A cette époque, il écrivait à un de ses amis : « Jusqu'à cette heure, je n'ai pas connu un seul moment de dégoût ou de regret; et si j'étais en France, je la quitterais immédiatement pour venir au Texas, que je n'abandonnerai qu'avec la vie[1] ».

Au Kansas, le Père Hoecken, qui depuis vingt ans évangélise les indigènes, termine également ainsi une lettre qu'il écrit à ses supérieurs. « Je n'ai plus qu'un désir; c'est celui de trouver, au delà des montagnes, au milieu des tribus, le tombeau où j'attendrai le jour de la résurrection. » Quelque perdue que soit votre modeste tombe dans la solitude des Prairies ou sur le sommet des Sierras, couchez-vous-y en paix, pieux apôtre ! *donec veniat immutatio*, comme l'a fait graver sur son cercueil le plus grand de nos orateurs : c'est le cri d'espérance, le noble *Resurgam* de la tombe chrétienne; il fait prendre en pitié les monuments funèbres qui déguisent si mal le néant de la mort.

C'est précisément aux hommes qui poussent le plus loin le détachement de la vie qu'il est souvent donné d'assister au succès de leurs œuvres.

Il n'y a pas trente ans que quelques membres de la compagnie de Jésus, le Père de Smet en tête, gravissaient les pentes escarpées des montagnes Rocheuses, pour aller porter l'Évangile là même où les ministres des sectes déclaraient, en se retirant, qu'il n'y avait rien à faire,

[1] *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique*, par l'abbé Domenech.

parce que les moyens d'existence leur semblaient trop douteux. Il est vrai que les tribus y étaient sauvages et guerrières : c'étaient les Indiens *Serpents*, les farouches *Pieds-Noirs*, les *Choconis* et les *Cœurs d'alène ;* puis la nombreuse tribu des *Têtes-Plates*, qui, cédant aux conseils d'une bande de Cherokees chrétiens établis parmi eux, avaient déjà envoyé, à trois reprises et à travers mille lieues de prairies, une députation de leurs chefs à Saint-Louis sur le Mississipi, pour solliciter la faveur de l'envoi de quelques missionnaires. C'est à la *grande maison*[1] qu'ils venaient s'adresser. Ils n'avaient que faire des agents des sectes diverses que le gouvernement leur offrait. « Ce que nous voulons, spécifiaient-ils nettement, ce sont des *robes noires* sans femme et sans enfants. » Les robes noires sont parties avec eux; qu'en est-il résulté? Le gouverneur Stephens nous le fait connaître dans son rapport de 1855 au président des États-Unis. « Ce que les missionnaires ont fait, dit-il, est merveilleux. Ils ont transformé les sauvages; ils leur ont fait mettre en culture près de deux cents acres de terre et leur ont abandonné le produit des récoltes. Ils les ont rendus dociles, dévoués, fort attachés au culte; et pour compléter l'œuvre de transformation, des Sœurs venues de France ont relevé la femme de l'abjection profonde dans laquelle elle était asservie[2]. » On comprend dès lors l'empire exercé sur le cœur des Indiens.

[1] Église des Français.

[2] Citation extraite d'un ouvrage intitulé *Cent nouvelles lettres du R. P. de Smet.* Paris, 1858.

« Des représentants de vingt-quatre tribus différentes, nous dit le Père de Smet, assistaient à nos instructions. La veille de Noël, nous eûmes le bonheur de voir à la messe de minuit presque toute la nation des *Têtes-Plates* s'approcher de la sainte table. Douze jeunes musiciens, élèves du Père Mangarini, exécutèrent avec beaucoup de précision divers morceaux des meilleurs compositeurs allemands ou italiens [1]. »

Un autre missionnaire nous montre encore ce que devient le sauvage du Farwest, quand l'eau du baptême a coulé sur son front.

« Les jours de dimanche et de fête, il arrive à la station avec sa femme et ses enfants ; et, s'il vient de loin, il plante sa tente tout à côté du petit sanctuaire ; ensuite il se prépare à la réception des sacrements. Rien de plus touchant que le spectacle de cette pauvre chapelle pendant le saint sacrifice. Au milieu du silence général, une voix s'élève tout à coup : c'est la voix du chef qui récite les actes avant la communion. Tout redevient silence ; la clochette se fait entendre, le prêtre se frappe trois fois la poitrine. Chacun se lève, et, joignant respectueusement les mains, s'avance avec gravité vers la table sainte. Ils s'agenouillent ; ce sont des anges qui environnent le trône de Dieu. Ils se retirent ; le chef dit les actes après la communion et tout rentre dans le silence : la messe est achevée depuis longtemps, depuis une heure peut-être, et l'Indien reste agenouillé sur le sol nu de la chapelle.

[1] *Annals*, vol. IV.

« Je disais un jour la messe dans une de ces huttes en planches que nous qualifions avec bonheur du nom d'églises. Le vent soufflait du nord, et une neige fine comme la poussière pénétrait partout ; le thermomètre marquait vingt degrés au-dessous de zéro. Une assiette chargée de charbons ardents avait été placée sur l'autel, afin de réchauffer les doigts engourdis du prêtre et ne pas laisser congeler le précieux Sang dans le calice. Mais le vent éteint les flambeaux et menace d'emporter la sainte Hostie. Les sauvages s'en aperçoivent; ils accourent, plantent des clous dans les misérables planches qui entourent l'autel, et une douzaine d'entre eux, quittant leurs vêtements, les suspendent aux parois pour protéger l'autel. A cette vue, mon cœur se dilate, une larme vient mouiller ma paupière. Ils se présentèrent à la sainte table, les membres transis de froid, mais le cœur brûlant de la charité divine [1] ».

Devant de tels résultats et de tels dévouements, comment ne point espérer, avec le Père de Smet, voir les merveilles du Paraguay se renouveler pour les Indiens du nord-ouest ?

En vérité on en avait le droit. Mais le flot toujours montant des chercheurs d'or et des immigrants a bientôt emporté de telles espérances. Devant cette invasion sans cesse menaçante, le pauvre Indien n'a rien à espérer. Il se trouve aux prises avec un ennemi autrement redoutable que ne l'étaient les conquérants d'Espagne. Pour

[1] Lettre de M. de Foury. *Annales*, janvier 1867.

l'Anglo-Saxon il n'est pas de merci : le Peau-Rouge doit disparaître, c'est le destin!

C'est le destin! ou plutôt c'est la providentielle Sagesse, qui, sous le mystère d'une apparente rigueur, laisse briller à l'horizon l'aube d'un jour meilleur.

S'il est interdit en effet aux malheureux Indiens de jouir en paix de la part de civilisation que leur apportent nos missionnaires et à laquelle ils ont seuls le secret de les initier, du moins est-il donné à ces mêmes apôtres de voir la civilisation chrétienne se répandre, à grands flots et par une autre voie, sur ces vastes contrées. Parmi les éléments divers qui y affluent de tous les points du globe, il en est un qui s'y implante avec tous les signes de la fécondité; c'est celui que déposent sans cesse sur cette terre vierge les émigrations d'Irlande et d'Allemagne. Cet élément chrétien, qui semble par moments s'étioler dans notre vieille Europe, a poussé ici des racines profondes et jeté des rameaux puissants au souffle de la vraie liberté. Que ceux qui l'ont cru près de mourir se détrompent!

Chaque jour le catholicisme fait aux États-Unis de rapides progrès. Il pénètre partout; il n'y a pas de loi de Monroë pour arrêter sa marche.

Grâce à nos missionnaires, il s'est ravivé au Texas et au Nouveau-Mexique; il a franchi les montagnes Rocheuses, il a planté la croix sur les plus hauts sommets qui séparent les eaux du Missouri de celles de la Colombia. Il s'est promptement répandu de la Californie dans l'Orégon et l'Amérique anglaise; puis, gagnant vers le nord

les terres des Esquimaux, d'un côté par le lac de l'Esclave et la rivière de Mackensie, de l'autre par le Labrador et la baie de l'Hudson, il a fini par atteindre les bords de l'Océan polaire.

Au point de vue des missions, nous n'avons rien à dire du Canada. Qui ne connaît la foi religieuse de ce pays resté si français par le cœur? Aux États-Unis, les événements en apparence les plus défavorables n'ont point porté atteinte au catholicisme. La guerre, loin d'avoir arrêté son développement, semble au contraire lui avoir prêté son concours. Pendant cette effroyable crise il a pu être comparé avec les autres sectes; c'est avec un éclat tout nouveau qu'il est sorti des luttes fratricides dans lesquelles les coupables semblaient exécuter eux-mêmes les jugements de Dieu : car l'or amassé par la *traite* ne porte pas bonheur. Tôt ou tard, il faut des flots de sang pour s'en purifier; heureux si ce sanglant baptême peut servir de ciment à l'union, à la justice et à la liberté!

Au plus fort de la lutte, au milieu des haines politiques et de la profonde division des États, ce qui n'a pu échapper aux observateurs protestants, c'est le spectacle du catholicisme s'élevant au-dessus des partis, maintenant les fidèles dans les liens étroits de la même foi, de la même église, de la même unité; puis, au midi comme au nord, dans les armées fédérales comme dans les confédérées, envoyant ses légions d'apôtres, d'aumôniers, de Sœurs de charité! Il n'y a pas eu d'hôpitaux si encombrés de blessés, si envahis par le choléra, la fièvre jaune, le typhus ou la petite vérole, qui n'aient eu l'assistance de

ces filles du Ciel, de ces héroïques représentants de la charité catholique.

Dès le début de la guerre, le général Frémont en établit à l'hôpital de Saint-Louis sur le Mississipi. Le seul État d'Indianah en envoie cinquante aux ambulances du général Sherman; en Virginie, sur le théâtre des hostilités, Mac Clélan en demande cent pour son hôpital de White house.

Les pauvres filles ferment l'école et l'ouvroir; elles quittent la classe pour le camp. Pas une ne reste sourde à l'appel.

On les compte encore par quarante ou cinquante à l'hôpital de *Look out* sur la Chesapeake, où une dépêche du gouvernement déclare leurs services indispensables.

Nous les retrouvons au bombardement de Norfolk, à la prise et à la reprise de Fréderiksburg, au grand hôpital de Satterley, à la prison militaire de l'Illinois, où cinq mille prisonniers de guerre périssent du typhus. Les armées passent et repassent autour d'elles; elles se croisent, se heurtent, s'entr'égorgent; tout est brûlé, pillé, saccagé : mais n'importe! tant qu'un mur d'hôpital reste debout pour couvrir un mourant, on est sûr d'y retrouver la Sœur de charité.

On la retrouve sur les champs de bataille de Bull's run, de Manassès et de Gettysburg [1].

[1] « Le 1er juillet 1863, les deux armées se rencontrent à Gettysburg en Pensylvanie. La bataille fut longue et sanglante; le 3 au soir, elle durait encore, quand une pluie torrentielle fit cesser le carnage.

» Le dimanche 4, au matin, immédiatement après la messe, douze

Partout « des témoignages d'estime et de vénération [1] ».

En dehors de nos passions révolutionnaires, quel est l'homme qui ne salue avec admiration cette douce et pieuse figure? Qui ne s'incline avec respect devant cette angélique apparition de la femme chrétienne au chevet du soldat expirant [2]?

Le rôle des aumôniers catholiques n'a pas été moins

Sœurs furent désignées pour aller sur le champ de bataille porter des secours aux blessés. La route, mauvaise en tout temps, avait été rendue presque impraticable, d'abord par le passage des deux armées, ensuite par les fortes pluies qui étaient survenues. L'armée du Sud pendant la nuit avait passé sur ce même chemin, laissant à chaque pas des morts et des mourants.

» Les sentinelles du Nord, en apercevant nos voitures, allaient faire feu sur nous; mais nos cornettes blanches nous servirent de pavillon de parlementaire. Dès que les avant-postes nous eurent reconnus, ils nous envoyèrent une escorte pour nous frayer la route.

» Nous pûmes avoir alors l'idée des horreurs d'un combat. Partout des canons, des fusils, des cadavres. L'eau de la pluie s'était mêlée au sang qui avait si abondamment coulé dans cette vaste plaine; nos voitures et nos chevaux en étaient littéralement couverts. » (Extrait du *Bulletin hebdomadaire des Missions de la Propagation de la Foi*, avril 1869.)

[1] Parmi les innombrables témoignages d'estime donnés aux Sœurs de charité, on peut citer celui du docteur Hammond, chirurgien en chef des États-Unis, et celui du célèbre docteur Hayes, chargé de l'immense hôpital militaire de Washington.

[2] Quelques mois après la prise de Richmond par les confédérés, on jouait sur le théâtre de Savannah une pièce où une Sœur de charité était représentée auprès d'un blessé. Il se trouvait parmi les spectateurs quelques soldats qui avaient été à l'hôpital de Saint-François-de-Sales. Lorsque commença cette scène, ils se levèrent spontanément, battirent des mains en criant avec enthousiasme : « Vive la sœur Juliana! » C'était le nom d'une Sœur qui leur avait prodigué ses soins pendant qu'ils étaient à l'hôpital. Dans la vie maritime ou militaire, qui n'a connu une sœur Juliana?

remarqué, pendant les émouvants épisodes de cette grande hécatombe humaine; leur dévouement a fait plus d'une fois l'objet d'élogieux rapports. Dans les deux camps d'ailleurs se trouvaient engagés, en grand nombre, des soldats catholiques. En 1863, l'armée du Nord comptait quatorze généraux appartenant à cette religion, et la plupart d'entre eux remplissaient en public les devoirs qu'elle impose.

Dans une enquête officielle ouverte au sujet du service religieux dans l'armée, le major général Butler répondait en termes dont nous croyons devoir adoucir l'énergie : « Je ne sais vraiment pas à quoi servent nos clergymen; on peut les congédier sans regret. Quant aux aumôniers catholiques, c'est autre chose! Envoyez-nous-en tant que vous pourrez [1] ».

Or ces aumôniers ainsi appréciés pendant cette longue et sanglante guerre de la sécession, ce sont les mêmes hommes, les mêmes religieux, tranchons le mot, ce sont les mêmes Jésuites que nous avons vus nous-mêmes si fraternellement assister nos soldats sur les champs de bataille de l'Alma et d'Inkermann. Aujourd'hui, les bourgeois de Vienne, de Florence et de Madrid peuvent les chasser de leurs murs. Ils n'ont qu'à prendre leur bréviaire et à franchir la mer. De l'autre côté de l'Atlantique, ils trouveront une terre libre et hospitalière, où, de New-York à San-Francisco, leurs colléges sont recherchés par l'élite de la population, et où, loin de les exposer aux insultes

[1] Extraits des journaux américains, reproduits par Marshall, vol. II, p. 469.

publiques, leur robe noire leur attirera parfois le salut militaire de quelques débris mutilés des phalanges qui, pour n'avoir point assisté à Lissa ni à Custozza, n'en ont pas moins fait les rudes campagnes du Tennessee et de la Géorgie, de Richmond et du Potomac. C'est un témoin impartial qui mentionne le fait, c'est un colonel anglais des gardes de la reine qui nous dit : « J'ai vu un grand nombre de soldats américains ôter leur chapeau pour saluer les prêtres français, qui s'étaient attiré une profonde estime [1] ». Dans le petit village d'Andersonville, près de Savannah, les confédérés avaient entassé sur un même point tous les prisonniers fédéraux. Leur nombre était énorme; il s'en trouva jusqu'à trente-cinq mille réunis à la fois; ils étaient parqués, comme du bétail, dans une enceinte improvisée, haute de cinq mètres, formée de troncs d'arbres verticalement enfoncés dans le sol et dominée de distance en distance par des factionnaires qui rendaient impossible tout essai d'évasion.

Ce fut là, qu'entassés pêle-mêle sous un soleil ardent, sans autre abri que quelques haillons que les plus heureux pouvaient étendre au-dessus de leur tête, il leur fallut passer les trois mois les plus chauds de l'année. Un peu de maïs et quelques onces de porc salé composaient toute leur nourriture : c'était tout ce que les confédérés pouvaient leur accorder; un blocus rigoureux ne leur permettait pas d'être plus généreux pour leurs propres soldats.

Les propositions d'échange avec l'armée du Nord n'ayant point abouti, malgré le scorbut et les épidémies

[1] *Three months in Southern States*, par le colonel Fremantle, 1863.

qui commençaient à sévir, on continua à entasser les unes sur les autres ces malheureuses victimes condamnées à une mort à peu près assurée. Le spectacle en était affreux. Une infection horrible s'exhalait de ce cloaque immonde, de ce charnier humain. Sous le ciel des tropiques, c'était un des cercles de Dante étalé au soleil dévorant de la zone torride.

« Informé de ce qui se passait, nous dit Mgr Virot, vicaire apostolique de la Floride, j'envoyai deux prêtres à Andersonville, et je crus devoir m'y transporter moi-même. Nous passions la journée dans le camp, occupés à administrer les mourants; les catholiques y étaient nombreux. Plusieurs protestants reçurent le baptême. Nous entendions les confessions au milieu de la foule. A la vue de ces malheureux étendus sur la terre, il n'y avait plus de prise pour le respect humain; la mortalité d'ailleurs devenait effrayante. Sans faire plus de vingt pas dans l'enceinte et en ne m'arrêtant qu'aux cas les plus urgents, j'administrai, pour ma part, neuf malades en deux heures [1] ».

Des deux prêtres qui s'étaient ainsi volontairement enfermés dans ce cloaque infect, le plus jeune tomba mortellement atteint. Leur dévouement d'ailleurs ne fut point stérile. Il fixa l'attention de tous les prisonniers, qui se demandaient pourquoi les ministres des sectes n'en faisaient pas autant.

Cet effet de contraste en attira plusieurs vers le catholicisme. Une telle influence ne s'est pas bornée d'ailleurs

[1] *Annales* de 1864, sept. 1865.

au camp d'Andersonville ; elle s'est manifestée, pendant la guerre, sur les champs de bataille et dans les hôpitaux. C'est elle qui décida un des plus habiles médecins de l'armée à faire son abjuration entre les mains de Mgr Vérot.

C'est le même exemple et le même argument que faisait valoir à ses compatriotes le protestant Channing, de douce et vénérée mémoire : « Les missionnaires ont porté le christianisme jusqu'aux extrémités de la terre ; les Sœurs de charité ont porté des secours et des consolations aux douleurs les plus désespérées. Cela ne nous enseigne-t-il pas que l'esprit de Dieu réside dans l'Église romaine [1] ? »

En nous bornant aux États de l'Union, si l'on recherche dans quelle progression s'est accru l'élément catholique, on trouve que, depuis la première année de ce siècle, il s'est développé au delà du décuple.

En l'an 1800, on ne comptait qu'un seul catholique sur soixante-dix habitants ; il y en a un sur six aujourd'hui, et si l'augmentation continue dans ces termes, avant la fin du siècle ils formeront le tiers de la population et la majorité des États influents [2].

De Tocqueville avait donc bien raison quand il disait : « L'Amérique, qui est le pays le plus libre et le plus éclairé, est aussi celui où le catholicisme fait le plus de progrès. Une complète indépendance religieuse s'accorde mal avec une entière liberté. Quand l'homme n'a plus de foi, il faut qu'il serve ; quand il est libre, il doit croire.

[1] *Works of W. Channing*, p. 275 ; people's edition, 1843.
[2] *Correspondant*, décembre 1868.

Dès qu'on adopte sincèrement une religion, on est poussé par un secret instinct vers l'unité romaine; sa grandeur attire et son autorité impose le respect. Dans les siècles vraiment démocratiques, les hommes sont de plus en plus conduits à se diviser en deux classes : les uns pour sortir radicalement du christianisme, les autres pour y rentrer par le chemin de Rome [1] ».

« Le christianisme, dont on sonne les funérailles en Europe, est ici plus triomphant que jamais. Trente millions d'hommes vivant de l'Évangile, quelle énigme pour un Parisien qui a lu Diderot et qui se figure avoir compris Hégel [2] ! »

A l'inverse de ce qui se passe dans les hautes régions de la société anglaise, le mouvement de retour s'opère ici dans les masses. Le bon sens du peuple américain le mène droit à l'unité, à travers le dédale des sectes; et rien n'est plus propre à le guérir de la confusion des doctrines que le spectacle de leur stérilité « en présence de la compacte et féconde unité romaine, dont le concile n'est que la vivante manifestation [3] ».

---

[1] De Tocqueville, *Démocratie en Amérique*, 15e édition.
[2] Laboulaye, *Paris en Amérique.*
[3] Dupanloup, *Lettre sur le Concile.*

TROISIÈME PARTIE.

OCÉANIE.

CHAPITRE XV.

Missions de l'Océanie. — *L'Arche d'alliance.* — Passage de la ligne. — Détroit de Magellan. — Taïti.

Nous voilà bien loin du commandant Marceau et de ses projets de propagande chrétienne dans l'Océanie.

Bien que trop long sans doute, cet aperçu sur l'ensemble des Missions nous servira peut-être à mieux saisir le rôle et l'action du commandant en chef de cette expédition dans l'accomplissement de l'œuvre nouvelle et sans précédents qu'il allait entreprendre.

Vers la fin de 1845 tous les préparatifs de départ étaient terminés; *l'Arche d'alliance* appareilla du Havre. C'était un beau navire, nouvellement construit et armé avec soin.

Dès le soir du départ, il se trouva à *la cape*, aux prises avec un de ces coups de vent de sud-ouest si fréquents dans ces parages et dans cette saison. Refoulé dans la Manche, après plusieurs jours d'inutiles efforts, il alla s'abriter derrière l'île de Wight. Il n'en sortit et ne pénétra dans l'Océan que pour recommencer la lutte contre la mer plus dure et plus dangereuse encore du golfe de Gascogne. De cette longue épreuve il sortit sans grandes avaries ; et après avoir ainsi donné dès le début la mesure de ses forces et de sa résistance, il put enfin, poussé par un vent favorable, poursuivre directement sa route à travers l'Océan. Il atteignit promptement Madère, Ténériffe, et rencontra aux environs des zones tropicales ces belles brises fraîches et régulières auxquelles les Français ont donné le doux nom de vents alizés.

Dans ces vastes et splendides solitudes il règne un beau temps éternel. Le ciel est pur, l'horizon net et limpide. La mer est toujours belle, et le bleu foncé de ses flots fait ressortir la blancheur éclatante de la crête des lames. Tout sourit, tout vient en aide au navigateur ; rien ne peut l'inquiéter dans sa route. Vers le soir seulement, quelques vapeurs légères, s'élevant à l'ouest, ne semblent flotter dans un ciel sans nuages que pour conserver, pendant quelques instants de plus, les reflets empourprés du soleil noyé sous l'horizon. Quel est le marin qui ne se rappelle avec émotion les longues heures ainsi doucement écoulées dans la contemplation de semblables merveilles.

Quand on traverse ces régions fortunées de l'Océan,

en avançant vers l'équateur, on arrive presque sans transition dans une zone de nuages et de pluies continues. La brise régulière des journées précédentes manque subitement; l'air devient lourd, l'atmosphère étouffante. L'homme y subit une sensation de malaise qu'il ne peut définir. On entre ainsi dans la zone qui sépare les alizés du nord des alizés du sud; c'est la zone occupée par l'équateur thermique, zone des calmes et des faibles pressions, foyer d'aspiration où viennent s'accumuler toutes les vapeurs absorbées à la surface des régions tropicales. La plus légère cause, les moindres changements dans la température, suffisent pour y déterminer des précipitations abondantes. De là cette sombre et éternelle ceinture de nuages que Maury compare à l'anneau de Saturne, et qu'il désigne dans ses ouvrages sous le nom de *Cloud ring ;* nos marins l'appellent *pot au noir.*

Tout le monde connaît l'étrange cérémonie à laquelle donne lieu le passage de l'équateur. C'est un mélange de tout ce que l'imagination du marin peut mettre en scène de plus excentrique et de plus coloré.

A quelle époque remonte cette manifestation? S'y rattache-t-il un sentiment de crainte ou d'espérance, une pensée grave ou bouffonne, sinistre ou enjouée? Nul ne le sait. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'elle n'est aujourd'hui qu'une farce de taverne, une réjouissance de mardi gras, une licencieuse parodie dans laquelle un paganisme du carnaval se trouve mêlé à quelques-unes des cérémonies les plus respectables de notre religion. C'est là tout ce qui reste de cette fête nautique dont l'ori-

gine échappe, mais dont la tradition et le culte se perpétuent fidèlement parmi les matelots de toutes les nations.

Comme aux Saturnales antiques, la Folie semble pendant quelques instants niveler tous les rangs. La manœuvre et le commandement du navire sont, en apparence du moins, abandonnés à la divinité du lieu. C'est le Père la Ligne!

Dès la veille au soir, du haut de la grande hune transformée en Olympe, sa venue est annoncée par tous les porte-voix du bord, au milieu d'un orage de casseroles et de légumes secs. Aujourd'hui, sous les traits d'un gabier déguisé en Neptune, il fait son entrée solennelle sur le gaillard d'arrière. Son char est traîné par deux monstres marins. Bêtes et dieu ont le même costume; malgré une température de quarante degrés, ils disparaissent sous des peaux de mouton. C'est la fourrure de tradition. Un trident à la main, la perruque en étoupe et la barbe en copeaux, le bonhomme Neptune a à ses côtés Amphithrite en jupon. Autour de lui se presse, s'agite, se démène une escorte goudronnée, emplumée, saupoudrée de cinabre, de farine et de noir de fumée, véritable danse macabre de nymphes et de diables, de truands et de dieux, au milieu desquels le monarque amphibie s'avance, à grands renforts de seaux à incendie, de bailles et de pompes, pour baptiser tous ceux qui pour la première fois franchissent son empire.

Il est bien difficile de se soustraire à ses flots d'eau lustrale, car le Père la Ligne n'est pas libre penseur. Bon gré mal gré il faut venir s'asseoir sur le bord d'une cuve

perfide. Aussi le bon gendarme figure au premier rang de ses hiérophantes; c'est l'appariteur obligé de cette initiation neptunienne et ultra-tropicale.

Certes, nous faisons volontiers la part des heures de folie; elles viennent entrecouper la monotonie des longues traversées et donner aux esprits quelquefois abattus un moment de détente et une salutaire secousse. Mais, tout en nous défendant d'un rigorisme outré, à la place de ces saturnales nautiques, qui ne préférera le spectacle qu'offrit en ce lieu, dans le même moment, le pont de *l'Arche d'alliance?* Lui aussi avait franchi l'équateur comme en un jour de fête : basses voiles carguées, son pavillon au vent, son gréement pavoisé. Un heureux hasard l'avait mis sous la *Ligne* le jour de la Noël.

Au milieu de la nuit, une salve d'artillerie se perdant dans l'immensité de l'espace salua l'heure de la naissance du Rédempteur.

« Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle! »

. . . . . .

Comme dans les nuées de Bethléem, le *Gloria in excelsis* retentit dans les airs. Un autel improvisé s'élevait au pied du grand mât. Un prêtre, un vrai prêtre du Christ, au milieu des flots d'encens et des cérémonies du culte catholique, y appela le Dieu vivant et réel, le Dieu eucharistique. Tout autour, l'équipage, réuni dans la même croyance et la même prière, se tenait à genoux. Un abîme sans fond se mouvait sous leurs pieds; un abîme étoilé s'étendait sur leur tête. Les cieux resplen-

dissaient d'astres nouveaux pour eux ; déjà la Croix du Sud levait à l'horizon ses bras étincelants.

A cette heure, en ce lieu, mettez au fond des cœurs un peu d'espérance et de foi, et vous aurez un de ces spectacles qui répondent si bien aux besoins et aux aspirations les plus intimes de l'âme.

Pour en compléter l'harmonie, rapprochez-le si vous voulez, comme effet de contraste, du génie classique et familier de ces lieux, dont le marin ne fait que trop souvent une divinité de taverne, avec ses défroques de mardi gras et les refrains avinés de ses chansons obscènes.

Ce fut par le détroit de Magellan que Marceau pénétra dans le Grand Océan. C'est le chemin que suivent aujourd'hui les bâtiments à vapeur qui se rendent d'un Océan dans l'autre. Mais pour un bâtiment à voiles, pour un bâtiment de commerce surtout, les difficultés sont trop considérables. A la hauteur de cette latitude, en effet, on a abandonné depuis longtemps la douce influence des alizés. Les vents soufflent constamment de l'ouest, et leur régularité, autant que leur violence, rend la navigation très-dure aux navires qui doublent le cap Horn dans cette direction.

Depuis quelques années, la météorologie, en nous donnant des notions très-précises sur la nature des courants et des vents, a permis de réaliser de véritables progrès dans la navigation.

C'est ainsi que les navires frétés pour l'Australie ou pour l'Océanie s'en vont, toujours poussés par un vent favorable, entre le 40e et le 50e degré de latitude sud,

du cap de Bonne-Espérance au cap Horn, accomplissant rapidement le tour complet du monde, de l'orient à l'occident, dans la direction précisément contraire à celle où elle fut accomplie pour la première fois par les caravelles de Magellan.

Rien donc de surprenant qu'en arrivant dans ces parages *l'Arche d'alliance* fût assaillie par une de ces tourmentes qui règnent si fréquemment à l'extrémité de l'Amérique du Sud. Pour Marceau, affronter le cap Horn c'était perdre du temps; c'était surtout sacrifier l'existence de quelques personnes gravement malades qu'il avait à bord. Un secret désir le poussait en outre à communiquer avec les habitants de la Terre de Feu.

Dans sa perplexité et au plus fort de la tempête, il fit comme ses illustres devanciers du seizième siècle, comme avaient fait Colomb, Magellan et Vasco de Gama; il se jeta à genoux sur le pont, et, les yeux au ciel, il invoqua le Dieu qui envoie aux cœurs droits les lumières d'en haut.

La mer était énorme, le vent toujours contraire. Devant de tels obstacles, il ne crut pas devoir résister plus longtemps. Il cède enfin, *laisse porter*, et poussé alors dans sa nouvelle route par la tempête qui l'entraîne avec une vitesse de douze milles à l'heure, il s'engage, au milieu de la nuit, dans l'entrée du sombre et dangereux dédale où Magellan pénétrait pour la première fois trois siècles auparavant.

Quand on touche à ce seuil formidable, on ne peut s'empêcher d'admirer le courage des hommes qui, les premiers, osèrent le franchir. Où couraient-ils ainsi?

Quel en était le guide? C'était la foi en la science, dirait-on aujourd'hui. A cette époque c'était de la confiance en Dieu. C'était le sentiment qui soutenait l'illustre Portugais, lorsque pendant un long hiver passé dans ces parages, il eut à triompher des maladies, des privations et même des menaces des marins révoltés qui le sommaient de rentrer en Europe.

Aussi quelle émotion put égaler la sienne quand, après deux mois de lutte dans cet étroit passage, il vit s'ouvrir devant lui la mer libre et sans bornes, et quand, pour opérer le tour complet du monde, il put à toutes voiles traverser ce nouvel Océan qui lui permettait d'atteindre, par l'ouest, les îles Philippines et l'archipel Indien, auquel on n'était encore arrivé que par le sud de l'Afrique et l'extrême Orient.

Après trois siècles, et malgré tous les moyens dont les navires disposent aujourd'hui, la manœuvre de *l'Arche d'alliance* n'en fut pas moins hardie. Son exemple n'a pas été suivi; et c'est, croyait Marceau, le seul bâtiment marchand à voiles de cette dimension qui ait tenté ce passage dans cette direction. C'est à ce propos qu'il exprimait en ces termes à sa mère les émotions dont son cœur débordait :

« Tu sais combien je redoutais le commandement de *l'Arche d'alliance*, parce que depuis longtemps j'étais éloigné de la marine à voiles; mais l'assistance que m'a donnée le Maître des vents et de la mer a changé mes craintes en confiance. Aussi je ne peux me décider à faire la relation de mon voyage, puisque dans mon esprit tout

se résume en cette seule pensée : La providence de Dieu est admirable[1] ! »

La première terre polynésienne que Marceau aborda fut la voluptueuse Otaïti, la reine des mers du Sud, la Cythère océanienne. C'est toujours sous de merveilleuses couleurs qu'on a dépeint cette île enchanteresse. La nature s'y est montrée si riche en séductions, qu'en nous les décrivant les marins se sont faits facilement poëtes.

L'aspect des lieux n'a point changé.

Des massifs de verdure dessinent le rivage derrière une ceinture d'écume et de coraux. Une pointe avancée bordée de cocotiers marque l'étroit passage qui conduit au mouillage; c'est la *pointe Vénus*. Elle abrite la rade circulaire au fond de laquelle s'étend Papéiti avec ses maisonnettes blanches, ses jardins palissadés et ses cases en paille à moitié enfouies sous le feuillage du bananier et de l'arbre à pain.

Au-dessus de la ville, vers le milieu de l'île, de hautes montagnes élèvent brusquement leurs sommets basaltiques. Elles cachent dans leurs flancs les profondes vallées d'où s'échappent les torrents d'eau limpide qui, sous des berceaux de lierre et de grandes fougères, courent jusqu'au rivage répandre leurs trésors de fraîcheur et de fécondité. La nature prodigue y est inépuisable. Mais la population douce, belle, avenante, que Cook y avait rencontrée et qu'il n'évaluait pas à moins de quatre-vingt mille âmes, qu'est-elle devenue? Où sont les chefs et les

[1] *Vie de Marceau.*

guerriers qu'il avait vus montés sur de riches pirogues? Hélas! ce peuple entier non-seulement s'étiole, mais il s'éteint, il s'évanouit; il est déjà réduit au dixième et même au vingtième de ce qu'il était il n'y a pas cent ans [1]. Encore quelques années, il aura disparu. C'est une loi mystérieuse que l'arrivée des blancs semble imposer aux peuples indigènes; loi implacable que nous avons vue sévir contre l'Amérique du Nord et qui ne pèse pas moins inexorablement sur la Polynésie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

« Les Nouveaux-Zélandais décroissent si promptement, que d'ici à moins d'un demi-siècle ils auront presque entièrement disparu [2]. » C'est une destinée fatale, inévitable, dont il est impossible de parler « sans honte et sans indignation, » ajoute lord Goderich [3]. « Dans la Tasmanie, l'extermination de presque toute une race a été l'œuvre de vingt ans [4]. »

« Dans les environs de Sydney, la présence d'un indigène devient une curiosité presque aussi rare qu'en Europe [5]. » Cette disparition si prompte des naturels dans toutes les colonies anglaises, observe le docteur Lang, est un phénomène ethnologique aussi triste qu'inexplicable.

Faut-il l'attribuer à « l'atroce usage de mêler de l'arsenic au pain que les colons leur distribuent de temps en

[1] Évaluation de Bligh et de lord Waldegrave.
[2] *Tasmania, Australia and New Zealand*, by R. P. Paul, 1857.
[3] *New Zealand*, by Ch. Torry, p. 112.
[4] *The catholic Missions in Australia*, by Ullathorn, p. 47.
[5] *Reminiscences of New South Wales*, by Thomas Lloyd, p. 313.

temps [1] ? » Non certes ; bien d'autres causes plus puissantes que le poison concourent à leur extermination.

Mais devant ces effrayants symptômes, qu'ont fait les missionnaires des Sociétés bibliques pour enrayer le mal, pour combattre l'anéantissement du peuple auquel ils viennent apporter les bienfaits du pur Évangile et du libre examen? Leur arrivée dans les îles du Pacifique date d'un demi-siècle ; ils les ont inondées de Bibles, de lois coercitives et de prédications. Ils s'en sont emparés comme d'autant de fiefs théocratiques et d'apanages commerciaux voués à leur famille. Ils ont, à leur profit, utilisé l'influence des chefs et le travail du peuple. Partout ils se sont fait construire des maisons confortables et parfois somptueuses.

Tour à tour marchands et fournisseurs, spéculateurs et consuls, on les a vus, comme dans la Nouvelle-Zélande, devenir grands acquéreurs de terrain et « se mettre à la tête de la conspiration des Européens pour dépouiller les indigènes de la presque totalité des terres [2]. »

Dumont d'Urville, si sympathique aux missionnaires protestants dans son premier voyage, ne peut, en 1838, se défendre contre eux d'un vif sentiment de surprise et d'indignation. « Ils ont perdu, nous dit-il, la superbe position qu'ils occupaient ici en se déconsidérant par leur orgueil et par leur ambition. »

Et qu'attendre de l'ambition quand elle est doublée de fanatisme?

[1] *Tracks across Australia*, by John Davis, p. 396 ; 1863.
[2] *New Zealand*, by doctor Lang, p. 33.

Kotzebue nous l'apprend : « La nouvelle religion, dit-il, a été établie ici par la violence. Les envoyés protestants ont changé en bêtes féroces ces populations autrefois si dociles, et les persécutions qu'ils ont excitées contre elles ont été plus meurtrières que la peste [1]. »

Aux Sandwich, comme à Otaïti, ces persécutions se sont tournées contre les catholiques. On a chassé leurs premiers apôtres en se portant contre eux à d'ignobles violences [2]. On a renouvelé contre leurs néophytes les rigueurs de la Rome païenne [3].

Nos amiraux Laplace et Dupetit-Thouars, et depuis eux la plupart des capitaines anglais et américains sont, à cet égard, unanimes dans leur témoignage et la sévérité de leurs jugements.

« Les missionnaires, nous dit le commandant anglais Beechey, en extirpant l'idolâtrie dans l'Océanie, n'ont pas substitué de meilleurs principes. Le seul effet du changement a été d'abaisser le christianisme au niveau de ces peuples sauvages, qui n'ont reçu de la civilisation que ses vices [4]. »

Tels sont les résultats de leur intervention.

C'est là qu'ont abouti les efforts des Missions protestantes.

Or, c'est aux œuvres que se mesure toute entreprise humaine; c'est aux fruits que l'on reconnaît l'arbre.

[1] Kotzebue's, *New voyage round the world*, 1850.
[2] *Revue des Deux-Mondes*, 1843.
[3] *Ibid.*
[4] *Edinburg-Review*, nº 50, p. 217.

A Otaïti, comme dans toutes les îles soumises à l'action protestante, l'arbre n'a plus de séve et le fruit est tombé, rachitique et gâté.

On a voulu interdire en public les jeux, les chants d'amour et les danses lascives; on a changé en long sarrau de toile leur légère tunique de feuilles d'hibiscus; on a pu arrêter, au rivage, les chœurs des jeunes filles qui, au temps de Cook et de Bougainville, s'élançaient à la mer pour aller à la nage au-devant des navires. A Noukahiva, il n'y a pas trente ans, Dumont d'Urville, en venant au mouillage, se vit encore aux prises avec ces folâtres essaims.

Pour sauver la discipline, si ce n'est la morale, il fit tendre autour de ses corvettes les filets d'abordage; bien fragile barrière que la nuit vit tomber, et qui, le premier jour, ne retint dans ses mailles ces sirènes bronzées que pour mieux étaler au soleil les vigoureux contours de leurs tailles cambrées et de leurs épaules ruisselantes.

A Taïti, pour avoir perdu ses libertés d'allure, le vice n'en circule pas moins à pleins flots dans les veines. Sous ce ciel des tropiques, à l'ombre des orangers en fleur, on respire, comme dans les bois de Paphos, des brises embaumées, des parfums d'Aphrodite, pénétrantes senteurs qu'exhalent de leur sein ces Cyclades océaniennes.

Le vice, en se cachant, y a perdu l'attrait de l'innocence et l'apparence de l'ingénuité: mais la contrainte, pour cela, n'a point diminué le mal. Sous l'œil des missionnaires, la prostitution y règne en souveraine. A l'ori-

gine, on condamnait les coupables au macadam des routes; plus tard on s'est borné à une amende beaucoup plus lucrative.

Pour un dollar, il n'est pas d'ignominies auxquelles ils ne se livrent [1]. « A la vue des scènes de débauche dont rougiraient les banlieues les plus dévergondées de Londres, on chercherait en vain à reconnaître dans ces habitants dégradés, hébétés et malades, les belles figures des Tahitiens telles que Cook les a dépeintes [2]. »

Tous les discours du prêche, les extraits de la Bible et la rigoureuse observation du repos du dimanche n'ont rien fait pour réformer ces mœurs. Est-ce avec un froid méthodisme, une foi sans chaleur et le culte d'un livre poussé jusqu'à l'idolâtrie, que l'on parviendra jamais à captiver le cœur de ces peuples enfants, à dominer leurs sens et leur esprit, à s'emparer enfin de leur âme obscurcie pour y opérer les merveilles de la régénération chrétienne? Nous ne le croyons pas.

Jusqu'à présent tous les efforts des Sociétés bibliques n'ont réussi qu'à implanter le marasme et le spleen sur cette terre qu'il eût mieux valu laisser au culte de l'amour, du soleil et de la liberté.

Quand Marceau passa à Taïti, la triste situation morale du pays n'aurait pas arrêté son zèle apostolique. Mais il y arrivait encore sous l'impression du vote d'indemnité en faveur de Pritchard, et du désaveu de la

[1] *Voyage de l'Astrolabe et de la Zélée*, note de M. Dubouzet.

[2] *Narrative of a Whaling voyage*, par le naturaliste anglais Bennet.

noble conduite d'un de nos amiraux. Son cœur se remplit de tristesse en voyant le pavillon français couvrir de son protectorat le succès politique des missions anglicanes. Après quelques jours de relâche il fit voile pour les archipels de Tonga et des Navigateurs.

CHAPITRE XVI.

Archipel des Navigateurs. — Un roi civilisé. — L'esprit de prudence et la folie de la croix.

Dans l'archipel des Amis, le roi Georges règne à Tonga-Tabou comme la reine Pomaré règne à Otaïti. L'un et l'autre, depuis longtemps convertis aux principes des méthodistes, sont soumis à leurs conseils et à leur influence. Cette influence semble porter bonheur à Sa Majesté de Tonga; car, comme durée, son règne peut faire envie à toutes les royautés de l'Europe. En 1838, Dumont d'Urville le reçut à son bord; il était déjà dans la force de l'âge et drapait dignement son torse vigoureux sous les plis oudoyants de sa natte polynésienne.

Mais depuis cette époque les temps sont bien changés! le roi Georges s'est converti; il porte des épaulettes, un grand chapeau à plume et un habit brodé. Il a troqué sa case pour un palais en bois envoyé tout meublé de New-York. Il a un équipage avec chevaux anglais, et à sa table, le champagne est versé par des grooms galonnés.

On croira peut-être que c'est en découvrant quelque gisement d'or qu'il a, comme un roi des *Mille et une Nuits*, opéré ces merveilles. Point du tout! Il n'a pas besoin de lampe d'Aladin pour se procurer ces trésors. Aidé par ses ministres, il a tout simplement décuplé les impôts. Impôts sur les personnes et impôts sur les biens, impôts sur les mariages, impôts sur les divorces, impôts sur la naissance et impôts sur la mort.

Il faut que chaque année le malheureux Kanak verse au trésor royal la valeur de quatre ou cinq dollars en huile de coco. Sous ce rapport, on le voit, Tonga n'a rien à envier aux nations policées. Mais, en si bonne voie, le roi Georges naturellement n'a pas pu s'arrêter. Il a voulu, comme on dit en haut lieu, couronner l'édifice. Le pouvoir de ce monde ne lui a pas suffi; il lui a fallu encore la direction des âmes. Il a voulu lui aussi interpréter la Bible, ordonner des prières, réformer la morale. Qui le croirait! il a proscrit les danses et les chants nationaux. Le dimanche surtout il est impitoyable. Il interdit les jeux les plus vulgaires et les plus innocents. Il faut bon gré mal gré, immobile et muet, accroupi dans sa case, passer dans le sommeil et le *far niente* la journée du Seigneur.

C'est sa manière à lui d'honorer le bon Dieu! Aussi, en récompense de son puritanisme, Sa Majesté Tongienne a eu l'honneur d'être élevée au rang de *missionary* par un certain docteur méthodiste Thomas, le même auquel le capitaine Dillon adressait en 1837 cette énergique épître : « Que dira le peuple anglais si généreux,

dont les libéralités entretiennent votre Société et vous permettent de vivre avec luxe dans ces îles, que dira-t-il lorsqu'il apprendra que pour propager les saintes Écritures vous détruisez les hommes, les femmes et les enfants, comme vous venez de le faire à Tonga[1] ? »

Après le chevalier Dillon, le commodore américain Wilkes exprime son étonnement de l'indifférence avec laquelle les missionnaires parlent de la guerre. « Pour eux, la guerre n'est qu'un moyen de propager l'Évangile[2], et c'est ce qu'avoue aussi le missionnaire Williams quand il dit que « le christianisme ne peut être introduit dans une île importante sans y amener fatalement la guerre[3] ».

Malgré ces témoignages, on a de la peine à croire que c'est par la violence que les missionnaires ont établi leur règne sur les îles de l'Océanie. Il serait plus naturel d'admettre que c'est par leur aptitude aux affaires et par l'intérêt commercial développé autour d'eux. Eh bien, c'est une erreur. Dans cette voie, ils ont rencontré un écueil qu'ils n'ont pas su éviter : c'est le journal de la Société Royale de géographie qui nous le signale : « Tous les missionnaires, nous dit lord Waldegrave, sont engagés dans le commerce; ce qui doit nuire à leur ministère. Ils trafiquent en huile de coco et ont le monopole du bétail dont ils approvisionnent les navires[4]. » Le docteur Lang,

[1] Lettre du capitaine Dillon dans le *Voyage autour du monde* de l'amiral Dupetit-Thouars.

[2] *United States exploring expedition*, vol. III, chap. I.

[3] *Narrative of Missionary interprise*, by R. John Williams, chap. XII.

[4] *Journal of the Royal geographical Society*, vol. III, p. 180.

dans son Histoire de la Nouvelle Galles du Sud, et dans un style plus humouristique que respectueux, nous dit que ses confrères « partis de Londres, accompagnés des vœux du peuple anglais et des bénédictions de la Société des missions pour convertir les infidèles du Pacifique, se sont trouvés convertis eux-mêmes en astres de quatrième et cinquième grandeur, dans la constellation du Bélier et du Taureau; qu'en d'autres termes, ils se sont faits marchands de bœufs et de moutons [1] ».

Enfin, à propos de la mort de l'infortuné Williams, tué par les sauvages qu'il a trop pressurés, les directeurs eux-mêmes de la Société de Londres reconnaissent dans une lettre adressée à leurs représentants que plusieurs missionnaires se sont fort compromis dans des transactions mercantiles; ils ajoutent que cette pratique, en avilissant leur caractère, les engage dans une rivalité haineuse et dégradante avec leur propre troupeau, dont les intérêts se trouvent liés dans les mêmes affaires [2]. Malgré la sévérité de ces critiques et la différence du point de départ auquel nous nous plaçons, nous ne demandons pas mieux que de nous incliner devant tout effort sincère tenté dans un but désintéressé de civilisation.

Mais ici, est-ce encore bien le cas?

Les missions anglo-américaines, avec les immenses ressources dont elles disposent et les trésors qui leur sont

[1] *Hist. N. S. Wales,* vol. II, chap. II.

[2] Citation du docteur Brown, vol. II, p. 184. (Extrait de Marshall.)

versés par une aristocratie généreuse, ne représentent-elles pas une œuvre purement humaine, une entreprise par trop industrielle?

N'offrent-elles pas une carrière avantageuse, semblable à beaucoup d'autres, analogue, par exemple, à celle des consulats, dans laquelle, avec de la conduite et une suffisante aptitude, on arrive à se créer loin de la mère patrie une position lucrative et indépendante?

« Un honnête homme, s'écriait avec raison le R. P. Félix dans la chaire de Notre-Dame, un honnête homme, bourgeois ou gentilhomme, aimant les voyages et le bien vivre, monte avec une femme et des enfants sur un vaisseau de l'État. Il s'en va couvert du drapeau d'un grand peuple aux rivages de l'Inde, de la Chine ou des mers du Sud, consommer un revenu qui suffit à l'aisance, souvent à l'opulence; et cela, à la charge de semer sur ces plages lointaines les feuillets d'un livre que le vent emporte je ne sais où. Avec de tels apôtres vous pouvez peut-être préparer des sujets à la Reine, mais pas un seul au Christ [1]. »

Nous admettons volontiers, avec un de nos éloquents publicistes, que les missions protestantes sont capables de créer autour d'elles des centres de culture, de véritables oasis de civilisation. Elles nous offriront, si l'on veut, des fermes-modèles exploitées par des ménages heureux qui à l'exemple de toutes les vertus domestiques joindront encore le savoir d'une exploitation agricole. « Mais serait-ce donc calomnier ces missions que

[1] Sixième conférence de Notre-Dame, 1868.

de leur refuser l'esprit de sacrifice contre lequel la Réforme n'est qu'une solennelle protestation ! La suppression du célibat des prêtres n'est-elle pas tout simplement pour elles la prudence humaine substituée à ce que l'Église catholique n'a cessé d'appeler la folie de la croix [1] ? »

Cette sublime folie transforma jadis le vieux monde ; elle convient encore admirablement aujourd'hui au génie de ces peuples enfants. C'est elle qui captive leur cœur et leur esprit, qui domine leur âme pour les préparer aux merveilles d'une régénération et d'une vie nouvelle. Or, dans l'apostolat, comme on l'a fort bien dit, c'est une faible vertu que la probité toute seule. Il n'y a que la probité divinisée, c'est-à-dire la sainteté, qui puisse convenir à de pareils efforts [2].

« Otez le sacrifice et vous supprimez l'héroïsme ; vous n'avez plus que le prosaïsme du bien, le terre-à-terre de la vertu [3]. » Nous ne citerons qu'un seul fait.

Comment, par exemple, ces jeunes populations comprendront-elles l'égalité et la fraternité évangéliques, quand le ministre chargé de leur annoncer ces étonnants principes viendra lui-même donner la preuve du contraire en se retranchant dans une irréprochable demeure, dans un confortable cottage peuplé de beaux enfants et de fraîches et blondes ladies ? Aux yeux du pauvre sauvage, ce seront là sans doute des apparitions merveilleuses qui pourront exciter son envie, peut-être son amour.

[1] Louis de Carné, *Revue des Deux-Mondes*, 13e année, p. 295.
[2] *Soirées de Saint-Pétersbourg.*
[3] Père Félix.

Mais jamais les allures du prédicant ne lui laisseront l'espérance de franchir le seuil qui le sépare de ce monde inconnu et meilleur.

La remarque n'est pas de nous.

C'est Dumont d'Urville, très-favorable d'ailleurs au mariage des prêtres dans les nations civilisées, qui, dans les pays idolâtres, d'accord sans s'en douter avec l'opinion de saint Paul, considère ces liens de famille comme un invincible obstacle à toute entreprise sérieuse de propagande et de conversion.

Telle était la position qu'occupaient les missions protestantes dans les îles centrales de l'Océanie, quand les premiers prêtres catholiques y apparurent. C'était en 1837; ils étaient peu nombreux.

Conduits par Mgr de Pompalier, évêque de la Nouvelle-Zélande, ils furent jetés çà et là sur les principaux groupes. On sait l'accueil qui leur fut fait à Taïti. Comme aux Sandwich, les violences allèrent si loin qu'elles soulevèrent l'indignation publique et contraignirent le gouvernement du roi Louis-Philippe à une solennelle démonstration. Il est vrai que c'était pour aboutir au désaveu de la conduite d'un amiral français et à un vote d'indemnité en faveur du missionnaire anglais auteur de toutes ces violences.

Aux Tongas et aux Samoas, pour être moins connu, l'accueil fait à nos prêtres n'en fut guère plus bienveillant. Traqués de toute part, en butte et sans ressources contre les moyens d'action de leurs puissants compétiteurs, ils se réfugièrent à une cinquantaine de lieues dans

l'ouest, dans deux îles encore peu connues, Wallis et Futuna, que la nature du sol et la férocité des indigènes avaient jusqu'alors mises à l'abri du zèle des méthodistes.

Les débuts furent rudes. A Futuna, notre premier apôtre devait être un martyr. Simple, doux et timide comme une jeune fille, le R. P. Chanel parvint à travers des épreuves sans nom à se maintenir seul et pendant trois années au milieu d'un peuple anthropophage. A la fin, épuisé, sans ressources, n'ayant plus que son cœur à donner, il tomba frappé d'une flèche à la tête, priant Dieu pour ses assassins.

Comme tout sang volontairement répandu, ce sang généreux ne fut point stérile. Il attira sur les pas du martyr d'ardents imitateurs.

Ce furent eux qui en 1842, en voyant la corvette *l'Allier* se disposer à tirer vengeance du meurtre du Père Chanel, se jetèrent aux pieds du commandant français pour le dissuader d'un pareil dessein.

« Nos actes, disaient-ils, ne sont pas du ressort de la justice humaine. Nous sommes tous prêts à mourir. Mais de grâce, au nom de Dieu et au nom de la France, pas de sanglantes représailles! Notre sang ne peut être versé que pour faire ici des chrétiens et non pas des victimes. »

Ces vœux généreux sont ceux du véritable apôtre; ils devaient être exaucés.

Les natures les plus rebelles fléchirent peu à peu; les femmes, les enfants donnèrent l'impulsion; les hommes la suivirent. L'anthropophagie s'arrêta; au bout de peu

de temps l'île devint chrétienne. « Au centre du Pacifique, elles offrent, dans la plus sérieuse acception du mot, l'exemple d'une sincère et complète conversion [1]. »

CHAPITRE XVII.

Les îles Wallis. — Le Père Bataillon. — Marceau dans le salon de Pritchard. — Pharisaïsme anglican. — Danse et musique.

Aux îles Wallis, les travaux de la première heure échurent au Père Bataillon. Il est des noms qui feraient croire aux prédestinations. Doux et patient à la fois, mais taillé en Hercule, l'apôtre de Wallis joignait au mérite d'une indomptable énergie morale l'avantage non moins précieux, surtout pour les sauvages, d'une vigueur physique exceptionnelle.

Seul, isolé, perdu en face d'une population composée de deux mille cinq cents cannibales, il eut ses heures de crise et de détresse, ses journées d'épuisement, de faim. Traqué parfois comme une bête fauve, réduit à se nourrir des débris que l'on jetait aux porcs, jamais il n'eut de défaillance. Il avait trop conscience de sa force, trop d'espérance dans un prochain succès pour ne pas résister à la mort ; il voulait vivre à tout prix, vivre pour gagner au Christ et à la vérité le peuple avec lequel il avait engagé une lutte héroïque. Ses efforts énergiques ne furent

[1] *New Glories of the catholic Church*, chap. v, p. 254.

point perdus. Il lui fut donné de recueillir lui-même les premiers fruits de son apostolat. Pour s'être fait attendre, la moisson n'en eut que plus de prix.

Quelques années s'écoulèrent avant que l'on connût les merveilles accomplies aux Wallis.

En 1843, l'évêque d'Amata, traversant l'Océanie pour se rendre en Nouvelle-Calédonie, s'arrêta dans ces îles. Il était chargé par le souverain pontife de conférer au Père Bataillon la dignité d'évêque. En le rencontrant sur la plage, sous un soleil ardent, nu-tête, sans souliers, le teint hâlé, la barbe inculte, la soutane en lambeaux, il tomba à genoux. Lui, prélat, voulut recevoir la bénédiction de l'apôtre, avant de décorer de la croix pastorale ses glorieux haillons.

A cette heure, le Père Bataillon était entouré de sauvages qui l'aidaient à bâtir les murs de son église. La truelle à la main, il les initiait aux premiers arts de notre civilisation.

Cinq ans auparavant, Dumont d'Urville avait rencontré à Mangareva l'évêque des Gambiers, Mgr Mingret, transformé en tailleur de pierre et en scieur de long.

Bientôt nous reverrons ce même évêque d'Amata, laissant à un modeste frère les fonctions d'architecte, ne trouver point indigne de ses épaules épiscopales le transport de lourdes charges de chaux et de moellons. Le travail n'est-il pas, après tout, la première de toutes les prières, et n'est-ce point ainsi qu'il faut prêcher d'exemple quand on veut annoncer à un peuple idolâtre la religion du Christ, le fils du charpentier? Ce principe a été oublié

dans l'Océanie par les prédicateurs du pur Évangile ; c'est une des causes de leur infériorité dès qu'ils se sont trouvés en présence des missions catholiques. C'est un reproche que ne leur ont point épargné leurs coreligionnaires. « Entre le dévouement qui fait les docteurs et celui qui fait les martyrs la lutte est inégale [1]. »

Les représentants subventionnés des sociétés bibliques n'ont pu se maintenir que par l'intolérance et qu'à la condition de rester exclusivement seuls maîtres du terrain.

Toute comparaison avec les catholiques leur a été funeste. Pour eux la concurrence est un arrêt de mort.

Cette infériorité n'est mise en doute ni par les voyageurs ni par les missionnaires eux-mêmes.

En parcourant ces îles, le savant naturaliste de *l'Astrolabe* écrivait ces paroles qu'une mort prématurée semble avoir rendues prophétiques : « Si, un jour, des hommes éclairés, réellement animés du feu sacré, viennent prêcher à ces peuples une morale consolante et pratique, et surtout s'ils prêchent d'exemple, en exigeant plus d'eux-mêmes que de leurs néophytes, nul doute que cette belle race polynésienne ne fasse de rapides progrès [2]. »

Sir George Simpson nous dit à son tour : « J'ai eu de fréquents rapports avec les prêtres catholiques. J'ai visité leurs écoles, quelquefois aussi assisté à leurs offices ; ils ont gagné toute notre estime [3]. »

[1] *Revue des Deux-Mondes*, passage déjà cité.
[2] Hombron, notes du *Dernier voyage de Dumont d'Urville*.
[3] Sir George Simpson, vol. II, chap. XII, p. 113.

De leur côté, les correspondants du *Missionary Herald* écrivent que l'extension de l'*hérésie* catholique parmi eux tend à humilier leur cœur, et qu'il est impossible de mesurer les conséquences désastreuses qui ont suivi et qui suivront l'introduction des prêtres catholiques [1]. »

Encouragés par le succès obtenu aux Wallis et à Futuna, nos missionnaires rayonnèrent dans les groupes voisins. Animés d'une ardeur nouvelle, ils revinrent sur les points d'où les avait chassés l'intolérance des ombrageux méthodistes. Ils n'étaient que depuis peu de temps de retour aux Tonga et aux Navigateurs quand l'*Arche d'alliance* arriva dans ces îles. Sa présence leur fut d'un grand secours. Dans les travaux de propagande, comme dans toute autre entreprise, les difficultés du début sont toujours les plus grandes.

Mais ici, on profita de l'arrivée d'un bâtiment commandé par un officier de la marine de l'État pour le représenter comme l'avant-coureur d'une expédition militaire, comme le précurseur d'une invasion et d'une prochaine conquête.

C'était assez pour nous rendre odieux à des populations fières et jalouses de leur indépendance. Les missionnaires protestants n'avaient rien négligé pour entretenir une pareille erreur, confondant ainsi à dessein, aux yeux des indigènes, deux choses parfaitement distinctes : la France et le catholicisme, le *francisme* et le *roumisme*, selon les expressions qu'ils avaient adoptées.

C'est cette erreur volontaire que Marceau eut l'occa-

[1] *Missionary Herald*, vol. XXXVIII, p. 480.

sion de relever vivement devant le célèbre Pritchard, que les orages de Taïti avaient provisoirement conduit dans l'archipel des Navigateurs.

Flatté d'une première visite que lui faisait le commandant français, le consul missionnaire cherchait à lui en exprimer ses remercîments en termes empreints d'une mielleuse courtoisie.

« Mais franchement, monsieur le consul, s'écria tout à coup Marceau en se levant brusquement de son siége, comment voulez-vous que je me fie à vos paroles quand je vois ici le mensonge s'étaler partout, et la plus odieuse des calomnies impudemment affichée jusque sur vos murailles? »

Sur les murs du salon, en effet, s'étalaient des gravures anglaises représentant l'arrivée de nos troupes dans l'Océanie, avec une légende portant pour inscription : *Les chrétiens de Taïti persécutés par les Français.*

Devant cet agent britannique dont les intrigues avaient coûté si cher à l'honneur de la France, l'ancien Marceau se réveilla soudain; le vieil homme en frémit. Son sang en bouillonnant empourpra son visage. Mais son indignation fut de courte durée; l'apôtre sut dompter le fougueux officier.

« En le quittant, nous dit-il dans le récit qu'il nous a laissé de cette singulière entrevue, je n'avais déjà plus de rancune, et j'adressais à Dieu des vœux bien sincères pour ramener à lui une âme faite pour la lumière et la vérité. »

Les vœux du digne capitaine semblent s'être accom-

plis. Ce même Pritchard, quelques années plus tard, abritait sous son toit la mission catholique, voyait sa femme et ses enfants revenir à l'unité romaine, et l'aînée de ses filles, devenue religieuse, entrer aux Ursulines dans un couvent de Londres [1].

Quand on veut se rendre compte, au simple point de vue rationnel et humain, de la marche progressive des missions catholiques dans l'Océanie, on se trouve en présence de causes diverses et multiples. D'abord, c'est le dévouement poussé jusqu'à l'abnégation, jusqu'à l'entier sacrifice.

Quant aux moyens d'action, ils varient selon les circonstances. Aux Tonga, par exemple, nos missionnaires se trouvent en face d'un pharisaïsme anglican, adapté aux caprices d'un despote sauvage, Henri VIII à peau jaune, anathématisant les danses et les chants, mais en revanche, ne tolérant le mariage chrétien qu'à la condition d'en relâcher les liens par la loi du divorce.

C'est en employant les moyens tout contraires que nos prêtres ont gagné peu à peu du terrain.

Chez ces populations molles, impressionnables et portées au plaisir, pourquoi, sans exception, interdire les danses, s'il en est qui réellement n'offrent aucun danger? De ce nombre sont généralement les danses guerrières et nationales, qui s'exécutent toujours les sexes séparés.

Dans les campagnes de l'Attique, aux environs de Mégare et d'Éleusis, nous nous souvenons d'avoir vu des groupes de cent cinquante à deux cents jeunes filles

[1] Le journal *le Monde*, 1864.

danser ensemble autour d'une modeste église, comme jadis les vierges de Silo autour de l'arche d'Israël. Elles s'avançaient en cadence et s'accompagnaient en chantant sur le rhythme lent et monotone d'un hymne consacré à la Panagia.

Entrelacées comme les canéphores d'un bas-relief antique, elles formaient, en se donnant la main, une chaîne compacte de frais et beaux visages, de fines tailles cambrées, de tuniques flottantes; gracieuse guirlande qui se déroulait devant nous comme une féerique évocation des rondes de la danse pyrrhique dans les grands jours des Dionysiaques et des Panathénées [1].

Pourquoi ne point utiliser ces goûts et ces tendances en les portant au bien? Il suffit d'en éloigner les éléments impurs. C'est ce qu'ont fait nos missionnaires de la Polynésie. Ils ont ôté aux Louis-Paul Courier de l'endroit tout prétexte aux pamphlets.

Les dimanches et jours de fête, les nouveaux paroissiens du Pacifique sud dansent devant l'église avec beaucoup de décence et d'entrain, sous les yeux du curé, à l'ombre des bananiers et des grands cocotiers. Mais c'est le chant surtout qui captive leur âme.

La musique a été un puissant interprète pour les initier aux premières notions de l'idéal divin. Sous ce rapport, d'ailleurs, la nature les avait bien doués.

Chez un peuple intelligent qui ne sait point écrire, l'histoire n'est qu'une tradition convertie en poëmes, dont les rapsodes, comme du temps d'Homère, vont çà et là

[1] Souvenirs d'Orient : Corinthe et Athènes.

réciter les fragments. Les souvenirs guerriers et les faits importants ne sont point les seuls objets de leur inspiration : dans la vie ordinaire, les événements les plus simples sont aussi mis en chants, et bien souvent la poésie jaillit de ces improvisations familières.

« Vous, légères brises du sud et de l'est qui vous réunissez en vous caressant au-dessus de ma tête, hâtez-vous de voler vers l'autre île; vous trouverez celui que mon cœur aime; vous lui direz qu'il m'a laissée en pleurs.....

» C'est à cette pointe avancée vers la mer que celui qui m'a abandonnée me promit son amour. O mes jeunes compagnes! aidez-moi à ramasser des herbes marines; je veux préparer des chaînes pour le retenir s'il revient en ce lieu [1]. »

Quoique inculte, l'esprit des indigènes était bien disposé à recevoir les impressions d'un art auquel la religion romaine a toujours fait une si large part.

Les chants que le roi George, aux instigations des méthodistes, avait si maladroitement interdits dans les îles Tonga, nos missionnaires, partout où ils l'ont pu, les ont rétablis, à la joie des Kanaks et au plus grand profit du culte catholique. Les cérémonies de ce culte, ainsi célébrées sous la voûte du ciel, en face de la mer et sur les bords naguère ensanglantés de ces contrées lointaines, ne saisissent pas seulement l'imagination du sauvage; elles ont plus d'une fois touché profondément le cœur de nos marins.

[1] Stances traduites du taïtien par Maerenhout, consul général.

CHAPITRE XVIII.

Dumont d'Urville aux Gambiers. — La femme chrétienne dans l'Océanie. — Régénération par la famille.

Il est curieux de parcourir les notes écrites à ce sujet par quelques-uns des officiers de la dernière expédition française envoyée en exploration au pôle austral.

En quittant la banquise qui avait plusieurs fois failli les engloutir, les premières terres où ils vinrent se ravitailler furent les îles Gambiers, appartenant à l'archipel des îles Pomotou. Ces petites îles avaient été évangélisées depuis peu de temps par quelques prêtres de la société de Picpus. Elles étaient exclusivement catholiques, et si la population n'était point encore civilisée, en revanche, elle était, presque sans exception, irréprochablement vertueuse. L'évêque des Gambiers invita les états-majors de l'*Astrolabe* et de la *Zélée* à venir assister à la messe qu'il célébrait solennellement le dimanche. Pour en imposer aux sauvages et pour augmenter à leurs yeux le prestige de la mission, Dumont d'Urville crut devoir donner l'ordre de s'y rendre en grande tenue.

L'église n'était point achevée : à défaut de toiture, les pavillons des corvettes formèrent un *velarium*. Les officiers se rangèrent sur des bancs placés devant l'autel; le centre de la nef fut laissé aux sauvages. Ils y arrivaient en ordre et en silence. Un passage au milieu séparait les hommes et les femmes; tous étaient à genoux, dans l'at-

titude du plus profond respect. A l'introït, à un signal du prêtre, ils entonnèrent en chœur un de ces chants d'église dont la mélodie captive à la fois nos sens et nos pensées.

Les belles voix d'hommes étaient nombreuses. Elles étaient sonores et vibrantes ; celles des femmes, plus douces et plus flexibles. Réunies, elles formaient un ensemble d'un saisissant effet. « Rien n'a jamais frappé mon oreille, nous dit M. Roquemaurel, rien n'est jamais allé droit à mon âme comme le chant de ces sauvages bénissant le Dieu des chrétiens. »

Il n'y eut pas jusqu'à cette froide et austère figure de Dumont d'Urville qui n'en ressentît quelque effet. Dur en service, impassible dans les circonstances les plus critiques de sa périlleuse navigation, son âme ne semblait s'ouvrir qu'aux émotions de la gloire et de la science. Ce fut là son unique passion ; passion froide et ingrate pourtant, quand elle n'a pas pour elle le *mens divinior* qui l'agite et qui la réchauffe.

Un autre assistant, M. de Montravel, nous dit à son tour que ce chant grave et doux l'avait pénétré d'une vive émotion. Toujours à l'unisson, en se prolongeant trop longtemps, il dégénère en une psalmodie dont les notes lentes et monotones ont encore quelque charme. Elles bercent et font songer ; on songe à la famille, à la France, à l'Europe. Quoique en un lieu sacré, la folle du logis agite encore ses ailes ; elle prend son essor, mais pour revenir bientôt « dans ce temple sauvage où se trouvent, d'un côté, la civilisation avec tous ses vices cachés sous

des habits dorés, et, de l'autre, un peuple simple, naïf et vertueux comme les chrétiens de la première Église [1]. »

Dans cet accès d'humeur ou de philosophie, M. de Montravel se trompait.

Il oubliait que c'est à la civilisation, non pas, il est vrai, à la civilisation que lui apportent les baleiniers, les convicts de Sidney ou les marchands d'absinthe, mais à la civilisation chrétienne de notre vieille Europe, que l'Océanie doit l'arrivée des vrais apôtres marqués au signe de la croix.

C'est la même civilisation qui conduit sur leurs traces, à travers l'Océan, ces femmes généreuses auxquelles le paganisme antique eût dressé des autels et que les sauvages polynésiens ont vénérées jusqu'à vouloir les porter en triomphe sur leurs épaules nues.

Dans l'Océanie, comme dans tous les pays où elle s'est montrée, la sœur de Charité a réalisé des merveilles. Partout elle a fondé des hospices, des orphelinats, des ouvroirs, des écoles; partout, sans distinction de castes ni de races, elle a soigné les enfants, les pauvres, les malades.

On peut le dire sans emphase : la cornette blanche des sœurs de Saint-Vincent de Paul a fait le tour du monde. Nous l'avons vue au Pirée, au Caire, à Stamboul. Elle a passé dans l'Inde, en Chine, en Amérique. Nous ne l'avons jamais rencontrée sans la saluer avec admiration, (et pourquoi ne le dirions-nous pas?) sans céder à un sentiment empreint de chauvinisme et d'orgueil national.

[1] De Montravel, notes du *Voyage de l'Astrolabe et de la Zélée.*

C'est un sentiment analogue à celui que nous a fait éprouver l'uniforme de nos soldats défilant tour à tour dans les rues de Rome, d'Athènes, de Constantinople, de Pékin et de Mexico.

Toutefois, dans la plupart de ces capitales, le pantalon garance a disparu sans laisser trace de son passage. L'habit de nos sœurs grises, au contraire, s'y fixe et s'y implante. Après tout, le prestige qui l'environne n'est pas sans honneur pour la France, dans ces contrées lointaines où, à défaut de toute influence politique et commerciale, nous n'avons le plus souvent pour représenter notre supériorité nationale que nos frivoles spécialités de modes et de photographie.

Dans les îles où leur action n'a point trouvé d'obstacle, c'est par la femme et par les enfants que les sœurs de Charité ont entrepris leur œuvre de régénération : « *Gratiam super gratiam mulier sancta et pudorata.* » Tel est le verset de l'Ecclésiaste que le savant auteur de la *Réforme sociale* met en tête de son beau livre sur la famille.

Régénérer la société par la famille, les sœurs de Charité de Wallis et de Futuna ne se sont pas imposé d'autre tâche.

C'est aux enfants surtout qu'elles ont adressé leurs soins et prodigué leur tendresse. Elles n'ont pas eu grand'peine à supplanter leurs mères, tant sont faussés les liens de la nature chez ces peuples dégradés plutôt que primitifs. Elles ont suivi pas à pas leurs élèves, les ont dirigés dans leurs jeux, ont formé leurs mains au travail, leur cœur à la prière. Après quelques années, elles

ont réussi à modeler, à inspirer et à faire revivre enfin ce type inconnu aux sauvages, type déjà rare chez nous, le type éternel de la beauté biblique : la jeune fille chaste, l'épouse fidèle et la mère féconde. Oui, par la chasteté et par l'indissolubilité des liens du mariage chrétien, elles ont rendu la vigueur, la beauté et la fécondité à une race dont la dégénérescence et l'épuisement, depuis l'arrivée des Européens, ont frappé de tristesse et d'étonnement les plus savants observateurs. Nous avons vu, en moins de cent ans, Taïti réduite au dixième, d'autres disent au vingtième de sa population. Les beaux archipels des Amis et des Navigateurs, encore soumis à la domination protestante, n'ont point échappé à cette dure loi. Ce sont toujours les mêmes maladies, le même débordement de vices, les mêmes causes de stérilité.

Et ici, loin de nous tout esprit aveugle de critique! les missionnaires protestants ont délivré ces peuples de l'anthropophagie; ils les ont préservés de l'abus des liqueurs : ce sont là des bienfaits. Mais est-ce tout ce qu'on doit attendre d'eux pour la famille? Où les a conduits, par exemple, le mariage avec la possibilité du divorce?

Sous ce climat de feu, le divorce qu'ils autorisent n'est que de la débauche organisée, de la polygamie à peine déguisée. Aussi, quels que soient les noms qu'on veuille leur donner, la plupart de ces unions demeurent stériles.

Dans les îles exclusivement catholiques, l'influence chrétienne a d'autres conséquences. Le mariage y est sérieux, sacré, indissoluble. Le chiffre de la population,

d'abord stationnaire, s'est accru peu à peu. Le nombre des naissances est devenu plus grand que celui des décès.

L'île Wallis, par exemple, réduite il y a dix ans à deux mille sept cents habitants, en compte trois mille cinq cents aujourd'hui. « A Wallis et aux Gambiers, on prévoit l'époque où ces îles exclusivement catholiques devront déverser le trop plein de leur population [1]. »

Sur un pareil terrain, les chiffres valent mieux que les mots. Nous les recommandons aux penseurs et aux économistes [2].

Pendant que Marceau se trouvait aux Wallis, il fut témoin d'un de ces drames de mer qui n'ont dû se renouveler que trop souvent dans l'existence du monde océanien, mais dont la manifestation a acquis de nos jours une valeur particulière au point de vue du développement de nos connaissances anthropologiques.

Ce fut l'arrivée d'une pirogue chargée de naturels, exténués de fatigue et de faim, apparaissant tout à coup comme des fantômes vivants, émergeant de l'abîme. Sous un beau ciel et sur des flots calmes et azurés, au milieu de la brise embaumée du matin, rien n'est navrant comme l'ironique tableau de la souffrance humaine.

Ces malheureux avaient été surpris par la tempête, au milieu des îles de Clarence, dont le groupe s'étend, au nord-ouest, à une distance de plus de trois cents milles.

[1] *Les récentes explorations du globe*, par Frout de Fontpertuis.

[2] Ces considérations générales sur les résultats des mariages chrétiens dans l'Océanie ont pour elles une autorité d'un grand poids, celle de Mgr Elloy, évêque de l'archipel des Navigateurs. C'est aux bienveillantes communications de ce prélat que nous les devons.

Depuis un mois, perdus sur l'Océan, ils erraient au hasard des courants et des vents.

Malgré leurs atroces souffrances, quand ils ne furent plus qu'à petite distance de terre, à la vue des naturels qui couvraient le rivage, ils s'arrêtèrent hésitants; la crainte dominait la douleur; elle faisait taire et la soif et la faim. Car, en arrivant sur cette île inconnue, comment pouvaient-ils espérer un accueil bienveillant? D'après leurs idées de sauvages, d'après leurs traditions et leurs mœurs, ce qui les attendait n'était-ce pas la lutte et le droit du plus fort, et par suite, pour eux, un massacre assuré?

Dix ans auparavant, ce sort ne leur eût point manqué; ils eussent tous été impitoyablement égorgés et rôtis.

Aujourd'hui les Wallisiens accourus sur la plage ne se les arrachaient plus comme une proie destinée aux festins; chargés de fruits, au contraire, ils se disputaient l'honneur de les recevoir et de les secourir. C'étaient des hôtes inconnus, mais sacrés, que la mer jetait sur leur rivage; ils les accueillaient dans leurs cases, les accablaient de soins et de caresses.

Peu d'instants avaient suffi pour chasser toute crainte; puis, quand la faim se fut aussi calmée devant des monceaux de fruits et de légumes, les bons Wallisiens du Père Bataillon eurent à leur montrer bien mieux que leurs plantations d'ignames et de taros, mieux encore à leur offrir que la liqueur sucrée du kawa; ils les prirent sous les bras, et soutenant les plus faibles dans leur marche, ils les conduisirent processionnellement à l'église.

Elle était en pierre, d'assez jolie grandeur, bâtie près de la mer, se détachant à mi-côte sur un fond de verdure, au milieu de rochers tapissés de lianes et de larges fougères. Décorée comme en un jour de fête, elle était inondée de lumières et de fleurs. Mgr Bataillon y célébrait la messe. C'était précisément le jour de la Toussaint; Marceau y assistait. Douze cents Wallisiens recueillis, à genoux, chantaient en chœur des chants religieux. Si quelque chose au monde pouvait étonner un sauvage, c'était assurément ce spectacle s'offrant tout à coup aux naufragés de l'île de Clarence, comme une hallucination, comme un rêve. Sur cette terre ensanglantée, il y a dix ans à peine, par les plus effroyables scènes d'anthropophagie, ce rêve s'était réalisé. Plus éloquent que les discours des hommes, il proclamait l'empire de la civilisation, non pas de celle qui s'impose par le sabre et par l'alcool, mais de la civilisation par la croix et par le sacrifice.

CHAPITRE XIX.

A propos d'une pirogue errante. — Anthropologie et météorologie. — « Si un peu de science nous éloigne du vrai, beaucoup nous en rapproche. »

L'arrivée à Wallis de cette pirogue partie de l'île de Clarence put mettre Marceau sur la voie d'un des plus intéressants problèmes relatifs à notre origine.

D'où ont pu venir, en effet, les premiers hommes qui ont peuplé ces îles perdues au sein de l'Océan? Comment s'est opérée leur dissémination dans un si grand espace?

Grave question que l'empirisme de notre époque essaye de résoudre par les générations spontanées, les transformations lentes ou brusques des espèces, et avec le concours indéfini des forces inconscientes.

La question, encore entourée de ténèbres, touche aux sources mêmes de la vie. Ce n'est pas la résoudre que d'y répondre *obscurum per obscurius*, comme disaient jadis les scolastiques.

Et d'abord, l'hétérogénie ou génération spontanée n'a rien, dans un certain sens, d'absolument contraire à la doctrine chrétienne. Dans ses bénédictions aux enfants des hommes, le Dieu de la Bible n'a-t-il pas dit : *Producant aquæ, producat terra?*

Bien opposées toutefois sont les conséquences que l'on peut en tirer. Celles qui passent par le darwinisme conduisent tout droit à l'apparition de l'homme sur la terre et à la manifestation de l'intelligence et de la volonté, en dehors de toute intervention de Dieu.

Dieu est supprimé! Sans lui, « on arrive à la conception positive du monde par les lois immanentes à la matière, en complétant l'hétérogénie par la mutabilité des espèces [1] ». Ce complément est indispensable; mais le point de départ est-il bien solide? Qu'on en juge!

L'hétérogénie, qu'elle soit considérée dans le présent ou dans le passé, n'a pas pour elle l'analogie, encore

[1] MM. Pouchet et Pennetier.

moins le raisonnement et les expériences impartiales. Elle a surtout contre elle le désaccord complet des savants. « La matière, nous dit l'un des plus écoutés, la matière par elle-même est dépourvue de spontanéité; elle n'engendre rien, elle n'est cause de rien [1]. » « L'origine des premières plantes, en fait d'histoire naturelle, nous est aussi inconnue que l'origine de toutes les autres choses [2] ».

« Si aujourd'hui même une chétive fleur ne peut naître sans un germe préexistant, quel est le naturaliste qui osera affirmer que tous les végétaux et tous les animaux qui ont existé avant l'homme sont sortis spontanément du sein inanimé de la terre [3]? »

Quant à la transformation des espèces, non point celle des races, mais la transformation telle que l'entend Darwin, elle est battue en brèche par des naturalistes non moins éminents : par Agassiz en Amérique, de Quatrefages en France. Il est vrai que les disciples de l'illustre transformiste anglais ont dépassé le maître. Jamais Darwin n'a poussé jusqu'à l'homme la hardiesse de ses applications. Sa loi de *caractérisation permanente* lui permet de ne pas conclure. Mais se décidât-il à le faire, qu'il n'aboutirait qu'à cette impénétrable inconnue, devant laquelle s'arrête toute science humaine quand elle interroge la création sur les secrets de son origine et de sa fin.

[1] Claude Bernard.
[2] Bischoff cité par Reusch.
[3] Quenstedt, *Autrefois et aujourd'hui.*

« La création ! Mais c'est d'un seul mot tout le secret de la vie. Le caractère de l'être vivant n'est pas constitué par la nature de ses propriétés physiques et chimiques, mais par la création de cet être lui-même.

« Dès son germe et pendant sa durée, il contient l'idée qui le dirige, qui le développe par l'organisation, qui reste exclusivement attachée à l'évolution de la vie; idée vitale et créatrice, force virtuelle par excellence que les excitants physico-chimiques peuvent bien aider à se manifester, mais qu'ils sont incapables de produire [1]. »

Oui, sans doute, les sciences exactes ne peuvent être que matérialistes, basées qu'elles sont sur l'observation et sur l'expérience, c'est-à-dire sur l'application de nos sens à l'étude de la matière.

Mais quand vient le moment de coordonner les faits, de découvrir les lois qui les régissent, ce n'est plus alors que l'abstraction qui se trouve en jeu; et, comme l'observe le professeur Tyndall, que peut avoir de commun l'abstraction avec la matière?

Pascal l'avait dit avant lui : « Tous les corps du firmament, les étoiles et la terre comprise, ne valent pas le moindre des esprits, car l'esprit connaît tout cela et lui-même, tandis que de tous ces corps réunis on ne saurait tirer une seule pensée. Cela est impossible et d'un autre ordre [2]. »

[1] Cet aperçu sur la vie est extrait, si toutefois nous l'avons bien saisi, de l'introduction à l'*Étude de la médecine expérimentale*, par Claude Bernard.

[2] *Pensées* de Pascal, chap. x.

La pensée! on veut trop l'oublier de nos jours; mais c'est la pierre angulaire de l'édifice biologique.

Indépendante du temps et de l'espace, seule au monde elle se possède, elle se connaît, elle a conscience et notion de son être. Plus que les vérités physiques et plus que la matière, elle affirme la vie; son doute seul est encore une preuve : Je doute, donc je pense; je pense, donc je suis.

Les physiologistes qui ont la prétention d'expliquer son mécanisme comme celui des autres actes de la vie, oublient qu'autour d'eux, la chimie par exemple, avec tous ses puissants moyens d'analyse, n'est pas parvenue seulement à déterminer l'essence du feu.

Confondant les propriétés de la matière avec les fonctions que ces propriétés sont appelées à remplir, ces physiologistes confondent aussi la cause réelle de la pensée avec les conditions organiques auxquelles elle est soumise. Les fibres et les cellules ont des propriétés d'innervation et de conductibilité, c'est très-vrai. Mais de là, comment arriver logiquement à leur attribuer les propriétés de sentir, de penser, de vouloir? Telle est la question. Ce n'est pas non plus la résoudre que de nous dire avec Cabanis que la pensée est une sorte de sécrétion du cerveau; ni avec Vulpian, Luys et Littré, « que le travail de la cellule nerveuse est l'opération qui transforme l'impression sensorielle en jugement et en pensée [1] ».

N'est-il pas plus simple de convenir tout de suite avec

[1] Docteur de Brow, *Revue contemporaine*, février 1869.

Claude Bernard que « l'acte rationnellement libre auquel l'intelligence éclairée par la raison donne naissance, est l'acte le plus mystérieux de l'économie animale, peut-être de la nature entière [1] ».

Les physiciens, à leur tour, hasardent leurs systèmes. Les plus en faveur aujourd'hui réduisent tout à l'atome éthéré. Pour eux, plus de force attractive ni répulsive, plus de corps simples. La diversité ne porte que sur le mode de vibration et de mouvement. Atome et mouvement, voilà l'univers [2] ! C'est simple; pour devenir sublime, il n'y manque que la composition de l'atome et le secret du premier mouvement. D'autres au contraire ne voient dans la nature que des forces, et dans la transformation de ces forces le principe de tous les êtres; à leurs yeux, la matière a des propriétés immanentes qui lui donnent la puissance et l'action. « La matière n'a pas au fond d'autre élément constitutif que l'esprit. L'essence de l'un et l'essence de l'autre, c'est la force active [3] ! » Mais n'y a-t-il pas ici étrange abus de mots, pétition de principe, tout au plus explication de choses secondaires [4] ? La raison humaine ne s'en contente point, elle aspire plus haut.

Du milieu des phénomènes dont elle saisit les détails, les lois et l'harmonie, elle veut s'élever jusqu'au sommet des choses, jusqu'à la cause unique et souveraine, force

[1] Discours de réception à l'Académie.

[2] *Physique moderne. Essai sur l'unité des phénomènes naturels*, par Émile Saigey.

[3] Lévêque, *Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1867.

[4] *La Matière et l'esprit*, par Baguenault de Puchesse.

active ou esprit, peu importe, mais à coup sûr, force virtuelle et suprême, esprit par excellence, esprit universel, infini, tout-puissant : Esprit de Dieu enfin, souffle générateur répandu sur l'abîme : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*. — Ce n'est pas nouveau, comme on le voit, et on a beau tourner autour du cercle, c'est là l'éternel point de départ, l'éternel point d'arrivée. A ces limites, la science qui vient d'en haut, comme dit l'auteur de l'*Imitation* vaut mieux que celle qui s'acquiert dans les livres. C'était aussi l'opinion de Marceau.

D'ailleurs, se disait-il, quelles que soient la difficulté du problème et la diversité d'opinions soulevées par la genèse du genre humain, en revenant au cas particulier qui nous occupe, si l'homme n'est qu'un produit du sol, s'il a été créé par nation et sur place, comment expliquer la ressemblance physique qui existe entre les sauvages de la Polynésie et les habitants du sud-est de l'Asie?

Les uns et les autres offrent aux physiologistes les mêmes caractères.

Ce sont ceux d'une famille *mixte*, ne se rattachant pas directement à un des trois types fondamentaux de l'humanité, mais formée, au contraire, par voie de croisement entre des populations d'aspect fort différent. Chaque élément primitif y a laissé tour à tour son empreinte. Le blanc, le jaune et le nègre s'y montrent non-seulement à l'état de fusion, mais encore quelquefois distinct et isolé, à l'état erratique.

Toutefois l'élément blanc domine, au moins dans une

partie de la Polynésie. Qui n'a entendu citer l'exemple d'indigènes blancs et même blonds trouvés à l'île de Pâques, à Taïti et à la Nouvelle-Zélande ?

Il existe encore dans le sud de l'Asie quelques tribus à l'état sauvage. Ce sont les Khongs de l'Hindoustan, les Lolos des gorges du Thibet, les Karèns et les Kakkiens des royaumes de Siam et de Birmanie, les Lou-tsé et Mao-tsé de la Chine, enfin les Stiengs et les Moïs des montagnes d'Annam et du Cambodje. Frappé de la ressemblance de ces sauvages avec les types océaniens, un des plus modernes et plus savants explorateurs asiatiques, le naturaliste Henri Mouhot, observait à ce propos, en 1860, que s'il eût été donné à Dumont d'Urville de visiter quelques-unes de ces tribus, nul doute qu'il n'eût été fixé sur l'origine des Carolins et des Tagals de Luçon, qu'il considérait à bon droit comme les ancêtres des Kanaks, des Marquises et de Taïti.

Et en effet, dans le mouvement des migrations antéhistoriques qui, des hauts plateaux de la Mongolie et suivant la pente des grands fleuves, s'écoulèrent au midi et à l'est jusqu'au bord de la mer, il est probable que l'obstacle des flots ne fut pas invincible pour elles.

A l'extrémité des deux grandes presqu'îles et à toucher les côtes de la Chine, ces migrations rencontrèrent Formose et Bornéo, les Philippines et les Célèbes, qui, d'un côté par la Nouvelle-Guinée et le détroit de Torres les firent toucher à l'Australie, de l'autre par les Hébrides, Viti et Samoa, les conduisirent jusqu'au cœur de la Polynésie.

Ces considérations ne sont qu'une rapide analyse des études anthropologiques de M. de Quatrefages sur la race polynésienne. Ces récentes et remarquables études reposent sur les documents recueillis par de nombreux observateurs, agissant isolément, sans idées préconçues, sans esprit de parti et travaillant, à l'insu les uns des autres, à des buts entièrement distincts.

Mieux encore que les caractères physiques, l'étude des langues fait ressortir pour ces populations répandues sur un si vaste espace les traces d'un lien primitif et commun. D'après les plus consciencieuses recherches, c'est dans une seule famille linguistique qu'il faut désormais grouper les Malais, les Hovas et les Polynésiens.

C'est ce qui résulte des études comparatives du docteur Hales et de M. l'ingénieur Gaussin.

C'est ce que laissait pressentir déjà La Peyrouse dans une note trop oubliée de nos jours, comme le fait très-justement remarquer M. de Quatrefages, à propos du jeune Tagal que l'illustre navigateur français avait pris à Manille et qui put, à sa grande surprise, lui servir d'interprète aux îles Samoa.

Ces affinités de langage, entre les habitants les plus éloignés de la Polynésie, n'avaient point échappé, non plus, à l'observation du capitaine Cook, qui, dès son premier voyage, avait remarqué avec quelle facilité les Taïtiens qu'il avait à bord s'entendaient avec les Maoris de la Nouvelle-Zélande.

« D'après le témoignage du consul général Maerenhout, qui a successivement habité la plupart de ces îles, quel-

ques heures suffisent à un Taïtien pour parler les dialectes de Tonga, de la Nouvelle-Zélande, des Sandwich et des Marquises [1]. »

Il y a plus, la langue malaïo-polynésienne n'a pas seulement rayonné à l'ouest de la Malaisie jusqu'à Madagascar, et à l'est à travers la Polynésie jusqu'à l'île de Pâques, cette même langue se retrouve encore au centre de l'Afrique chez les Foullahs, avec le même mode rhythmique et les mêmes éléments de phonologie primitive [2]. Que l'on considère donc les belles races polynésiennes ou les populations plus foncées de la Mélanésie, l'étude des langues ne fait que confirmer ce que l'observation des caractères physiques et ethnologiques indique déjà nettement sous le rapport d'une commune origine.

Ce point de départ admis, il reste à expliquer la nature du mouvement de dissémination qui s'est opéré par des migrations volontaires ou par voie de dispersions forcées. Dans tous les cas, ce mouvement ne pouvait se produire que de l'ouest à l'est, du sud de l'Asie vers le Pacifique; et c'est contre la possibilité d'un tel déplacement que l'on a objecté des empêchements physiques, des difficultés matérielles résultant des conditions météorologiques de notre globe.

Sous ces latitudes, en effet, ce sont les vents alizés qui dominent; ils règnent dans une direction contraire. Dès lors, comment l'homme, à l'encontre des courants et des vents, aurait-il pu, dans de frêles pirogues, vaincre

[1] *Explorations récentes du globe.*

[2] Alfred Maury, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1857.

de tels obstacles et franchir des espaces qui se mesurent par centaines de milles?

Longtemps cette objection a passé pour sérieuse; elle a cédé, de nos jours, à l'étude plus approfondie des lois de l'atmosphère; les beaux travaux du commandant Maury ont ôté tous les doutes.

A partir du trentième degré de latitude, les alizés parcourent à peu près des espaces égaux dans les deux hémisphères. Leur direction et leur intensité sont à peu près constantes, tandis que, à leur lieu d'origine comme à leur point de rencontre sous l'équateur, ils sont limités par des zônes de calmes ou des vents variables.

L'ensemble du système est loin d'être immobile. Il participe au mouvement annuel du soleil autour de l'écliptique; il se meut et se déplace de quinze degrés environ. Dans ces oscillations et à travers ces ceintures alternatives de calmes, de vents réguliers et de vents variables, quoi d'étonnant que dans la suite des siècles quelques habitants de la Malaisie se soient frayé un passage des Philippines aux Mariannes, des Moluques à la Nouvelle-Guinée, aux Viti, au Tonga et au centre même de la Polynésie?

Il y a plus, les alizés dans certains océans ne sont point continus, ils tombent et se transforment; ils subissent une déviation due à l'échauffement des continents voisins. Pendant l'été en effet, sous l'action incessante d'un soleil vertical, les déserts de l'Afrique et de l'Asie centrale deviennent d'ardents foyers qui attirent les vents à de grandes distances.

Cédant peu à peu à cette aspiration, les alizés s'infléchissent alors, s'altèrent, se transforment, et se *renversant* sur eux-mêmes, selon l'expression des marins, ils finissent par souffler dans une direction entièrement contraire. C'est ce qu'on appelle l'établissement des moussons.

Moins énergiques que dans le golfe de Guinée et dans le centre de l'océan Indien, ces moussons se font pourtant encore sentir bien au delà du détroit de la Sonde et jusqu'au milieu du Pacifique sud.

En dehors du renversement des moussons et de l'oscillation régulière des alizés, quand on jette un regard d'ensemble sur la circulation atmosphérique, dans les deux hémisphères et à la surface de chacun des cinq grands océans, on retrouve les traces d'un vaste mouvement circulaire dont les causes premières s'expliquent à la fois, par la variation des températures moyennes et par la différence des vitesses de rotation des divers parallèles, suivant leur distance au pôle ou à l'équateur[1].

Cet immense mouvement giratoire, qui ne paraît être que la loi de Dove généralisée, a pour limites les limites mêmes de l'Océan dans lequel il se manifeste, c'est-à-dire les continents d'un côté, les régions polaires et équatoriales de l'autre.

A l'est de tous ces océans, on rencontre en effet les alizés qui, incessamment attirés vers l'Équateur et vers l'ouest, s'échauffent et se dilatent, puis s'élèvent dans les régions supérieures de l'atmosphère, où, toujours en

[1] Note B à la fin du volume.

vertu des deux causes premières (différence de température et différence de vitesse de rotation), ces mêmes vents sont ramenés vers les pôles, en opérant la partie occidentale de leur circuit.

Refroidis par leur passage à travers les zones tempérées, ils redescendent et reparaissent à la surface du globe en continuant leur parcours d'abord comme vents généraux d'ouest, ensuite comme courants polaires pour redevenir enfin les mêmes alizés qui ont été notre point de départ. Le cercle est achevé.

Lorsque de l'atmosphère on passe aux courants de la mer, on retrouve les traces d'un système analogue.

Dans l'Atlantique septentrional par exemple, que représente en effet le cours du célèbre Gulfstream, si ce n'est le trait le plus caractéristique du grand mouvement circulaire qui anime les flots de l'Océan?

Comme un immense fleuve qui s'élance du golfe du Mexique, il roule pendant douze cents lieues sur un arc de grand cercle ses flots tièdes et bleus.

C'est ainsi qu'il embrasse les îles Britanniques et nos côtes de France, sur lesquelles il répand les trésors de ses chaudes vapeurs. Il se bifurque alors, se divise en deux branches dont l'une monte au nord, et l'autre, s'infléchissant de plus en plus à l'est, contourne le golfe de Gascogne, suit l'Espagne, le Portugal, les côtes du Maroc, et finit par se relier au grand courant équatorial qui, de l'est à l'ouest, aboutit au golfe du Mexique.

Le cercle est encore bien marqué. Pour cette moitié de l'Atlantique, il est en réalité tellement accusé, que,

dans la pratique de la navigation, les navires qui vont en Amérique descendent toujours par Madère et par Ténériffe, tandis que leur retour, au contraire, s'opère à l'ouest des Açores en profitant du Gulfstream et des vents généraux.

C'est avec une rare sagacité et avec le secours des cartes de Maury que l'amiral Bourgois a pu bien établir cette corrélation, ou, disons mieux, cette remarquable synthèse des lois de la circulation atmosphérique et océanienne, non-seulement pour l'Atlantique, mais encore pour l'océan Indien et les deux Pacifiques.

Dès lors, devant cette merveilleuse harmonie de la mer et des vents, que devient l'objection tirée de la météorologie contre la possibilité de la dissémination des races dans la Polynésie? Les migrations de la race malaise, à l'ouest comme à l'est de l'Asie, ne rentrent pas seulement dans le domaine des probabilités; elles se présentent comme un fait évident, forcé, inévitable.

Ainsi, les vents eux-mêmes viennent apporter leur tribut dans la grande question de l'origine humaine. Déjà, pour certains points obscurs de la géologie, nous avons vu Maury en appeler à eux, les invoquer comme des chroniqueurs fidèles, comme des révélateurs survivant aux siècles écoulés; tant est puissant le concours de toutes les sciences pour arriver au vrai! Tant est juste l'assertion de Leibnitz : « Si un peu de science nous éloigne de Dieu, beaucoup nous en rapproche. »

CHAPITRE XX.

Un cyclone dans la mer de Corail. — Formation des bancs. — Vie sous-marine. — Le pilote de l'*Arche d'alliance*.

En partant de San-Christoval [1] et avant de faire route sur Sydney, Marceau se dirigea quelque temps à l'ouest pour visiter le groupe des îles Louisiades, les plus occidentales de la Mélanésie.

Malheureusement il s'y trouva au moment du renversement des moussons, à l'époque où les alizés de sud-est, après quelques intervalles de calme, cédent la place aux vents du nord-ouest. Dans ces périodes de transition et de crise, le calme souvent précède la tempête. D'après Dove et Maury, les régions de l'Océan soumises aux moussons sont aussi celles qui se trouvent plus particulièrement exposées aux convulsions météorologiques connues sous le nom de cyclones.

Ce fut par un de ces terribles phénomènes que Marceau fut assailli, en pleine *mer de Corail*, dans un dédale d'écueils, à quelques milles des récifs de Vanikoro où périt La Peyrouse.

L'*Arche d'alliance* était un bon navire, hardiment manœuvré et providentiellement conduit. Un cyclone, on le sait, n'est qu'une immense trombe, une gigantesque spirale dans laquelle le centre mobile parcourt, en se

[1] Une des îles de l'archipel Salomon.

développant, une courbe parabolique dont la direction n'est plus un mystère pour nous[1].

Dans les régions tropicales, ce centre ne se déplace pas avec grande vitesse; mais en revanche, autour de lui, le tourbillonnement de l'air, qui s'opère toujours de la gauche à la droite dans l'hémisphère austral, atteint une violence dont ne peuvent nous donner nulle idée nos tempêtes d'Europe. Quelle en est la vitesse? nul ne pourra le dire. Est-elle de soixante, de quatre-vingts ou de cent lieues à l'heure? Les désastres qui marquent son passage peuvent seuls indiquer jusqu'où va sa violence. Ce double mouvement, de rotation d'une part et de déplacement de l'autre, constitue dans le phénomène deux parties égales et distinctes : dans l'une, les deux mouvements, opérant de concert, s'ajoutent et acquièrent leur plus grande vitesse; dans l'autre, au contraire, agissant en un sens opposé, ils se retranchent et diminuent d'autant la violence du vent.

Ces deux parties, connues des marins sous le nom de *cercle dangereux* et *cercle maniable*, jouent un rôle important dans la décision du capitaine qui s'y trouve engagé.

Selon le cas, la manœuvre est toute différente. Ce qu'il faut avant tout, c'est s'éloigner du centre. Et pourtant c'est le point vers lequel le vent de plus en plus furieux vous pousse et vous entraîne. Malheur au bâtiment surpris sur son passage! Pendant quelques instants il tombe tout à coup dans un calme profond. Mais quel calme si-

[1] Note C à la fin du volume.

nistre que celui où le baromètre descend aux plus basses limites et où la mer aspirée dans le vide se soulève pour retomber en lames monstrueuses ! C'est dans ce centre fatal que se trouvèrent engagés il y a vingt ans la *Belle-Poule* et le *Berceau,* et hier encore la *Junon* et l'infortuné *Monge*.

Dès que l'aspect du temps indique l'approche d'un semblable danger, le premier soin du marin doit être de déterminer dans laquelle des deux parties du cyclone il se trouve.

Il ne peut le savoir qu'en observant dans quel sens, vers l'est ou vers l'ouest, s'opère la déviation graduelle du vent. Si l'on a affaire au cercle dangereux, il ne faut pas fuir vent arrière. Il faut, quelle que soit l'apparence d'un péril imminent et dût-on même s'exposer peut-être au danger de sombrer, il faut bravement présenter le travers et donner le flanc gauche à toute la fureur de la mer et du vent : en termes du métier, il faut mettre à la cape, les *amures à bâbord*.

Dans la partie maniable au contraire, c'est par la droite que l'on reçoit le choc; sauf, plus tard, à laisser porter ou à fuir vent arrière dès qu'on a dépassé le centre du cyclone.

Ces règles ne sont nettement formulées que depuis peu d'années. C'est un grand pas que l'homme vient de faire dans sa lutte constante contre les éléments.

Sans pouvoir encore, à cette époque, profiter d'une telle conquête, Marceau cependant n'omit aucune des précautions commandées par les circonstances exceptionnelles dans lesquelles il était. Trop entouré de dan-

gers pour courir vent arrière, il résista le plus longtemps possible sous ses voiles de cape. Mais la mer, de plus en plus furieuse, finit par balayer son pont, enlever ses canots, enfoncer la dunette, et, chose plus terrible, par démonter sa barre et réduire à néant l'effet du gouvernail.

Alors, plutôt que de se laisser dévorer par la lame, il dut céder, s'abandonner au vent et fuir sous la misaine, sans direction possible, sur une mer d'écueils, entièrement livré à la merci des flots.

Pendant huit jours, privé de gouvernail, il fit quatre cents lieues à travers la mer de Corail, qu'il franchit dans toute sa largeur, et arriva miraculeusement à Sydney, où personne ne voulut croire au fantastique récit de sa navigation.

A tous les dangers du dehors s'en étaient joints d'autres, d'une nature différente, mais non moins alarmants.

L'arrimage de la cale n'avait point résisté à la violence des mouvements désordonnés du malheureux navire. Dans le fond du faux pont, un tonneau d'eau-de-vie, défoncé au roulis, s'était enflammé et répandu en torrents de feu autour des cloisons du magasin à poudre.

Nous ne voulons point faire de Marceau un héros de tempête, un être imaginaire. Il est peu de marins qui dans leur existence n'aient assisté à de pareilles scènes. C'est là un privilége de leur admirable carrière. Comme tout capitaine digne de sa mission, il lutta avec calme et sang-froid contre tous les dangers qui n'étaient point en dehors de ses moyens d'action. Il se rendit maître du

feu, maître des lourds objets qui, à chaque roulis, menacaient d'enfoncer les flancs de son navire.

Mais pour ce qui est au-dessus de la puissance humaine, pour la direction du navire et la route à tenir, il en était rendu à un de ces moments suprêmes où, bon gré mal gré, il faut s'en rapporter à la grâce de Dieu. C'est ce que fit Marceau. Et cette fois encore ce fut à la Providence, d'autres préfèrent dire au destin ou au hasard, qu'il dut le salut de l'*Arche d'alliance*. La science, après coup, peut d'ailleurs, en partie, expliquer sa conduite. Surpris par le cyclone dans la partie maniable du cercle, il résista d'abord, se tenant à la cape les amures à tribord. Ensuite il prit la fuite, malgré lui il est vrai; c'était le moment favorable pour s'éloigner du centre. La manœuvre est conforme à la règle prescrite.

Ainsi que toutes les îles des régions tropicales, Wallis apparaît sur les flots comme une corbeille de verdure et de fleurs, au milieu d'une ceinture d'îlots et de récifs. Ces récifs sont l'ouvrage des innombrables habitants de l'abîme.

Dans les couches les plus profondes, à des distances où les plus grandes sondes sont à peine arrivées, les flots sont encore tout peuplés d'infusoires sans nombre, de vers polygastriques, d'atomes animés, dont le microscope nous révèle chaque jour l'infinie variété. Rien ne peut nous donner l'idée de l'exubérance de vie que représente la luxuriante végétation sous-marine, depuis les grandes herbes qui couvrent les bas-fonds jusqu'aux immenses bancs de fucus, flottant à la surface. « Là s'étalent et se

déroulent ces myriades d'insectes, de coquillés et de mollusques qu'il n'est point donné à l'œil de l'homme de compter. C'est le monde infini des brillants scarabées qui peuplent le fond de l'Océan : crabes bronzés, astéries rayonnantes, actinies pélagiennes, porcelaines neigeuses, cyclostomes dorés, agatines de pourpre, volutes ondulées, doris aux bords saignants, tout vit, tout se meut, tout s'agite sous ces tapis de mousse et de lichen, où la nature semble cacher ses vivants écrins d'émeraudes, de topazes, d'améthystes et de rubis phosphorescents [1]. »

Sous l'influence d'une température élevée, au milieu des flots tièdes et surchargés de sel, l'imperceptible architecte est constamment à l'œuvre. Il extrait de la goutte d'eau qu'il habite la partie minérale qui va lui servir à construire son palais de corail. Il s'empare des éléments solides, surtout des substances calcaires que charrient les courants ; il les élabore, les triture dans un estomac annulaire d'une inconcevable puissance ; il les absorbe enfin et se les assimile en les transformant en perles, en coquilles et en bancs de coraux, dont les innombrables ramifications embrassent et recouvrent le fond des mers soumises à l'action des tropiques. Dans de pareilles conditions, le travail des madrépores est incessant. Leurs cellules se multiplient, leurs habitations se groupent, s'enchevêtrent, se superposent en couches épaisses et profondes ; elles atteignent enfin la surface, et, arrivées en ce point qu'elles ne peuvent fran-

[1] *Harmonies de la mer.*

chir, elles sont destinées à servir de bases à de nouvelles îles, à de nouveaux archipels et à de nouveaux continents peut-être.

A Wallis donc, comme dans toute l'Océanie, ces bancs de coraux, constamment battus par la houle du large, forment une ceinture d'écume et de brisants qui contraste avec le calme intérieur des canaux, des ports spacieux, des rades dentelées et profondes dont les flots limpides et tranquilles reflètent les verdoyants massifs qui recouvrent leurs bords. Mais, pour pénétrer jusque-là, la manœuvre d'un grand navire est toujours délicate. Il faut s'engager dans un dédale d'écueils à bords tranchants, franchir des passes étroites et tortueuses. La moindre hésitation, la plus légère erreur peuvent être funestes. Au milieu des changements continuels d'allures et de routes, il suffit d'un mauvais coup de barre ou d'un changement imprévu de la brise pour vous jeter sur l'accore d'un banc ou vous faire raser de trop près la pointe d'un rocher.

Parmi les marins qui ont longtemps pratiqué ces parages, quel est celui, même parmi les plus habiles, qui dans un échouage n'ait laissé quelque bout de bordage, quelques débris de sa quille ou de son gouvernail?

Sans remonter à La Peyrouse, ni rappeler les naufrages récents du *Duroc*, de la *Seine*, de l'*Alcmène* et de l'*Aventure*, nous voyons, à toutes les époques, la plupart des bâtiments de guerre être forcés de s'abattre en carène. Marceau ne se faisait pas illusion sur la nature des dangers auxquels, pendant quatre ans, il resta exposé. Hardi

et circonspect à la fois, il fut, en général, d'un bonheur inouï. Mais une fois la difficulté surmontée, une fois arrivé au mouillage, sa personnalité s'effaçait. On avait beau lui parler de la justesse de son coup d'œil, de son heureuse témérité et de la précision de ses coups de manœuvre, il se contentait de sourire. Ce n'était pas à lui, Marceau, qu'en revenait l'honneur. Le pilote de son navire, c'était la Providence, et la source de ses inspirations, c'était son chapelet.

Ah! oui, vraiment, ce polytechnicien, cet ancien disciple de Saint-Simon, cet homme de science et d'action croyait à la prière. Il invoquait le Christ et sa divine Mère.

Après tout, même aux yeux des sceptiques, le chapelet de Marceau valait bien les invocations au destin, au hasard, à la fatalité et à tout cet Olympe vieilli qui rappelle cette fameuse étoile, heureuse ou malheureuse, la seule que croient voir encore dans leur ciel ceux qui ne croient plus rien.

Aujourd'hui qu'il est de mode, parmi les savants, d'éliminer *a priori* tout ce qui touche au surnaturel, il n'est pas sans intérêt d'observer les tendances contraires de cette classe d'hommes initiés, eux aussi, aux merveilles de la nature, eux aussi en présence des éléments dont ils restent les maîtres.

L'expérience et l'observation ne leur font point défaut.

Pour le marin, en effet, tout est autour de lui un signe indicateur : l'aspect du ciel, la forme des nuages, la couleur de la mer, la profondeur des eaux. La science peut lui révéler les lois de la tempête; mais au cœur du

cyclone, il reconnaît la voix de Celui qui l'ordonne ; il s'incline, et invoque Celui qui soulève et les vents et les flots.

Ce qui le sauvera toujours des désolations du néant, c'est la grandeur de la lutte, c'est le danger de sa noble carrière. Il faut que le marin porte en haut ses regards, car n'est-ce pas au ciel qu'il demande sa route? Comment peut-il, dès lors, ne pas en voir l'éclat, ne pas s'écrier avec le roi prophète : *Cœli enarrant gloriam Dei!*

CHAPITRE XXI.

La Nouvelle-Calédonie. — Portrait du sauvage. — Il semble donner gain de cause à l'origine simienne. — État de la question. — L'évêque d'Amata. — Naufrage de *la Seine*. — Les Anglais sur nos pas. — Comment on perd une colonie.

En quittant le groupe de Wallis et de Futuna, Marceau fit route pour la Nouvelle-Calédonie. Cette île, grande à peu près comme une de nos provinces de France, s'étend du nord-ouest au sud-est, à la limite australe des zones tropicales. Montagneuse et boisée, elle jouit d'un climat tempéré. La grande chaîne qui la partage dans toute sa longueur se ramifie et s'étend jusqu'au bord de la mer, quelquefois en contre-forts abrupts, le plus souvent en pentes douces et cultivables.

Les habitants, au nombre de quarante mille, appartiennent à la race mélanésienne. Originaires sans doute de l'Australie, ils marquent un des points de transition

ou de rencontre entre le courant noir venu de cette direction et la belle race asiatique qui, des îles Samoa, s'épanouit dans tout l'archipel polynésien jusqu'aux limites australes de la Nouvelle-Zélande. En effet, grands, sveltes, bien faits, les Nouveaux-Zélandais, avec leur teint clair, le front haut, les cheveux ondulés, contrastent singulièrement avec les tribus australiennes, issues évidemment d'une migration africaine de Madagascar ou du Malabar, jetée sur la grande route transocéanienne qu'indiquent naturellement les presqu'îles au delà du Gange, la Malaisie et la Papouasie.

Les Néo-Calédoniens, par le contact et la fusion, ont pu emprunter quelques-uns des caractères physiques de la race polynésienne. Certaines tribus de la côte, observe M. de Rochas, présentent une noblesse et une régularité de traits qu'on remarquerait en Europe.

Moins noirs que les nègres, mais plus foncés que les Taïtiens, ils ont les cheveux crépus, le front évasé, les lèvres grosses et saillantes, le lobe de l'oreille large et pendant, le nez artificiellement épaté.

Quant au côté moral, les observateurs compétents nous font du Néo-Calédonien une étrange peinture. Doué d'intelligence, il est fourbe et cruel, et en même temps paresseux et imprévoyant comme tous les sauvages. Mais ici, sous l'empire de la tribu et sous l'influence du communisme auquel il est condamné, ses vices le poussent fatalement aux plus hideux excès.

Constamment en face de deux maux, le travail ou la faim, il n'hésite pas ; il préfère la faim. Mais alors c'est

la faim avec ses conséquences : c'est le vol, c'est la guerre, c'est l'anthropophagie. Il n'est pas nécessaire de recourir au transport au cerveau pour avoir la raison de leur cannibalisme.

Sous ce rapport, le Calédonien réalise, et au delà, le portrait que de Maistre a tracé du sauvage.

« Le sauvage, dit-il, est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne se ravive que par intermittences.

» L'anathème est écrit non-seulement dans son âme, mais sur son front et jusque dans la forme extérieure de son corps.

» Une main redoutable, appesantie sur cette race, en efface en effet les deux caractères distinctifs de notre grandeur : la prévoyance et la perfectibilité.

» Le sauvage a l'appétit du crime, et il n'en a point le remords. Pendant que le fils tue son père pour le soustraire aux ennuis de la vieillesse, la femme détruit dans son sein le fruit de ses brutales amours. Il arrache la chevelure de son ennemi vivant; il le déchire, le rôtit et le mange [1]. »

Ce portrait d'après nature n'est point chargé; le sauvage de la Nouvelle-Calédonie, en effet, ne se débarrasse pas seulement de son père, mais il massacre encore sa femme et ses enfants, et souvent s'en nourrit.

Au premier aspect, un tel portrait semble donner beau jeu à ceux qui, à l'exemple d'un ministre de l'instruction publique, font remonter au singe l'origine de l'homme.

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Mais en si bonne voie de généalogie, pourquoi s'arrête-t-on au singe? Cette conjecture hasardée, cette hypothèse hybride est loin d'avoir pour elle l'autorité de la science. Depuis longtemps les études de Vicq-d'Azyr, de Lawrence, de Desmoulins, de Serres, confirmées par les travaux récents de Duvernoy, d'Owen, d'Alix et de Gratiolet, ont mis hors de doute l'erreur scientifique d'un tel point de départ.

Malgré les demi-mains des gorilles et les circonvolutions du cerveau du chimpanzé, la science ne peut que constater, avec le savant Huxley, « qu'entre l'homme et le singe il y a un abîme ».

Et le professeur Vogt lui-même, qui, le premier, dans sa ferveur matérialiste, préférait pour ancêtre un singe perfectionné à un Adam dégénéré, Vogt, au dernier congrès d'anthropologie, n'a-t-il pas avoué qu'on pourrait bien découvrir encore des types fossiles plus perfectionnés et des formes intermédiaires à celles des singes actuels, mais que rien pour cela ne nous donnerait un jalon historique de la genèse du genre humain [1] ?

A propos du genre et surtout de l'espèce, nous ne remonterons pas jusqu'aux définitions qui font le désespoir des naturalistes.

Sans leur demander si de telles définitions sont facultatives ou rigoureusement nécessaires, captieuses ou im-

[1] Note D à la fin du volume.

Par une anomalie qui tient probablement à une instinctive aversion pour le récit biblique, les mêmes hommes qui admettent le plus aisément l'origine simienne sont précisément ceux qui regardent comme impossible l'unité spécifique des races nègre et caucasique.

posées par la nature même des choses, nous nous contenterons d'observer qu'en dehors de toute préoccupation dogmatique ou antidogmatique, aux noms que nous avons cités on peut ajouter d'autres célébrités dont l'indépendance scientifique est notoire : Blumenbach, Cuvier, John Müller et les deux Geoffroy Saint-Hilaire ont cru à l'unité de l'espèce humaine. Pourrait-on nous dire si Buffon, Lamark, Humboldt ou Lyell ont soutenu quelque part le contraire? M. de Quatrefages, dans cette discussion, s'affranchit autant qu'il le peut de ce qu'on est convenu d'appeler les préjugés bibliques.

Mais la Bible n'est déjà plus en cause, pas plus que le christianisme ; le seul intérêt qui subsiste encore est dans la lutte ardente engagée entre la matière et l'esprit, entre le triomphe de la force ou des forces et le règne de Dieu.

Dans ce cas, se rend-on bien compte des conséquences pratiques du polygénisme et de cette prétendue loi ethnologique de la perfectibilité indéfinie des espèces, condamnant irrévocablement les races inférieures à disparaître devant le progrès des races supérieures?

Malheureusement, dans la pratique, ces conséquences sont faciles à tirer ; elles sont logiques et font la part trop belle aux esclavagistes et aux négriers, aux chasseurs de Peaux-Rouges et aux convicts exterminateurs des tribus australiennes.

Mais, nous dit-on, dans le dernier congrès des naturalistes allemands, l'infériorité intellectuelle du sauvage est établie par le témoignage même des missionnaires, fort capables et de bonne foi, considérant diverses peuplades

de l'Océanie, entre autres celles de la terre de Van Diemen, comme inaccessibles aux idées élevées de la religion [1].

Hélas! oui, cette opinion a été celle du docteur Broughton, évêque d'Australie.

Devant le parlement, ce premier pasteur anglican de la colonie a déclaré « qu'il regardait comme entièrement impossible de pouvoir donner aux aborigènes une idée exacte de la Divinité et du christianisme. »

Mais jamais rien de semblable n'a été soutenu par ses savants et intrépides compatriotes, Grant, Speke et Burton, qui ont si longtemps vécu au milieu des tribus sauvages de l'Afrique équatoriale. L'illustre Livingstone lui-même ne nous dit-il pas, au contraire, sur le même sujet: « L'Évangile est le patrimoine du pauvre et de l'illettré; il a été l'appui de millions d'hommes qui n'ont jamais su construire un syllogisme. »

D'ailleurs, à la déclaration presque officielle du prélat anglican il est permis d'opposer, et en grand nombre, des opinions contraires non moins autorisées. Nous ne les demandons pas à nos missionnaires, elles pourraient paraître suspectes; nous les empruntons à des observateurs qui sont pour la plupart protestants.

Un savant physiologiste, traitant la question au point de vue des caractères physiques distinctifs des Australiens, trouve « qu'au lieu de différences, la conformation de leurs crânes offre des analogies frappantes avec celle des blancs [2] ».

[1] *Revue des cours scientifiques*, octobre 1868.

[2] *Physical description of New South Wales*, par Stzrelecki, p. 335.

Ils sont aussi vifs et aussi intelligents qu'aucune autre race que je connaisse, nous dit sir George Grey [1].

Sans aller aussi loin que le docteur Lang, qui vante l'intelligence supérieure des Papouans, on a des raisons de penser avec Marjoribanks qu'ils croient à l'immortalité de l'âme, au monde des esprits [2], à la métempsycose [3] et aux mythes divers de la théogonie océanienne [4]. Il n'y a point de doute, dit Rienzi, qu'on ne puisse civiliser les Australiens [5]; et quelque décourageante que puisse paraître leur conversion, ajoute le ministre wesleyen Young, elle ne présente pas plus de difficultés que celles que l'on a vaincues dans les autres parties du monde [6]. Parker va plus loin; il trouve que leurs enfants montrent autant de capacité que les enfants anglais [7]; et M. Gerstacker, en visitant une école, remarque « que les petits indigènes lisent le Nouveau Testament avec plus d'expression et de sentiment que ne le font les enfants dans les écoles de campagne en Angleterre [8] ».

En faut-il davantage pour croire que l'Australien et le Calédonien ont conservé la trace du souffle divin qui a passé sur eux?

Il leur reste encore l'intelligence!

1 *Journals of two expeditions in Australia*, p. 374.
2 *Travels in New South Wales*, par Alexander Marjoribanks, p. 92.
3 *Wandering in N. S. Wales*, par Bennatt, p. 131.
4 *The Ethnology of the British colonies*, p. 222.
5 *Océanie*, par Domeny de Rienzi.
6 *The Southern World*, p. 111.
7 *The Races of the old World*, par Charles Braces, p. 169. 1863.
8 *Voyage*, vol. III, p. 88.

Et cette force, en se développant sous l'action du christianisme, ne peut-elle pas leur permettre de reconquérir la place qui leur est assignée dans les destinées de l'humanité.

Sans doute, à travers les âges, les continents et les mers, la lumière du foyer primitif a pu s'obscurcir; mais la flamme n'est point éteinte, une étincelle suffit pour la raviver.

C'est ce qu'ont si remarquablement réussi à faire, au cœur même de l'Australie, les grands établissements agricoles des moines de Saint-Benoît, et c'est également ce que les religieux français de la Société de Marie tentent depuis vingt-cinq ans chez les sauvages de la Nouvelle-Calédonie.

A la fin de 1843, Mgr Douarre, évêque d'Amata, sans autres armes que sa croix et son bréviaire, se faisait jeter à Balade, accompagné de deux Pères Maristes et de deux Frères coadjuteurs. Quelles furent les pensées de ces hommes quand, voyant fuir à l'horizon le navire qui les avait portés, ils se trouvèrent seuls, isolés et perdus au milieu de ces populations féroces et affamées? Quels purent être leurs moyens d'action ou de défense? Ils n'entendaient pas un mot de la langue. Le seul fait de leur existence est un prodige.

Il est vrai que l'évêque était jeune, actif, entreprenant : il avait la foi de l'Apôtre et le cœur du soldat. Son œil vif reflétait, sur sa figure ouverte et énergique, toutes les émotions d'une âme généreuse. Il allait droit au but, marchait droit au danger. Combien de fois, par

la seule puissance de son regard, le vit-on faire tomber des mains des assassins la hache ou le casse-tête déjà levé sur lui! Avec ces natures fourbes et cauteleuses, le plus difficile est de ne point se laisser surprendre. Le sauvage ne frappe point en face. Aussi le premier soin des Pères fut de clore d'un mur leur petite chapelle et leur modeste approvisionnement de farine et de légumes secs. L'évêque donnait l'exemple, au travail comme en toute autre chose; il n'était point maçon, mais il se fit manœuvre; il portait sur le dos les pierres et la chaux que le Frère employait.

Trois années de luttes et d'angoisses s'étaient ainsi écoulées, quand *l'Arche d'alliance* se montra pour la première fois à Balade. Chaque jour amenait une nouvelle crise, et pour les missionnaires l'épreuve était d'autant plus rude que Mgr Douarre n'était plus avec eux. Il venait de partir pour l'Europe avec deux cents marins qu'il avait préservés, si ce n'est du naufrage, au moins des horreurs de la faim.

En août 1846, la corvette de guerre *la Seine* voulant franchir, par une passe encore mal explorée, le grand récif qui entoure la Nouvelle-Calédonie, vint donner sur un banc, dans le sud de Balade, à deux lieues de la côte. A peine échouée par l'avant, la corvette, sous l'action du vent et de la mer du large, s'engagea de plus en plus sur son lit de corail; elle le franchit, mais, hélas! son flanc était ouvert; l'eau dominait les pompes. La nuit tombait, il fallut songer à sauver l'équipage. On le jeta à terre, et on n'eut que le temps de prendre de la poudre

et des armes. Quant aux vivres, on dut y renoncer; la corvette coulait à pic sur un fond de vingt brasses. Le lendemain au jour, il ne restait plus d'elle, sur les flots, que le bout de ses mâts.

L'évêque d'Amata, dans une pirogue manœuvrée par lui-même, accourut le premier sur le lieu du sinistre. Il avait encore à Balade quelques sacs de farine; il venait les offrir aux marins naufragés. Pendant un mois, en attendant les secours de Sydney, il les partage jusqu'au dernier atome. Il fit mieux que partager son pain; il se dévoua sans réserve, avec l'élan de sa généreuse et puissante nature.

De son côté, Marceau ne put prolonger son séjour à Balade. Le massacre de M^gr^ Epalle à l'île *Isabelle*, et la position désespérée de ses compagnons, réfugiés à *San-Cristoval*, appelaient *l'Arche d'alliance* à l'archipel des îles *Salomon*.

Son départ de la Nouvelle-Calédonie redoubla les transes des malheureux Pères qu'il y avait laissés. Ne pouvant plus tenir au poste de Balade, où un des leurs venait d'être égorgé, mutilé et emporté en morceaux sous leurs yeux, ils s'enfuirent pendant la nuit et vinrent se réfugier à Puebo, dans une tribu voisine. Là, les mêmes périls les entourèrent; les mœurs des sauvages n'avaient point changé. C'étaient toujours les mêmes cannibales à leur proie acharnés.

Les missionnaires, harcelés, traqués de toute part, s'étaient préparés au dernier sacrifice : à genoux, en prière, ils avaient reçu les uns des autres l'absolution suprême.

Ils attendaient la mort, quand l'apparition soudaine de la corvette *la Brillante* vint les arracher au massacre.

Le commandant Du Bouzet put ramener ainsi à Sydney, après trois ans d'épreuves, les débris de la première mission chrétienne de la Nouvelle-Calédonie.

Chose étrange! ces hommes n'abandonnèrent pas sans regrets la terre où ils avaient souffert. Ils gardaient dans leur cœur la pensée du retour. Leur fuite n'était qu'un temps d'arrêt, qu'une trêve forcée dans la conquête qu'ils avaient entreprise. Pour eux, le sang versé voulait encore du sang. Mais ce n'était point le sang de la vengeance, c'était celui du dévouement et du martyre.

Sans la foi dans le cœur, sans une étincelle dans l'âme, comment comprendre cet amour insensé du prochain et cette loi plus insensée encore, mais aussi positive qu'elle est mystérieuse, la loi du sacrifice?

Assurément, en voyant partir nos missionnaires une seconde fois pour la Calédonie, les John Bull de Sydney criaient au fanatisme; et qu'auraient dit nos Prud-hommes des boulevards, s'ils avaient pu les voir?

Au commencement de 1848, *l'Arche d'alliance* ramenait donc pour la seconde fois ces mêmes missionnaires, en vue des hautes et sombres montagnes de la Calédonie. Trois années d'épreuves avaient démontré combien la conquête de la Grande-Terre était difficile. Aussi, après avoir exploré de nouveau toutes les sinuosités du rivage, on se décida cette fois à n'occuper que des postes avancés, à en faire des lieux d'observation, et à ne pro-

céder à la conquête que par étapes et pour ainsi dire par circonvallation. Dans ce but, on choisit, à l'extrémité sud, l'île des Pins, découverte et baptisée par le capitaine Cook, peuplée d'un millier d'hommes et assez bien placée pour n'avoir point échappé à l'attention et à la convoitise anglaises. Quelques années plus tard, en effet, quand l'amiral Fébrier-Despointe vint l'occuper au nom de la France, une corvette anglaise partie de Sydney s'efforçait, mais en vain, de la couvrir des couleurs britanniques; il était trop tard. Les indigènes convertis par nos missionnaires ne consentirent à faire leur soumission qu'au représentant de la France.

Notre réussite dans cette circonstance fut un mécompte pour nos voisins.

C'était d'ailleurs une rare et modeste revanche pour toutes les autres tentatives de prise de possession, dans lesquelles ils nous avaient constamment surpris et devancés. En 1803, il avait suffi de l'apparition du capitaine Bodin dans le voisinage de la terre de Van Diemen, pour décider le gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud à s'emparer immédiatement du port qui devait être Hobart-Town. En 1839, la prise de possession de la Nouvelle-Zélande par les Anglais fut bien plus audacieuse. Sans pouvoir faire valoir aucun titre de découverte, de cession ou de conquête, il leur suffit de savoir qu'une compagnie française, partie de Nantes et de Bordeaux et assistée par notre gouvernement, se dirigeait vers la presqu'île de Banks, pour expédier immédiatement en ce point un navire de guerre.

Vingt jours seulement avant l'arrivée des colons français, le capitaine Hobson, parti de Sydney en toute hâte, s'emparait de la *baie des Iles*, et proclamait, dans toute l'étendue des terres adjacentes, la souveraineté de la Grande-Bretagne.

C'est ainsi qu'avant même d'y arriver, nous avons perdu la Nouvelle-Zélande. Faut-il le regretter? Grande comme la France, offrant un sol fertile, sous un climat salubre, aurions-nous pu profiter des richesses que l'Angleterre, en peu d'années, y a accumulées? La situation de nos colonies depuis trois quarts de siècle n'autorise pas ces regrets.

CHAPITRE XXII.

Victimes de la traite rapatriées par Marceau. — Sentiments de reconnaissance chez les anthropophages. — Un canot de *l'Alcméne*. — Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. — Déportation. — Est-ce par les convicts ou malgré les convicts que l'Australie s'est faite? — On ne colonise pas avec les gendarmes.

Dans le nord et sur la même latitude que Balade, Marceau fonda une autre mission, à l'extrémité méridionale des Nouvelles-Hébrides, dans la petite île d'Annatom.

De ce port, on touchait aux groupes des îles Loyalty, répandues le long de la côte nord-ouest de la Nouvelle-Calédonie. Elles étaient peuplées d'habitants moins féroces, d'origine polynésienne, et on croyait avoir quelque droit de compter sur leur reconnaissance. L'illusion,

qui ne fut que de courte durée, faillit coûter cher à Marceau et à son équipage.

Au milieu de ces îles, à Lifu, un navire de commerce sous pavillon anglais était venu, l'année précédente, faire une razzia de tous les indigènes qu'attirait à bord l'appât des biscuits ou des verroteries; une fois sur le pont, on les refoulait dans la cale, on les y entassait, puis, laissant retomber sur leur tête le panneau d'une étroite écoutille, on passait à une île voisine compléter la cargaison humaine. Le tout reparaissait sur les wharfs de Sydney, sous le nom de travailleurs volontaires.

Avec une enseigne menteuse, c'était la traite dans toute son horreur. Les honnêtes gens en furent indignés, et le gouverneur protesta en les déclarant libres. Mais on le devine : bien que libres, les malheureux ne furent ni occupés, ni nourris, ni payés. On les voyait çà et là dans les rues, tristes et abattus, errant par bandes affamées. Ils étaient en haillons ou couverts de quelques pans d'étoffe à faire regretter leur nudité première.

Marceau en eut pitié; son cœur s'en émut. Il fit publier dans la ville que *l'Arche d'alliance* recevrait, sans frais, pour les ramener aux îles Loyalty, les indigènes qui se présenteraient. Le jour du départ, pas un ne manqua à l'appel. Ainsi, à la limite australe du monde, en plein dix-neuvième siècle, sous le patronage des missions catholiques, Marceau faisait revivre l'œuvre de la Merci et des Rédemptoristes, que le moyen âge chrétien avait créée au profit des esclaves. On ne pouvait relier à l'œuvre océannienne une plus noble cause.

Après avoir déposé à Annatom et à l'île des Pins les missionnaires déjà martyrisés mais pas encore vaincus, *l'Arche d'alliance,* dans le même voyage, mouillait aux îles Loyalty pour ramener les malheureux indigènes que la cupidité de quelques traitants de Sydney en avait arrachés. A *Halgan*, près de cent furent ainsi rendus; parmi eux se trouvait le fils du chef de l'île.

Pour prix de leur passage et des soins dont ils avaient été comblés, Marceau ne demandait que la possibilité d'ajouter un nouveau bienfait, celui de les rendre chrétiens.

On le reçut au milieu des plus bruyantes démonstrations de joie. Dès le premier jour, le chef Uanekeli l'invita au kawa. Toute la population s'y trouvait réunie; les guerriers étaient assis en rond, quelques vieillards au centre, les femmes et les enfants accroupis en dehors.

Marceau s'y rendit seul avec le missionnaire qu'il avait l'intention d'établir à Halgan et avec un jeune Wallisien qui servait d'interprète.

Il fut d'abord surpris de n'y trouver ni le fils d'Uanekeli ni la plupart des insulaires qu'il avait ramenés. On leur dit qu'ils étaient retenus dans la tribu voisine, mais que le lendemain, les deux tribus, réunies dans une grande fête, offriraient aux blancs les meilleurs fruits de l'île. L'insistance du chef était grande et l'attitude des sauvages caressante et obséquieuse.

Marceau n'y vit que l'expression de la reconnaissance, mais l'œil plus exercé du jeune Wallisien ne s'y laissa point prendre. L'invitation du lendemain n'était qu'un affreux piége dans lequel tous les blancs devaient être

égorgés. La fête était bien un festin national, mais un festin dont Marceau et son équipage devaient faire les frais. La terre qu'ils foulaient était noire de sang.

Huit jours auparavant, quatre-vingts hommes de la tribu voisine y avaient été massacrés et mangés.

Marceau eut beaucoup de peine à se rendre à de pareils soupçons. Dès le lendemain cependant, il se tint sur ses gardes. Le chef ne manqua pas de venir jusqu'à bord au-devant de ses hôtes. La foule impatiente attendait au rivage. Mais au milieu du jour, quand ils virent que leur proie leur manquait, de grandes pirogues se détachèrent ensemble de plusieurs points de l'île. Les hommes, armés et barbouillés de noir, poussaient des cris féroces ; leur intention n'était plus douteuse. *L'Arche d'alliance* allait être attaquée. L'équipage n'eut que le temps de disposer ses pièces et de charger ses armes.

Dès que les sauvages virent les fusils reluire derrière les sabords et les canons braqués sur leurs pirogues, ils ne firent qu'un bond dans l'eau, plongeant comme des phoques et ne reparaissant que plus loin, pour gagner le rivage.

Ce qui fut le plus difficile à Marceau, ce fut de calmer l'exaspération de ses hommes et de les empêcher de commencer le feu. L'emploi des armes est, dans tous les cas, contraire à l'esprit des missions.

Pour le cœur de Marceau c'eût été le sujet d'un éternel regret; mais l'équipage n'était pas forcé d'avoir de tels scrupules ; et, franchement, on est bien tenté de lui donner raison.

Quelques paquets de mitraille, envoyés à propos, n'auraient pas compromis la cause de la morale et de la civilisation. Il faut trop de vertu pour croire le contraire. Le danger auquel Marceau venait d'échapper n'est pas rare. Cook en avait été victime aux Sandwich; avant lui, Magellan était tombé frappé aux îles Philippines; Bougainville avait eu une partie de son équipage massacrée aux îles Samoa. De nos jours, que d'exemples ne pourrait-on pas citer! que de capitaines surpris et de navires marchands enlevés!

L'évêque d'Amata, après avoir accompagné en France les naufragés de *la Seine*, ne tarda pas à y éprouver cette vague inquiétude qui, chez les grandes âmes, n'est que la nostalgie des contrées lointaines, des dangers inconnus. C'est à Annatom qu'il reparut en 1850. Il y retrouva le Père Rougeyron dévoré par la fièvre, mais toujours ardent, inébranlable, le regard et le cœur invariablement tournés vers la Calédonie. Dès cette heure, la lutte recommence; ils reviennent tous les deux à Balade et cherchent à se fixer de nouveau sur la côte. Inutiles efforts! Ils sont encore repoussés, chassés, forcés de fuir. Mais en fuyant, cette fois, ils emmenèrent avec eux un noyau de jeunes néophytes qui, peu à peu réchauffés, régénérés à ce contact ardent, vont leur permettre, à un prochain retour, de prendre enfin racine sur cette terre si longtemps inféconde.

Chez ce peuple profondément féroce et dégradé, les hommes qui les premiers s'attachèrent aux pas des missionnaires le firent cependant avec l'abandon d'un entier

dévouement. Quelque restreint qu'en pût être le nombre, c'était, pour l'avenir, un gage d'espérance, un dédommagement pour bien des sacrifices. C'était le premier germe qui tôt ou tard ne pouvait manquer de se développer et de porter ses fruits.

Après de nouvelles et cruelles épreuves, l'évêque finit par s'implanter et par se maintenir au milieu des tribus ; mais ce fut son dernier effort.

Jeune encore, il tomba épuisé, non comme le martyr, sous les coups du sauvage, mais atteint par une épidémie dans laquelle il avait prodigué sa vigueur et son zèle. Étendu sur la terre, dans une case de paille, il expira entouré de milliers de Kanaks qui venaient avec étonnement voir mourir un chrétien. Le crucifix pressé sur sa poitrine, les yeux tournés au ciel, son dernier soupir fut une prière, sa dernière parole une parole de paix, de pardon et d'amour.

La mort de Mgr Douarre semble avoir clos ou du moins suspendu l'ère des persécutions.

La religion ne fut point seule à avoir ses victimes. La science eut aussi à déplorer les siennes. Qui ne se rappelle encore avec un sentiment d'horreur la scène de cannibalisme dans laquelle disparurent nos jeunes camarades, de Saint-Phall et Devarenne ?

En 1851, la corvette *l'Alcmène*, commandée par le comte d'Harcourt, arrivait à Balade pour compléter l'hydrographie de l'île. A peine rendu au mouillage, le commandant français expédiait dans ce but, à dix ou quinze milles au nord, avec des vivres et des armes, une em-

barcation montée par deux officiers, douze hommes et un patron.

Après avoir sondé toutes les sinuosités du rivage, le canot arrivait sans rencontrer d'obstacles au lieu d'observation. C'était une crique profonde dont les eaux transparentes, abritées par un cap avancé, reflétaient les blocs cyclopéens de noire serpentine.

Tout autour, le site était désert. Pas de sauvage en vue. On débarque sans crainte ; malheureusement les armes sont laissées dans le fond du canot.

Les hommes çà et là suivent divers travaux ; les relèvements se complètent, les observations se poursuivent, les instruments miroitent au soleil. Tout à coup, comme autant de panthères bondissant de derrière un rocher, les sauvages s'élancent en poussant des hurlements affreux.

Les deux officiers sont les premiers frappés. Vainement les marins courent prendre les armes ; il est trop tard. Les malheureux succombent, un à un, avant de pouvoir regagner le canot.

Plusieurs jours s'écoulèrent avant que *l'Alcmène* pût connaître ce résultat fatal. Mais quand le doute ne fut plus possible, n'écoutant alors que son indignation, le commandant d'Harcourt se rapprocha, autant qu'il lui fut possible avec sa corvette, de l'endroit du massacre.

De là, à la tête d'une centaine de marins bien armés, il explora le pays dans toutes les directions ; il brûla les villages, rasa les cocotiers ; mais impossible d'atteindre un seul sauvage. Ils avaient fui dans les bois comme des bêtes fauves. Autour des cendres encore fumantes, on

retrouvait les débris de leurs affreux festins, des fragments de cadavres rôtis, des membres dépecés; partout des ossements humains.

Comme un sanglant trophée, des têtes grimaçaient au-dessus de la tente des chefs. De l'une de ces cases, au moment où la flamme allait l'envelopper, on entendit sortir des cris plaintifs et étouffés. Par pitié ou par rage, on allait la cribler de coups de baïonnette, quand dans l'intérieur on découvrit deux formes humaines, étroitement liées, se roulant sur le sol, dans l'ordure et la boue. Leur figure était méconnaissable, mais le son de leur voix fut bientôt reconnu! C'étaient deux des malheureux canotiers de M. Devarenne, que les sauvages avaient saisis vivants. Inutile de les tuer de suite, les vivres abondaient! Onze cadavres leur permettaient d'attendre une semaine.

Conservés à l'engrais, ces deux infortunés eurent tous les jours sous les yeux des scènes que la plume se refuse à décrire. Leur esprit n'y résista point. Quand on les détacha, ils étaient fous; ils riaient, pleuraient, poussaient des cris confus. Leur raison ne revint en partie qu'en revoyant la France.

Ces événements avaient attiré à cette époque l'attention publique sur la Nouvelle-Calédonie. La salubrité du climat, les avantages de sa position et la possibilité d'y établir un pénitencier, décidèrent le choix du gouvernement. Le contre-amiral Fébrier-Despointes en prit possession en 1853, et l'année suivante, M. de Montravel, sous le nom de Port-de-France [1], fonda le chef-lieu

[1] Aujourd'hui Nouméa.

de notre établissement au sud-ouest de l'île, au fond d'une baie spacieuse et bien abritée. Dès le début et jusqu'à ces dernières années, tous les efforts de nos missionnaires ont naturellement concouru à la colonisation de cette terre que depuis dix ans ils arrosaient de leur sueur et de leur sang.

Leur connaissance spéciale de la langue et des mœurs du pays, leur influence même sur les sauvages convertis, ont été maintes fois utilisées dans les expéditions militaires que l'on a été obligé de diriger dans l'intérieur. D'ailleurs, l'extrême division des tribus et l'état constant d'hostilité dans lequel elles vivent sont autant de conditions favorables, qui nous permettent de tenir le pays avec fort peu de troupes. Cette influence salutaire des Missions chrétiennes sur la marche et le développement d'une colonie naissante, n'a pas plus échappé aux gouverneurs successifs de la Nouvelle-Calédonie qu'à ceux qui ont inauguré et affermi si brillamment en Cochinchine notre conquête et notre domination.

Ce fut près de notre établissement militaire qu'un des commandants en chef de nos possessions françaises dans l'Océanie, l'amiral Du Bouzet, fit à nos missionnaires l'importante concession de deux mille quatre cents hectares d'excellent terrain autour de la baie de Boulari, sur les bords d'un cours d'eau, et au pied de hautes montagnes où l'on a découvert d'abondants gisements de fer et de charbon.

Les gouverneurs anglais de Sydney ne se sont pas montrés moins généreux à l'égard des moines Bénédic-

tins irlandais et espagnols qui, sous la conduite de monseigneur Salvado, débarquèrent en 1846 dans la baie de Freemantle, près de Perth, pour fonder dans l'intérieur du continent austral des centres agricoles dont le rapide développement a si fort excité l'étonnement de la presse anglaise.

Dans un journal de Londres, la célèbre miss Nightingale a dit : « Il n'y a que dans l'école bénédictine que l'on me semble avoir compris la nécessité de faire entrer graduellement, par l'éducation, les habitudes des pays civilisés chez les sauvages. »

Une feuille locale avoue que le grand succès des missionnaires catholiques tient à ce que, « sans négliger le développement de l'intelligence chez le sauvage, ils cherchent, par l'éducation physique, à faire de l'Australien un homme laborieux et utile à la société[1]. »

« Un homme laborieux! s'écrie à son tour un autre journal protestant, mais c'est plus difficile à obtenir qu'un converti, qui n'est chrétien que de nom. La prédication seule de l'Évangile ne sert de rien pour civiliser nos sauvages. La seule méthode à suivre nous est clairement indiquée par les succès des Bénédictins. Mais la difficulté, pour nous protestants, est de trouver des institutions d'hommes poussant le dévouement jusqu'à la plus complète abnégation d'eux-mêmes[2]. »

Quelle éloquente leçon nous est ainsi envoyée, des antipodes, par ces quelques disciples de saint Benoît renou-

[1] *The inquirer and commercial New Perth,* 15 nov. 1865.
[2] *The Perth's Gazette and Australia's Times,* 17 nov. 1865.

velant, dans notre siècle, les merveilles de Subiaco au milieu de ces sauvages errants que dans l'échelle ethnologique on veut placer au-dessous des Hottentots et des nègres, à peine au-dessus du mandrille et du chimpanzé!

A l'exemple des moines pasteurs et cultivateurs de l'Australie [1], et suivant les traditions des célèbres Missions du Paraguay, les Pères Maristes de la Nouvelle-Calédonie ont groupé leurs néophytes autour de certains centres pour les fixer au sol par les travaux des champs. C'est le seul moyen que l'on ait jamais eu de pouvoir triompher de l'instinct du sauvage. L'expérience nous l'a partout fait voir, et le cours de cette étude nous l'a surabondamment démontré. Toutes les fois qu'une race sauvage s'est trouvée en présence de notre civilisation, il n'y a eu que deux issues ouvertes devant elle : d'une part, conversion et assimilation relative par le catholicisme; de l'autre, dégénérescence et anéantissement au contact des Anglo-Saxons protestants.

A Boulari, la culture des cannes réussit à merveille. Le village s'élève au milieu de vastes plantations; il possède une église, une usine, un moulin. La population, surtout à l'origine, s'est rapidement augmentée.

Dans toute l'île, le nombre des nouveaux chrétiens ne s'élève pas à moins de huit à dix mille environ. Et pourtant, la jeune Mission chrétienne, agricole et industrielle de la Nouvelle-Calédonie a eu sa crise et ses épreuves. Qui le croirait! sur cette grande terre perdue aux antipodes, au sein de l'Océan, ce qui lui a manqué tout à

[1] Note E à la fin du volume.

coup, c'est un peu d'air et d'espace, c'est un peu d'indépendance et de liberté [1].

Elle a vu s'élever devant elle une puissance rivale, ombrageuse et jalouse, revendiquant avec l'inflexible rigueur de la force les prérogatives de son autorité. Aux dernières limites du monde civilisé, elle a vu ainsi surgir cette éternelle lutte entre deux pouvoirs si souvent divisés, destinés cependant à s'entendre pour réaliser sur la terre le règne de l'harmonie générale.

Aux yeux d'un des derniers gouverneurs de l'île, les missionnaires de la Calédonie cessaient d'être une libre

[1] « Nous glanons où nous moissonnerions, si la paix et la liberté nous étaient rendues. A Puebo, le 28 juin, la messe finie, je vis défiler nos néophytes, au nombre de sept cents; il en manquait environ six cents à l'appel. Une pression étrangère leur avait fait déserter l'église. En la quittant, ces malheureux avaient naturellement repris leurs mœurs sauvages; poussés par des agents sataniques, et pour se venger de l'enlèvement de leurs terres, ils avaient massacré six de nos compatriotes. C'est ce massacre, dont on a voulu faire retomber la responsabilité sur la tête des missionnaires, qui a attiré les mesures les plus sévères de l'administration sur les indigènes restés fidèles à la religion et à la France. »

Cette lettre est écrite au supérieur général de l'ordre par ce même Révérend Père Rougeyron que nous avons vu dès l'origine lutter avec tant d'énergie contre la fièvre et contre la férocité des Kanaks. Il est actuellement pro-vicaire apostolique de la mission.

Les lignes suivantes, qui accompagnent sa lettre, nous promettent de curieuses révélations :

« Les épreuves n'ont pas manqué à l'établissement du catholicisme dans la Nouvelle-Calédonie. Nous n'avons pas tout dit, nous ne pouvons tout dire. D'autres épreuves moins apparentes peut-être, certainement plus redoutables, très-douloureuses surtout, ont entravé et entravent encore le progrès de la mission. Mais l'excès des maux en présage ordinairement le terme. » (*Annales de la Propagation de la foi*, novembre 1869.)

association de généreux apôtres qui s'en vont, au péril de leur vie, apporter aux sauvages les bienfaits de la civilisation et de la foi.

Pour lui, cette association portait atteinte à la liberté de conscience et à la liberté des cultes ; elle représentait l'Église organisée, l'Église devant l'État, l'Église envahissante dont les empiétements devaient être combattus par les concordats, les articles organiques et la constitution civile du clergé. Dès lors, prédications et culte, construction de chapelle et propagande religieuse, école de catéchistes et de catéchumènes, tout a dû passer au crible du pouvoir. En 1864, deux pauvres religieuses qui croyaient pouvoir venir librement prodiguer à l'enfant du sauvage leurs soins évangéliques, n'ont pu ouvrir leur école de filles qu'après s'être présentées, *conformément à l'article* 6, *paragraphe* 2, *de l'arrêté du* 15 *octobre,* devant la commission d'examen chargée de leur délivrer un brevet de capacité! Et cependant l'une d'elles, mademoiselle B..., fille d'un officier supérieur de la marine, venait d'achever son éducation dans l'un des premiers pensionnats de France!

Au point de vue du droit et de l'administration, tout cela est parfaitement correct, légal, inattaquable. Un juriste habile peut le défendre avec des arguments péremptoires ; mais ce n'est pas avec un pareil formalisme ni une semblable légalité qu'on civilise les anthropophages et qu'on en fait des travailleurs utiles et dévoués.

Au-dessus des lois humaines, trop souvent imparfaites, il y a les grands principes de l'Évangile qu'il n'est pas permis à un gouvernement chrétien de perdre entière-

ment de vue. Au nom des éternels principes de ce code de civilisation, les premiers apôtres sont allés enseigner et baptiser le monde sans se préoccuper du bon plaisir des princes de la terre, pas plus que de leurs caprices légaux et de leurs tracasseries administratives. Sans doute, en traversant les sociétés humaines, l'Église a contracté des alliances avec les gouvernements, spirituellement soumis à son autorité. « Elle accepte, sans en rougir et sans trop s'en glorifier, ces alliances, ces pactes, ces concordats, plus utiles encore aux peuples qu'à elle-même; mais jamais, quoi qu'il en soit, ces alliances ne deviennent ni une condition de son existence, ni un ressort de sa vie, ni une impulsion de ses mouvements, ni une initiative de ses entreprises. Jamais elle ne permet qu'elles deviennent une consécration de sa servitude, un gage de sa dépendance, une confiscation de sa liberté, une suppression de sa spontanéité [1]. »

Le siége du gouvernement en Nouvelle-Calédonie n'est encore à cette heure qu'un établissement militaire tracé tout d'une pièce, avec ses forts et ses casernes, ses prisons et ses édifices publics.

En face, sur un îlot qui clôt l'entrée du port, se trouve le pénitencier. Depuis quelques années, près de trois mille forçats y ont été déposés; ils y sont parqués, gardés à vue comme ils peuvent l'être à Toulon ou aux îles du Salut. Les plus dociles sont employés aux routes et aux travaux publics. On ne saurait se plaindre à leur égard de trop de surveillance; mais on ne parvient à ce

[1] Conférences de Notre-Dame, 1869.

but qu'à grand renfort de troupes, de chiourmes et de gendarmes, et ce ne sont point là des éléments de colonisation.

Ce ne sont que des charges dont on ne peut vouloir dégrever le budget de la mère patrie qu'au détriment du malheureux colon qui, en venant dans un pays sauvage, implore vainement la faveur d'un pouce de terrain affranchi de taxes et d'impôts. Ces entraves ont déjà ralenti notre marche en Afrique, et cependant l'exemple du mouvement contraire est bien éloquent sous nos yeux. Qui a jamais songé à opposer de semblables obstacles aux émigrants qui se répandent dans les solitudes de l'Australie et des États-Unis? Là, le produit du sol revient intégralement à l'homme qui, le premier, le défriche et l'exploite. Ce n'est que plus tard qu'admis aux bienfaits de la vie en commun, il est tenu d'en partager les charges. Avant comme après le défrichement, en présence des tribus sauvages, personne ne songe à y entraver l'action civilisatrice du missionnaire par l'application rigoureuse des concordats et des lois organiques.

On a prétendu que les premiers convicts de Botany-Bay valaient mieux, ou du moins qu'ils n'avaient point encouru des condamnations aussi graves que les forçats auxquels nous faisons traverser cinq mille lieues de mer.

Ne serait-il pas plus juste d'attribuer uniquement au génie civilisateur de la Grande-Bretagne les merveilles qu'il a créées à Sydney, à Melbourne, à Hobart-Town, non point à l'aide des convicts, mais malgré leur funeste influence? Oui, cette influence funeste et délétère, il a fallu la combattre dès que l'émigration anglaise s'est

portée dans cette direction. Ainsi, dans cette prodigieuse colonie qui, en quatre-vingts ans, a porté si haut la richesse du continent austral, dès 1840, la Nouvelle-Galles du Sud refusait de recevoir de nouveaux convicts. D'autres États se fondaient, purs de ce stigmate; ils comptent aujourd'hui des villes florissantes telles que Melbourne, Adélaïde, Perth et Brisbane. Les cinq parties de l'Australie relèvent directement de la couronne, avec un parlement local. Là, comme ailleurs, la liberté croît avec la fortune.

A l'origine, malgré l'énergie des premiers gouverneurs, on avait trop négligé l'élément religieux et moralisateur; c'est un amiral français qui l'écrivait, il y a trente ans, de Sydney. Ses paroles sont en tout temps bonnes à rappeler :

« Les résultats que les aumôniers obtiennent aujourd'hui sur le moral des convicts font voir combien, à l'origine de la colonie, leur établissement eût été favorable à la réforme et à la moralisation des prisonniers. C'est alors que l'homme est le plus malheureux, qu'il se sent le mieux disposé à recevoir et à utiliser les consolations de la religion [1]. »

Pour ce qui touche à l'organisation des services publics dans la Nouvelle-Calédonie, nous avons sous les yeux des rapports qui ne laissent rien à désirer. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à parcourir dans la *Revue maritime* ce qui est relatif aux cultes, à la justice, à la guerre, à la marine, aux finances et aux ponts et chaussées de la

[1] *Voyage autour du monde sur la Vénus*, amiral du Petit-Thouars, vol. III.

colonie. On peut regretter qu'il y soit moins question de culture, d'irrigation et de défrichement.

Où en sont les progrès de la population? quelles sont les relations des blancs avec les indigènes? quelle est la proportion des naissances comparée aux décès? C'est là, en définitive, le seul signe infaillible de la prospérité. Toutefois, avec le savant auteur de la *Réforme sociale en France*, nous pensons que la pression administrative peut restreindre l'essor d'un peuple, mais elle ne suffit pas à expliquer son impuissance en fait de colonisation. La cause de ce changement extraordinaire dans le caractère et les aptitudes du peuple français est ailleurs; elle est dans cette succession de transformations sociales qui ont fatalement abouti chez nous à l'infécondité et à la stérilité des mariages [1].

« Mais à quoi bon agiter les destinées de notre jeune colonie? nous dit l'auteur des récentes explorations du globe. Le décret qui affecte l'île à un pénitencier semble les avoir fixées. » Si l'on ne profite pas en effet des leçons de l'expérience, pourquoi espérer ici de meilleurs résultats qu'à la Guyane?

Un ancien magistrat vient de nous faire une lamentable peinture de nos essais de colonisation à Cayenne.

Jamais Dante dans son *Enfer* n'a rien inventé d'aussi sombre que les scènes de désespoir et de sang dont les rochers des îles du Salut ont été le théâtre.

L'histoire de la déportation se trouve liée à la plupart des tentatives de colonisation de ce riche pays.

[1] *Réforme sociale*, Leplay, vol. Ier, p. 458.

Eh bien, en parcourant le douloureux tableau de ces avortements, l'auteur s'arrête avec étonnement devant la seule entreprise qui faillit être heureuse; c'est celle des Jésuites! « En 1723, ils y possédaient quatre-vingt-cinq habitations, neuf sucreries importantes, près de trois mille travailleurs. Administrateurs habiles et économes, ils auraient porté bien loin la culture et ses riches produits. Mais le coup qui frappa leur ordre dissipa cette prospérité et cet avenir de richesse [1]. »

Il est vrai que les membres de cet ordre célèbre ne sont jamais allés chercher le secret de leur puissance colonisatrice dans les utopies socialistes que l'on prétend n'être point étrangères au gouvernement de la Nouvelle-Calédonie. Nous ne nous arrêterons pas aux critiques des feuilles de Sydney à ce sujet; nous avons de la peine à les croire sérieuses.

Les germes féconds que les doctrines socialistes peuvent renfermer dans leur sein, ce n'est pas le concours du gendarme ou du garde-chiourme qui les fera éclore [2]. Nous ne pensons pas que ces germes trouvent le terrain

[1] *De la colonisation et de la transportation à Cayenne*, par M. Tanc; *Revue moderne*, octobre 1869.

[2] Encore un chapitre curieux et triste à ajouter à l'histoire des systèmes socialistes! En 1864, parmi les émigrants débarqués de la frégate *la Sibylle*, on fit choix d'une vingtaine de personnes représentant des industries diverses et on les envoya, avec deux femmes qui avaient suivi la fortune de leurs maris, expérimenter la communauté dans la plaine riche et fertile de Yaté. Le gouverneur ne cacha point l'espoir qu'il fondait sur cette application des idées sociétaires. Une année ou deux ne s'étaient point écoulées que les habitants se séparaient aigris, mécontents; non-seulement ruinés, mais endettés. (*Explorations récentes du globe*, par Frou de Fontpertuis.)

mieux disposé chez les Kanaks de la Mélanésie qu'ils ne l'ont rencontré au Texas ou en Algérie, pas plus que dans la population de couleur de l'île de la Réunion [1].

Ce que nous persistons à croire, c'est que le christianisme seul est capable de renouveler au milieu des anthropophages de la Nouvelle-Calédonie les prodiges qu'il a déjà accomplis sur tous les autres points du globe.

Lui seul peut reconstituer la famille et non pas la tribu, substituer la propriété individuelle à la misère en commun ; lui seul enfin, en les fixant au sol, peut rendre aux indigènes, avec l'amour du travail, la dignité, la chasteté et la fécondité du mariage chrétien.

Ce n'est pas autrement qu'avant le moyen âge il a civilisé notre Europe barbare, pas autrement qu'il a opéré ses merveilles dans les deux Amériques, dans l'Inde et en Afrique.

Avec le même principe, nous le voyons pénétrer aujourd'hui au cœur de l'Australie; en face même de la Calédonie, devant les efforts stériles d'une administration despotique, nous le voyons encore transformer, régénérer et repeupler les îles libres de l'Océan, Wallis, Gambiers et Futuna.

[1] A propos des sanglants événements de l'île de la Réunion, une correspondance du journal *la Presse*, correspondance reproduite par *l'Univers* du 20 mars 1869, observe que, depuis que les fouriéristes ont fait de nos colonies un champ d'expériences, on a pu apprécier les résultats de leurs utopies à Alger, à Bourbon et en Nouvelle-Calédonie.

QUATRIÈME PARTIE.

DONDART DE LAGRÉE.

CHAPITRE XXIII.

Retour en France. — Une école du soir. — Dondart de Lagrée.

La campagne de *l'Arche d'alliance* dans l'Océanie dura quarante-quatre mois. Les événements de 1848 hâtèrent son retour. Jusque-là, l'avenir s'était annoncé favorable à l'entreprise que Marceau dirigeait. Trois années après sa fondation, la Société de l'Océanie, devenue propriétaire de six beaux navires, avait déjà pu rendre de très-grands services à l'œuvre de la Propagation de la Foi. Elle avait transporté les missionnaires sur les points les plus éloignés; elle les avait visités et mis en relation avec les comptoirs voisins établis dans ce but. Ainsi s'était accompli en partie son programme, pour tout ce qui était relatif à l'établissement des colonisations chrétiennes, quand éclata la révolution de Février. Avec elle, les

adhésions cessèrent, les créances rencontrèrent les plus grands embarras; vainement on sollicita l'appui de l'État. La pénurie du trésor motiva son refus. La Société dut subir la crise commerciale que les événements politiques avaient amenée.

A cette époque, la santé de Marceau était à jamais compromise. Il songeait à entreprendre un second voyage dans l'Océanie; mais ses forces trahirent son courage. Au commencement de 1851, il s'éteignit doucement dans les bras de sa mère, calme, résigné, presque joyeux, quittant la terre dans la sérénité du juste et du chrétien.

Comme toutes les natures ardentes et passionnées, Marceau n'avait rien fait à demi.

Convaincu, il avait voulu convaincre les autres. C'est ainsi qu'il s'était fait apôtre par la parole, apôtre par les actes.

Avant d'aller initier à la lumière les sauvages de la Polynésie, il avait plus d'une fois tourné ses regards et son cœur vers les pauvres, les ignorants, les déshérités de nos grandes cités, vrais barbares de la civilisation, dont les yeux et l'oreille s'ouvrent si rarement aux préceptes du Christ.

Le paupérisme et l'ignorance, cette plaie physique et morale du peuple, il l'avait toujours présente à la pensée. Qu'on en poursuive la guérison par l'instruction obligatoire ou par la liberté de l'enseignement; qu'on en demande l'extinction aux associations privées ou publiques, au secours de l'État ou aux sociétés philanthropiques, coopératives ou religieuses, tous les moyens sont louables,

pourvu que l'intention soit droite, sincère, pure de tout esprit de parti et d'intrigue, de calcul et d'ambition.

Dans la sphère où il pouvait agir, Marceau n'avait pas trouvé de meilleur moyen pour faire pénétrer l'idée de Dieu chez le pauvre, que d'aller le voir en sa demeure, s'asseoir à son triste foyer, s'entretenir de ses besoins, compatir à ses misères; puis, en déposant dans sa main une modeste obole, lui rappeler qu'il est sur terre un autre pain que celui de la douleur, qu'il y a aussi le pain de la vie, de l'espérance et de l'amour.

Ces visites régulières, posées, respectueuses, faites au domicile de l'indigent, venaient d'être inaugurées à Paris par quelques hommes de cœur, jeunes étudiants pour la plupart, unis dans la même foi, mais convaincus aussi que la foi sans les œuvres est un don stérile. Ils ne voyaient pas seulement dans la charité un devoir, dans l'aumône une restitution, ils comprenaient surtout que ce qu'ils retiraient de leurs visites au pauvre valait mieux que ce qu'ils lui portaient.

Comment, en effet, songer encore à se plaindre de la part qui nous a été faite, quand on sort de la mansarde où il n'y a pas de pain à donner aux enfants?

Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant que ces réunions nées d'hier, issues d'une pensée féconde, se soient promptement propagées en France, en Europe et dans le monde entier.

Étrangères à tout esprit de caste et de parti, de politique et de nationalité, elles se sont partout posées ouvertement, en public, le front haut et à la française.

Qu'auraient-elles donc à cacher? Est-ce que derrière leur programme avoué, imprimé et répandu partout, il se glisserait par hasard des doctrines secrètes, des menées ténébreuses, des plans de transformation sociale et d'universelle révolution? Dans le sein de ces réunions, ferait-on deux parts : l'une pour les initiés d'un grade inférieur, l'autre pour les chefs plus habiles? et pendant que le vulgaire s'en tient aux philanthropiques agapes et aux hiérarchies d'apparat, est-ce qu'on ourdirait dans l'ombre ces trames politiques dont les fils sont tenus par des mains inconnues?

Mais où sont ici les serments et les conjurations, les projets de vengeance et les chevaliers du poignard?

Sous le masque d'un culte symbolique tout constellé de signes flamboyants et d'hiéroglyphes, y vient-on essayer ses forces, mesurer son courage à des épreuves fantastiques subies à la lueur des cierges noirs et des feux de Bengale, au milieu des cercueils vides et des chausse-trapes en carton?

Dans un siècle comme le nôtre, pourquoi donc se cacher pour faire un peu de bien?

La charité chrétienne ne vit pas de mystères; elle n'a pas besoin de secret pour entr'ouvrir ses bras, d'attouchement caché ni de parole occulte pour reconnaître un frère. Elle agit au grand jour; il lui faut la lumière. C'est ainsi qu'en 1842, à Toulon et à Brest, nous voyons Marceau implanter le premier, sous cette nouvelle forme de l'Association, le germe fécond de la fraternité, de la fraternité par le Christ et par la liberté.

Il n'eut au début que quelques rares adeptes; mais le nombre s'en accrut promptement; il s'est multiplié en se recrutant dans toutes les classes, principalement parmi les officiers et les ingénieurs.

Quand on se représente Marceau, le fougueux capitaine, assis au chevet d'un pauvre agonisant, lui prodiguant patiemment ses soins, ses veilles, sa santé, on se retrouve dans un monde connu, en pleine famille chrétienne, au milieu de ces douces et héroïques figures dont naguère on nous montrait encore un type si finement esquissé dans cette gracieuse Alexandrine de la Ferronnais, qu'il nous semble encore voir à travers les rues de Paris, à pied, dans sa chaussure usée et sa robe fanée, ayant renoncé volontairement à tout le prestige de la jeunesse, de la richesse et de la beauté, pour se consacrer aux soins de l'indigent, confondant ainsi dans la même pensée et la même passion l'amour du pauvre avec l'amour de Dieu, l'amour de Dieu avec celui du noble et beau jeune homme auquel elle avait donné rendez-vous dans le ciel.

A Toulon et à Brest, l'action de Marceau ne se borna pas seulement aux visites des pauvres; elle s'étendit encore aux marins et aux soldats si nombreux dans ces deux grandes villes.

Il créa pour eux les écoles du soir, vrai refuge où jusqu'à l'heure de la *retraite,* des cours élémentaires permettent d'utiliser de longs moments d'ennui et de désœuvrement. C'est d'ailleurs autant de pris sur la débauche et sur le cabaret. Marceau devançait de vingt ans la fondation des écoles d'adultes, dont un ministre semble

avoir voulu revendiquer l'honneur. L'admission en est libre; je me trompe, elle impose un devoir : au commencement et à la fin du cours, on se met à genoux pour adresser à Dieu une courte prière. Cette obligation n'empêche pas, tous les soirs, deux ou trois cents hommes de la flotte ou de la garnison de se presser en silence sur les bancs souvent trop étroits de la salle d'étude [1].

Quel peut être pour eux l'attrait de pareils cours? Pourquoi les préfèrent-ils à l'école du régiment? N'y sont-ils pas par hasard attirés et retenus par cette contagieuse et expansive puissance du dévouement, la seule force dont disposent à leur égard les instructeurs qui s'adressent à eux? Et ces instructeurs eux-mêmes, où se recrutent-ils? Pendant vingt ans, on a pu voir un professeur distingué de l'Université faire le cours des illettrés. Un ingénieur montre les quatre règles; les premiers éléments de physique et de dessin y sont enseignés par un spirituel magistrat, homme du monde accompli, mêlé dans sa jeunesse à toutes les luttes de la presse parisienne. Un capitaine de vaisseau, dont nous avions autrefois admiré la fière manœuvre sous le fort Constantin, y fit pendant longtemps, dans le langage pittoresque et coloré du marin, des entretiens familiers de morale, sur les devoirs de l'homme et les droits du chrétien.

[1] Dans le courant de 1868, douze cents hommes ont fréquenté l'école militaire de Toulon. Ce résultat a paru assez remarquable pour que S. Exc. le ministre Duruy ait envoyé à son directeur une médaille d'or.

Au contact de ces représentants volontaires et désintéressés de l'instruction gratuite et éminemment libre, pourquoi le fils du laboureur, qui n'a jamais connu de l'école de son village que la silhouette d'un pédagogue à gages, ne s'élèverait-il pas ici à la hauteur du sentiment de générosité qui anime le maître?

On ajoute d'ailleurs que les élèves qui fréquentent l'école militaire ne sont pas les plus mauvais soldats du corps, et que, quand il s'agit d'*aller de l'avant,* ils y vont comme les camarades.

Telles sont les œuvres que Marceau a fondées à Brest et à Toulon; elles lui ont survécu, elles subsistent encore pleines de séve et de vie, là où il en a déposé le germe.

Nous avons retrouvé de lui un dernier souvenir perdu au sommet des Alpes, dans les montagnes du Dauphiné.

Avant de partir pour l'Océanie, il était allé déposer comme une pieuse offrande, aux pieds de Notre-Dame de la Salette, sa croix de la Légion d'honneur, gagnée au feu à vingt ans, devant les Hovas de Madagascar. Dans ce sanctuaire célèbre, la croix de Marceau n'est pas le seul témoignage de la foi et de la dévotion du soldat; nous y avons vu des épaulettes noircies et lacérées à Malakoff et à Solferino.

Vains hochets que tout cela! dira-t-on. C'est vrai : mais ce sont les hochets de la gloire des armes, et ils sont les plus dignes de faire palpiter la poitrine d'un homme. Dans ce même lieu solitaire, le hasard nous fit rencontrer un autre souvenir maritime auquel nous

sommes heureux de consacrer les dernières pages de ce livre.

Dans la belle église de marbre noir que la munificence des fidèles a élevée sur les bords de la source miraculeuse, quelques religieuses d'un orphelinat de Grenoble priaient avec ferveur pour une personne qui leur était bien chère : c'était pour le neveu du saint et populaire fondateur de leur ordre, pour un officier de marine, M. Dondart de Lagrée, en ce moment engagé dans une expédition périlleuse, dans le haut Cambodje. Un an venait de s'écouler sans avoir de nouvelles. Selon l'usage, elles le recommandèrent aux prières de tous les pèlerins.

« Ah! puisque vous le connaissez, nous dirent-elles en sortant, n'est-ce pas qu'il est vraiment bon et qu'il mérite bien toute l'affection qu'on lui porte ? M. de Lagrée est plus qu'un ami pour nous, c'est un frère [1]. Que Dieu le protége et qu'il nous le ramène ! »

Oui, Dieu a exaucé en partie vos prières, pieuses filles, car il a permis au hardi voyageur d'accomplir jusqu'au bout, contre toute espérance, sa périlleuse tâche. Il lui a donné de découvrir, au milieu des débris d'une civilisation depuis longtemps éteinte, de précieux trésors ; le monde savant les attendait avec avidité. Malgré la fièvre et les épidémies, sous un climat malsain, au milieu des peuplades hostiles, des tribus révoltées, à tra-

[1] Notre ami, avec son caractère aimable et enjoué, se plaisait à dire aux religieuses de l'Orphelinat que le chanoine Dondart de Lagrée avait fondé : « Puisque vous appelez mon oncle votre père, je puis donc vous appeler mes cousines. »

vers les cours d'eau, les jungles, les forêts peuplées de tigres, de serpents et d'éléphants sauvages, Dieu lui a toujours donné l'ascendant nécessaire pour communiquer son calme, son courage, son inaltérable et sereine énergie, aux vaillants jeunes hommes qui s'étaient attachés à ses pas [1]. Il les a conduits sains et saufs au terme du voyage. Mais lui n'y toucha pas. Il tomba épuisé au moment de l'atteindre.

Deux jours le séparaient des bords du Yang-tse-kiang, de ce grand fleuve Bleu, le but de ses efforts, l'objet de tous ses rêves; et ce puissant courant qui devait l'emporter triomphant vers la mer, vers l'Europe, il ne le descendit que dans son cercueil. C'est triste, et pourtant c'est la gloire! c'est la vie dans sa réalité, mais aussi dans sa poétique et sévère grandeur.

Nous avons connu dans l'intimité Dondart de Lagrée. Élevés tous les deux aux Jésuites de Chambéry et de Fribourg, nous entrions la même année à l'École polytechnique, sortions ensemble dans la marine, et nous retrouvions successivement à la Plata, en Grèce, à Constantinople, en Crimée.

Partout nous avons pu apprécier les qualités de cet esprit ferme et charmant qui, sous les dehors de la plus

[1] Les membres de cette commission appartenaient tous au corps de la marine, à l'exception d'un jeune attaché d'ambassade dont le nom était plein de promesses. Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* peuvent dire comment il les a tenues. Quant au lieutenant de vaisseau Garnier, qui prit le commandement de l'expédition à la mort de Lagrée, il a donné des preuves de sa rare énergie, en traversant tout seul, et à deux reprises, le Cambodje révolté.

fine et loyale bonhomie, n'exerçait pas moins autour de lui le légitime et incontestable ascendant de sa supériorité.

Après les événements de 1848, auxquels il s'était associé avec toute l'ardeur de vingt ans, nous le revîmes à Athènes, au pied de l'Acropole, se retrempant aux calmes et éternelles sources de la beauté antique.

Initié aux merveilles de l'art grec, il avait suivi les fouilles d'Égine et des Propylées, et assisté à l'exhumation de quelques-uns de ces inimitables chefs-d'œuvre devant lesquels tous les efforts de l'architecture moderne sont restés impuissants.

Sur ce sol sacré, peuplé d'ombres illustres, jonché de marbres pentéliques et du plus pur paros, il se plaisait à errer avec recueillement, au milieu de ces fragments épars qu'avait jadis animés le génie de Phidias et de Praxitèle, de Callicrate et d'Ictinus.

Sous les ruines qu'y ont amoncelées les bandes vénitiennes et les iconoclastes anglais, il venait interroger la place où s'étaient brisés en tombant les dieux du Parthénon, la Minerve de la cella, les sacrificateurs de la frise, les centaures de ses métopes et les coursiers hennissants de ses frontons.

Des cariatides de l'Erechthæum aux colonnes de Jupiter, du temple de Thésée aux bas-reliefs de la Victoire Aptère, aucun détail remarquable n'avait échappé à son admiration.

En partant de la plaine d'Athènes, de Lagrée fut encore notre guide dans un lieu non moins célèbre, mais

bien moins fréquenté. Après avoir relu Homère, il avait exploré la Troade dans ses moindres détails, du mont Illus aux rochers de Pergame, des Portes Scées aux bords de l'Hellespont, de Ténédos à Ilium Recens et aux magnifiques ruines d'Alexandria Troa.

Savant archéologue, numismate exercé, il saisissait l'exergue d'une médaille grecque aussi facilement que l'inscription à demi effacée d'un cénotaphe gallo-romain.

Par la variété de ses études, l'élévation de son esprit et la fermeté de son caractère, nul mieux que lui n'était digne de conduire dans n'importe quelle partie du monde une commission de savants. Le hasard de la vie maritime le lança au centre de l'Asie.

Il venait de passer trois ans en Cochinchine, où la connaissance spéciale des affaires du pays et la confiance dont il jouissait auprès du gouverneur général de la colonie lui permirent de jouer le principal rôle dans l'établissement du protectorat français au Cambodje.

Ce petit royaume, dont le nom est à peine connu depuis notre arrivée à Saïgon, et qui ne compte guère qu'un million d'habitants, allait être absorbé par un des deux puissants voisins au milieu desquels il se trouve enclavé. Le roi de Siam surtout n'entendait abandonner à son égard aucun des droits de protection que lui donnait la supériorité du nombre et de la force. C'est contre les prétentions, les intrigues et les violences même de son représentant auprès du jeune roi cambodjien Norodom, que de Lagrée lutta avec la persévérance et l'adresse d'un diplomate consommé.

Le grand espace triangulaire qui comprend l'Indo-Chine et qui s'étend de l'Himalaya à la mer est sillonné par de puissants cours d'eau que les hauts plateaux de l'Asie alimentent, et qui prennent naissance sur des points relativement rapprochés dans un brusque affaissement des pentes orientales du Thibet.

C'est de là que ces grands fleuves s'élancent en rayonnant dans toute direction : le Yang-tse-kiang vers l'est, déroulant à travers la Chine son cours de mille lieues, et le Brahma-poutra vers l'Inde, traversant le Bengale pour se mêler au Gange, tout près de Calcutta. Au centre, le Cambodje ou Me-kong court plus directement au sud ; ses alluvions en saillie, entre le golfe de Tonking et celui de Siam, ont formé le vaste et fertile delta où s'étendent nos provinces de basse Cochinchine. C'est la plus riche partie de notre colonie.

Jamais possession d'outre-mer ne s'offrit à nous sous de plus beaux auspices.

Le fleuve qui l'enrichit du dépôt de ses eaux peut-il, par la navigation, la mettre en communication avec la haute Asie?

C'était un des points importants que la commission scientifique était appelée à résoudre. Aujourd'hui le doute n'est plus permis. A cause des obstacles qu'il offre dans son cours, jamais le Cambodje ne sera sillonné par les steamers qui animent les solitudes des Amazones ou du Mississipi. Mais la vallée qu'il parcourt s'étend jusqu'au Thibet.

C'est par là que les caravanes, il y a deux mille ans,

descendaient déjà vers l'Inde, la Perse et l'Occident, les soieries et les fourrures du Céleste Empire.

Les traces de leur passage sont colossales. On n'est point revenu de la première impression de surprise causée par les récentes descriptions des ruines d'Angcor et de Bassac.

Découvertes en 1770 par Rios de Mançanedo, ces ruines ont été signalées de nouveau à l'attention des savants par notre compatriote Mouhot et visitées avec soin, quelques années plus tard, par notre commission scientifique du Me-kong.

« A quelle époque, à quelle dynastie, à quelle civilisation faut-il rapporter ces vestiges si étonnants en eux-mêmes, plus étonnants encore par le contraste qu'ils accusent entre l'ancien et le nouveau Cambodje? » Ne demandez rien aux traditions locales, elles sont entièrement muettes. Les lettrés mêmes ne savent plus lire les inscriptions qui recouvrent leurs murs [1].

Mais d'où venaient les peuples capables de laisser derrière eux des vestiges de pareille grandeur?

Descendaient-ils de cette noble race de pasteurs aryas qui des bords de l'Oxus se répandirent dans l'Inde, coupant en deux tronçons les indigènes refoulés au nord-est et au sud-ouest de l'Asie? ou bien appartenaient-ils à la

[1] M. Vivien de Saint-Martin pense qu'elles ont dû appartenir à la période de la grande prospérité du bouddhisme, vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne.

Les colossales statues de Bouddha à Angcor rappellent en effet les colosses bouddhiques de Bamiam dans l'Asie centrale et les monuments du même genre dans l'île de Java.

race jaune déjà cantonnée dans le sud-est du même continent?

Le caractère monosyllabique de leur langue semble relier les peuples actuels de l'Indo-Chine à cette origine mongole.

La communauté de leur origine est d'ailleurs peu douteuse. Ce ne sont pas seulement les mêmes idiomes, ce sont encore les mêmes mœurs, la même religion, la même architecture et le même costume.

Il est probable que la même émigration qui versa dans la vallée du Me-kong les Laotiens et les Cambodjiens, déposa aussi à l'ouest les Birmans et les Siamois, le long des grands cours d'eau du Meinan et de l'Iraouaddy; tandis qu'à l'est elle franchissait les montagnes d'Annam, pour se répandre vers la mer par le Tonking et par la Cochinchine.

Toutefois, les trois races humaines qui, fusionnées ou distinctes, se rencontrent aujourd'hui sur le bord de la mer des Indes, offrent, comme on peut s'y attendre, les plus grandes difficultés de classification. Quels que soient les caractères distinctifs auxquels on s'arrête, que l'on adopte, avec Blumenbach, la couleur de la peau et la structure du crâne, ou l'angle facial avec Pierre Camper, ou enfin l'inclinaison des mâchoires et le développement des lobes cérébraux avec le Suédois Retzius, tous ces caractères ne sont point décisifs. D'abord ils ne coïncident pas entre eux; ensuite, sans sortir de la même race, ils subissent des variations infinies. Ce sont ces variations, ces insaisissables nuances qui, en rendant si difficiles les lignes de démarcation d'une race à l'autre, offrent une

des meilleures preuves en faveur de l'unité de l'espèce humaine. Telle était du moins l'opinion de Humboldt.

Pour ce travail de classification, il n'existe point, dans la nature même, un principe scientifique analogue à celui qui sert à marquer les espèces [1].

Comparez entre eux les deux types que les caractères physiologiques rendent les plus distincts, couleur de la peau, forme du crâne, élévation de la taille et aspect des cheveux, et dites-nous ensuite quel est le point de transition du Caucasique au Nègre, en passant par le Bédouin de la mer Rouge et le Nubien du haut Nil et du Kordofan.

Lorsqu'on veut suivre dans son ensemble le mouvement de dissémination des peuples de l'ancien monde, on trouve sur le versant occidental de l'Asie la race caucasique répandue vers l'Europe et le nord de l'Afrique, tandis que sur le versant occidental du même continent, c'est la race mongole dont les migrations ont atteint les régions les plus septentrionales de l'Europe et de l'Amérique. Enfin, au sud et à l'ouest, la race éthiopienne a pris possession de l'Afrique, en se répandant, par l'Arabie et l'archipel Indien, jusqu'aux dernières limites du Pacifique.

Le mode de répartition de ces trois races primitives à travers le monde met bien en évidence leur point de

[1] « Composées d'individus toujours susceptibles de se reproduire et de se propager par la génération, les races humaines sont des formes et des variétés d'une même espèce, mais non point des espèces d'un genre; car, dans ce dernier cas, leurs métis demeureraient stériles. » (John Müller, *Physiologie*, p. 773.)

départ, situé au centre de l'Asie, mais il ne nous fait pas connaître les liens communs, les points de fusion ou de démarcation qui peuvent exister entre elles. Faut-il, par exemple, avec l'auteur du *Cosmos,* faire dériver du Mongol les Malais et les Américains, quand Blumenbach, au contraire, leur assigne, comme pour les Berbères, une origine caucasique et éthiopienne?

Peut-on encore considérer les Hindous comme une transition du Malais au Mongol, de la même manière que les Finnois sont l'intermédiaire du Mongol au Caucasique [1]?

Toutes ces questions qui s'agitent ne sont point résolues. Leur solution dépend de l'étude comparative de toutes les sciences : géographie, linguistique, anthropologie, histoire des religions. Ce n'est pas trop de les appeler toutes à son aide; c'est ce que fit la commission française en pénétrant dans la vallée du Me-kong.

[1] En regard de cette classification physiologique des races humaines, il est curieux de placer le tableau de la dissémination des enfants de Noé établie d'après les traditions. Malgré les ténèbres dont cette question sera longtemps enveloppée, on ne peut s'empêcher de remarquer combien peu fondamentales sont les discordances qui existent sur ce point, d'ailleurs comme sur tant d'autres, entre les données de la Bible et celles de la science.

CHAPITRE XXIV.

Orient et Occident. — Conclusion.

Notre ami de Lagrée avait mis à profit son long séjour à Pnon-Pein, auprès du roi Norodom, pour s'entourer de tous les documents qu'il avait pu recueillir des bonzes et des lettrés qui descendaient du Laos et du haut Cambodje.

Dès qu'il se trouva à la tête de l'expédition qu'il avait la mission de conduire, sa première visite fut aux ruines d'Angcor.

Elles sont situées sous le treizième parallèle, sur les bords d'un grand lac d'eau douce qu'alimentent les crues périodiques du Cambodje.

On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur l'exagération des premières descriptions qui nous en ont été faites. Mais en restant dans le vrai, on est encore frappé de stupeur devant la réalité de leurs proportions gigantesques.

Elles couvrent le sol sur une étendue de quinze kilomètres. Grâce à leur solidité, elles ont résisté longtemps aux assauts d'une végétation redoutable. Car sous ce ciel de feu, la plante devient arbre; elle enlace, elle étreint, elle ébranle et finit par disjoindre des blocs cyclopéens. La vie se fait jour par toutes les fissures.

Encore quelques années, tout au plus quelques siècles, il ne sera plus temps de venir mesurer ces étonnants

débris d'une civilisation qui a coïncidé avec l'épanouissement du bouddhisme dans l'Indo-Chine.

La pagode d'Angcor en a été le premier sanctuaire.

De longues chaussées pavées de larges dalles lui servent d'avenues. Entourée de terrasses dont les balustres sont formés de géants accroupis, d'éléphants et de lions sculptés, elle se compose d'un double rectangle de galeries dont le développement n'atteint pas moins de quatre kilomètres. Douze escaliers, dont trois sur chaque face, conduisent au monument central, haut de soixante mètres, et autour duquel quatre statues de Bouddha embrassent l'horizon.

Comme les temples grecs, comme les églises romanes et la plupart des monuments gothiques, la pagode d'Angcor est orientée du levant au couchant, sa façade à l'ouest. Bâtie avec des blocs énormes de grès juxtaposés, sans trace de ciment, elle offre, par l'éloignement des carrières et la dimension des matériaux employés, les mêmes prodiges de difficultés surmontées que l'on observe dans la construction des monuments d'Égypte.

Est-elle le résultat d'une œuvre religieuse analogue à ces œuvres d'enthousiasme et de foi qui, pendant plusieurs siècles, enrichirent l'Europe de ses temples gothiques? Nous ne le croyons pas. A l'exception des édifices sacrés dont la construction est due à l'élan populaire, nous sommes peu enclin à admirer sans réserve la puissance capable de faire sortir du sol de pareils monuments.

Leurs proportions ne sont pas toujours en rapport avec

la grandeur du peuple qui les élève, et surtout elles ne sont pas la preuve de leur prospérité.

« Des princes trompés, des gouverneurs insolents, des peuples muets, de grands travaux publics, de lourds impôts, telle est l'éternelle décrépitude de ces nations d'Orient, qu'un despotisme héréditaire condamne à rêver et à servir [1]. »

En présence des vestiges d'une antique civilisation et devant l'un des plus beaux sanctuaires d'une religion dont le mysticisme et le culte offrent avec la nôtre plus d'une analogie, on doit s'attendre à retrouver, sur le continent où prit naissance l'humanité, des légendes communes, appartenant aux traditions primitives de tous les peuples.

« La ressemblance de ces légendes avec celles des Égyptiens et des autres mythologies est si frappante, qu'elle prouve une identité d'origine, ou tout au moins des relations anciennes et une affinité première entre les nations chez lesquelles elles se sont répandues [2]. »

Allant plus loin, et pénétrant plus avant dans les prolixes et confuses théories du panthéisme hindou, panthéisme sceptique et idéaliste s'il en fut, quand il arrive par hasard de rencontrer quelques parcelles de vérité lumineuse, quelques rayons de la divine auréole du Crucifié du Calvaire, on se l'explique encore par les fréquentes apparitions des missionnaires chrétiens qui,

[1] Laboulaye, *le Prince Caniche.*

[2] *Introduction of an Essay on the sacred isles in the West*, by captain Wilford, *Asiatic researches*, t. XIII, p. 255.

depuis saint Thomas, se sont efforcés d'évangéliser l'Inde [1].

Dès le treizième siècle, l'Évangile fut prêché aux Mongols et se répandit de là au Thibet, où le lamaïsme, d'après Abel Rémusat, a fait à la liturgie chrétienne de nombreux emprunts.

Ces interprétations sont simples, mais elles ne sont point du goût des personnes qui, à l'exemple de Voltaire et de Volney, retournent la question et préfèrent demander à l'Inde ou au Thibet les origines du christianisme. Pour elles, l'Inde est un sol sacré, un terrain scientifique par excellence; c'est de là que tout dérive : langues, morale, philosophie, science, religion, tout nous vient des bords de l'Indus ou du Gange.

Dans l'Orient, nous dit-on, il fut un peuple comblé de tous les dons de la nature, un peuple choisi et privilégié qui, des bords de l'Oxus, se répandit dans l'Inde pour y fonder et y entretenir cet antique foyer de civilisation d'où successivement sont sorties les races d'origine indo-européenne.

Devant la supériorité des nobles Aryas, comment parler du groupe sémitique, chez lequel les lobes antérieurs du cerveau se déprimment et l'occiput domine au détriment

[1] Une médaille trouvée récemment dans la vallée de l'Indus, et faisant aujourd'hui partie de la Bibliothèque impériale, autorise à croire à la réalité de la prédication dans l'Inde de l'apôtre saint Thomas. Voir le Mémoire géographique, historique et scientifique sur l'Inde, antérieurement au milieu du onzième siècle, d'après les écrivains arabes, persans et chinois, par Reinaud, membre de l'Institut. Paris, 1849, p. 94.

du front; race secondaire que l'instinct de sa constitution pousse au monothéisme, mais bien incapable d'ailleurs de s'élever à la hauteur des spéculations métaphysiques du panthéisme de Brahma ?

« Quand on compare les dogmes, les rites, les symboles du culte chrétien avec ceux de l'Orient, nous dit Émile Burnouf, on est frappé non de la ressemblance, mais de l'identité qu'ils présentent. La théorie du Christ est bien antérieure à celle de Jésus [1]. »

« L'Inde primitive est bien plus près de nous, dit à son tour Michelet, que notre mystique moyen âge. » Un autre admirateur passionné de Brahma, dont la fougue nous semble peu compatible avec la vraie science, déclare à tous les ennemis de la liberté réunis au concile qu'il « vient enfin leur apprendre d'où ils tirent leur origine, leurs livres saints et leur civilisation [2] ».

Heureusement, les travaux approfondis de nos indianistes les plus distingués ne nous laissent pas sans réplique devant des déclarations si formelles. Avec Eugène Burnouf, Colebrooke, William Jones, Wilford, Adolphe Régnier, Barthélemy Saint-Hilaire et Max Müller lui-même, on peut ne point les adopter sans faillir le moindrement à la science. La science est un grand mot; qui en doute? Mais combien on en abuse! Un homme d'esprit nous le dit : « Le savant doit se prémunir contre

[1] Émile Burnouf, *Science des religions*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1864 et 1868.

[2] Louis Jacolliot, *la Bible dans l'Inde, Vie de Iezeus Christna*, préface.

l'excès de généralisation, contre l'impatience, contre la conjecture. Une conjecture hasardée le discrédite. Des esprits demi-éclairés s'en emparent, l'exagèrent, la faussent, et s'en vont partout proclamer au grand détriment de la vérité : la science a prononcé [1]. »

Mais ici, grâce à Dieu, la science n'a nullement prononcé; sur ce qui touche aux origines du christianisme, tous les efforts de critique et d'exégèse n'ont pu entamer la question, question historique avant tout, comme l'observe M. Guizot : « Le christianisme n'est point un système, c'est une histoire; histoire complète, générale, la seule qui se soit occupée des destinées de l'homme; c'est l'histoire des rapports directs de Dieu avec l'humanité. » Mais dans cette histoire, la métaphysique opprime les faits; car, par une étrange anomalie, les mêmes critiques qui reprochent aux partisans du surnaturel leurs croyances *à priori* écartent à leur tour, carrément et *à priori*, le miracle comme impossible; impossibilité qu'aucune preuve suffisante de l'histoire ne démontre. Alors, dégagés de ce point de départ incommode, mais alors seulement, ils abordent les faits historiques chrétiens, « faits les plus vraisemblables, les mieux établis, les plus entourés de preuves et de certitude qu'il soit possible de rencontrer dans les origines de la plupart des peuples [2] ».

A quelque point de vue que l'on se place et quelles que soient les tendances hostiles ou sympathiques au

[1] M. le vicomte de Rougé. Discussion sur le monothéisme au sein de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

[2] Guizot, *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1869.

christianisme, l'on ne peut s'empêcher de reconnaître la gravité du sujet que ces questions soulèvent.

Ainsi s'explique en partie l'intérêt qui s'est attaché à l'expédition envoyée en exploration scientifique dans la vallée du Me-kong.

L'attention de M. de Lagrée fut naturellement attirée par les innombrables inscriptions en langue pâli qui recouvrent la pagode d'Angcor. Il chercha à s'en faire traduire quelques passages par les bonzes les plus savants.

Ces inscriptions reproduisent-elles autre chose que de longues et incohérentes maximes tirées de la *Tipitaka* ou du *Lotus de la bonne loi?* C'est ce que les travaux de la commission française ne nous ont point encore fait connaître.

Quant aux observations et aux faits pouvant servir de guide dans le chaos historique du passé, pas un mot, pas une date. Ici point d'hiéroglyphes ni de cunéiformes pour contrôler, avec la précision du temps astronomique, les événements consignés dans les textes sacrés [1].

On ne peut rien tirer de précis ni de réel du monde bouddhique ou brahmanique, dont les plus grands événements sont toujours restés dans l'ombre la plus épaisse.

« L'Inde n'a jamais voulu sortir de ses rêves; au nom de l'histoire, comment l'évoquer de son tombeau? Tous les prodiges de l'érudition moderne n'y réussiront pas [2]. »

Malgré son exubérance et sa prolixité, l'impuissance du

[1] Voir *la Chronologie biblique fixée par les éclipses des inscriptions cunéiformes*, par M. Oppert.

[2] Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, 1866, p. 165.

génie hindou se manifeste non-seulement dans le domaine historique, mais encore dans l'observation exacte des faits, dans leurs détails et leur réalité. De là, absence d'histoire et de chronologie, absence de science et surtout de méthode [1].

Les découvertes récentes de la numismatique dans l'Inde n'ont abouti qu'à nous donner une preuve nouvelle de son impuissance pour tout ce qui touche à l'histoire [2].

« Les chronologies les seules sûres de l'antiquité sont celles des Juifs, des Grecs et des Romains [3]. »

Quant à celle de l'Inde, tout y est douteux jusqu'au règne de Tchandragoupta, contemporain des conquêtes d'Alexandre [4].

C'est là une époque relativement bien récente, comparée à la haute antiquité que l'on se plaît à donner à la religion de Brahma.

[1] « L'Inde n'a pas su observer; les faits humains sont restés indéchiffrables pour elle, comme tous les autres faits. Le monde brahmanique est resté aussi aveugle devant le grand spectacle de la nature que devant celui de l'humanité. Ce n'est que dans le monde grec que naissent l'histoire, la science et la vraie méthode dont nous avons hérité. » Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*, 1868.

Comme on peut le voir dans les pages qui suivent, nous avons eu fréquemment recours aux remarquables travaux de vulgarisation que M. Barthélemy Saint-Hilaire a publiés sur l'Inde, depuis plusieurs années, dans le *Journal des savants*. Il a ainsi rendu accessibles au vulgaire des traductions auxquelles MM. Fauche, Pavie et Foucaux ont consacré de nos jours les plus consciencieux efforts.

[2] *Essays on indian antiquities of the late*, by James Prinseps.

[3] Oppert, *Histoire des empires de Chaldée et d'Assyrie d'après les monuments.*

[4] *Paléontologie linguistique* de M. Ad. Pictet. *Journal des savants*, 1866.

Le bouddhisme du moins offre une date un peu plus ancienne, à laquelle on peut ajouter quelque valeur : c'est celle de la mort de son fondateur Çakyamouni, vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne.

Mais dans l'édifice religieux des Hindous, que l'on nous dit s'élever sur des assises si profondes, qu'y a-t-il de réel et d'authentique, si ce n'est l'antiquité de sa langue sacrée et la prodigieuse fécondité de sa littérature?

Pour tout ce qui touche au sanskrit des Védas, c'est un idiome admirable, il faut le reconnaître; admirable par sa puissance et sa simplicité, par la richesse de ses combinaisons de mots aussi bien que par la clarté de ses expressions, toujours nettes et logiques. Comme son nom l'indique, c'est la langue *parfaite*. Mais de ce que « le Rig Véda est le plus ancien des livres sacrés de la race aryane [1] », en résulte-t-il une date certaine à opposer aux textes de la race sémite? Point du tout. « A cet égard, on n'a aucune donnée positive », nous dit notre savant indianiste Adolphe Régnier [2].

Quelle que soit d'ailleurs l'antiquité des Védas, relativement aux livres mosaïques, on ne peut établir entre eux aucune autre comparaison, tant est frappant le con-

[1] Émile Burnouf, *Science des religions*.

[2] On ne peut prendre, en effet, pour date historique, l'observation des points solsticiaux mentionnée dans l'un des Védas, observation que les calculs de William Jones et de Colebrooke font remonter à 1391, tandis que ceux de Martin Haug et de Max Müller ne portent qu'à 1181 seulement.

traste qui existe dans la nature même de leur composition.

Dans les chants des premiers Aryas, ce sont des invocations pieuses au ciel, à la terre, à *Agni* ou au feu. Les hymnes lyriques et inspirés y sont le plus souvent remplacés par de naïves invocations, simples et naturelles comme tout ce qui touche au réel de la vie. Ce sont les vœux universels qui font la base de toutes les prières, que ces prières s'adressent au vrai Dieu ou à ses œuvres, au Créateur ou à ses créatures.

Malgré l'admiration qu'inspirent les Védas, il ne faut point y chercher ce que le Pentateuque, dès son début, nous offre à un si haut degré, nous voulons dire cette imposante vulgarité de parole, ce sublime laconisme de description, ce style sans art, sans image, où toute expression porte une idée, et où, en quelques lignes, il se trouve, sur toutes les choses divines et humaines, plus de vérités fondamentales, plus de saine philosophie et plus de science qu'il ne s'en rencontre dans tout le panthéon indien et les élucubrations brahmaniques [1]. Comment se diriger au milieu de ces œuvres « prolixes et

[1] « En comparant les livres de l'Ancien Testament à tous ceux qui le leur disputent en vieillesse, il n'en est pas qui les vaillent, et de beaucoup, sous le rapport de la vraisemblance, de l'ordre, de la continuité et de la beauté. En ne les considérant qu'au point de vue philosophique, combien ne sont-ils pas au-dessus des Kings de la Chine, des Védas de l'Inde, des Soutras du bouddhisme et du Coran de l'islam! En est-il qui, sur l'origine des choses, donnent des solutions plus raisonnables et en même temps plus majestueuses? » Barthélemy Saint-Hilaire, *Mahomet et le Coran*, 2e édition, 1865, préface.

diffuses, toutes pleines d'hallucinations et de ténèbres, rebutantes à force de longueur, et souvent d'ineptie [1] ? » C'est pourtant dans les grands poëmes épiques et dans leurs commentaires que se trouvent, épars au milieu d'interminables dissertations de morale et de philosophie, les épisodes relatifs aux traditions et à la cosmogonie des Hindous, épisodes d'où l'on veut extraire, comme à l'état fossile, les origines de toutes les religions, particulièrement celle du christianisme.

Il importe donc de savoir à quel guide on peut historiquement se fier en pareille recherche.

La science grammaticale des brahmanes est hors de doute : livres révélés, commentaires religieux, grammaires et lexiques pour les textes sacrés et profanes, épopée, philosophie, astronomie et médecine, elle a tout abordé.

L'abondance de sa littérature est prodigieuse, mais sa beauté ne répond point à sa fécondité. On revient, comme d'un engouement passager, de l'admiration qui s'était attachée aux premières traductions du *Ramayana* et du *Mahâbhârata*. On allait jusqu'à les comparer aux poëmes d'Homère. Une critique plus éclairée nous les montre aussi loin d'eux en âge qu'en beauté.

Malgré quelques perles, relativement précieuses, ces œuvres ne nous donnent de l'esprit hindou qu'un gigantesque témoignage de sa fécondité. Elle est inépuisable.

Leurs livres sacrés en portent bien la trace, car ils se comptent par centaines de mille.

[1] Barthélemy Saint-Hilaire, *Journal des savants*.

Rien que pour les Védas, on possède onze cents textes; tous diffèrent entre eux et tous sont donnés par les diverses sectes comme conformes aux textes primitifs.

Rien d'étonnant en cela; car ici il n'y a jamais eu, comme chez les juifs et chez les chrétiens, une société vigilante, ombrageuse et gardienne sévère de leur intégrité. Depuis leur origine, les écritures hindoues sont abandonnées sans contrôle au caprice ou à l'inspiration des millions de copistes qui les ont fait parvenir jusqu'à nous.

Aussi les interpolations abondent, les corrections fourmillent, les surcharges sont si évidentes, que « la Société Asiatique de Calcutta, nous dit M. Jacolliot lui-même, n'est nullement certaine du texte des Védas qu'elle possède ». Il n'est pas un des membres de cette société qui voulût en accepter sans contrôle une date ou une citation.

Et pourtant, comme nous l'avons déjà dit, toute œuvre de critique et d'exégèse doit nécessairement reposer sur l'histoire. Ici, impossible de bâtir sur de pareilles bases; elles font entièrement défaut.

Encore si, comme religion, ces vices d'origine et d'authenticité pouvaient se racheter par la grandeur des spéculations et la supériorité des doctrines morales et philosophiques! Mais qu'on en juge: « Ce peuple contemplatif par excellence a poussé si loin la faculté d'analyser et d'abstraire, qu'à force de décomposer le monde physique et moral, de détacher les qualités des substances et les substances des qualités, leur philosophie

en est venue au point de changer leurs abstractions en réalité, et leur réalité en abstraction, en illusion de l'esprit et des sens [1]. »

Pour eux, qu'est l'âme humaine, soumise aux transmigrations incessantes et aux renaissances sans fin? Ce n'est qu'une portion du grand Tout, une substance quelconque qui, comme tous les autres êtres, se confond et s'absorbe en Brahma.

Atteindre cette identité, anéantir ainsi son individualité, c'est le suprême bien.

En dehors de Brahma, tout est apparence, illusion. Lui seul est immuable, sans origine et sans fin; il est un pur esprit.

Mais qu'on ne s'y trompe point; cet esprit est inerte; ce n'est point lui qui délivre et qui affranchit, car il est dénué de conscience et d'action. Il se confond lui-même avec le monde dont il est la substance; le monde sort de lui comme la conséquence sort de son principe; le monde est l'expansion de la substance divine. Le monde existe par la même nécessité que Dieu existe. Le monde est Dieu!

Et avec ce principe, qui, par une étrange ironie des choses et des mots, n'est autre que le point de départ de la *libre pensée moderne,* que reste-t-il de la morale et de la liberté? Vice et vertu, mal et bien, tout se vaut; tout va se perdre dans la grande *Illusion* que le génie hindou appelle aussi *Puissance créatrice.*

[1] *Étude sur l'idiome des Védas et sur l'origine de la langue sanskrite,* par Ad. Régnier.

« Plus logique dans ses déductions, le bouddhisme va jusqu'au fond de ces désolantes doctrines :

« Niant toute distinction du relatif et de l'absolu, du sujet et de l'objet, Çakyamouni, l'auteur de la morale sans Dieu, de l'athéisme sans nature, ne cherche pas à atteindre, comme les brahmanes, la délivrance de l'esprit par son absorption dans le sein du Brahma éternel; non, il poursuit son affranchissement en détruisant toutes les conditions d'existence relative et en le précipitant dans le vide et l'anéantissement [1]. »

C'est le nihilisme pour dernier bien!

Ces doctrines, que l'on trouve textuellement exposées dans les Darsânâs d'il y a deux mille ans, n'ont point changé pour nos pandits modernes. C'est là que l'on prétend retrouver le germe de toute philosophie, de toute religion. Mais n'est-il pas plus aisé d'y trouver au contraire la cause radicale du grand contraste que présentent, dans leur génie, les peuples d'Europe et les peuples d'Asie?

Les Asiatiques, en effet, avec leurs croyances à la préexistence des âmes, au lieu de regarder, comme nous, en avant, demeurent rivés au spectre du passé; à ce passé terrible qui, malgré eux, a décidé du sort de leur existence présente.

L'anéantissement de leur individualité les éloigne de toute espérance, de tout progrès. Il brise le ressort qui soutient et qui pousse vers une amélioration sans limite les peuples chrétiens de l'Europe.

[1] Introduction à l'*Histoire du bouddhisme indien,* par Eugène Burnouf, p. 511.

Une autre conséquence de cette fatale doctrine se manifeste dans ce faux et dangereux mysticisme qui, sans l'intermédiaire des sens, des idées et de la raison, conduit l'homme à s'élever, en s'y absorbant, jusqu'au principe suprême des choses.

C'est une syncope morale, un évanouissement spirituel, une extase énervante, que le christianisme, malgré de saintes exceptions, a toujours condamnés.

En s'y abandonnant, le génie hindou arrive fatalement à cet ascétisme infécond qui, à force d'éloignement et de dédain pour l'individualité humaine, aboutit au mépris de toute morale et de toute pudeur.

C'est dans le Baghavad-Guitâ, l'un des épisodes les plus connus du Màhàbharata, que le héros, devenu dieu sous le nom de Krischna, se fait l'interprète de toutes ces doctrines, dans son dialogue avec Ardjoûna.

Des millions d'êtres humains vont s'égorger dans un combat impie, et ces massacres ne l'émeuvent pas plus que la chute des feuilles emportées par le vent. Le dieu impassible apparaît d'ailleurs, dans cette partie du poëme, sous un aspect hideux : mélange informe de tous les êtres, repoussant amalgame de jambes et de bras, d'yeux, de nez et d'oreilles, encadrant la monstrueuse bouche dans laquelle viennent successivement s'engloutir toutes les créatures, pour en être ensuite rejetées sous une forme tout aussi vile et aussi éphémère.

C'est l'image en action des doctrines indiennes; c'est le vivant symbole de la fécondité à l'aide de laquelle et par le seul concours des forces inconscientes tout naît,

tout vit, tout meurt, tout se transforme. Oui, des millions d'êtres bruissent et disparaissent dans un rayon solaire. Oui, avec un peu de chaleur, de rosée ou de pluie, vous voyez les fleurs s'épanouir, les moissons se dorer, les champs se couvrir de verdure. Mais est-ce là tout? et n'y a-t-il rien au delà de cette généreuse et féconde nature dont le sein tressaille et bouillonne, il est vrai, mais dont la fermentation ne s'élève pas au-dessus de la *putréfaction païenne*[1] et du grand chaos dont parle Bossuet, où tout, excepté Dieu, est reconnu pour Dieu?

C'est à cette monstrueuse incarnation de Krischna, de date assez récente, que l'on n'a pas craint de venir demander l'inspiration de celle de Jésus.

A la suite des plus savants indianistes, on a pu voir tout ce qui se cache d'erreur sous ce masque profanateur. A l'autorité de leur témoignage, nous ajouterons celle du savant commentateur de la Sourdghia Siddhanta, d'après les connaissances astronomiques et chronologiques que possèdent les Hindous. Il y a vingt-cinq ans, en effet, un modeste prêtre, l'abbé Guérin, revenait de l'Inde, pauvre d'argent et de santé, mais riche d'une quarantaine de précieux manuscrits qu'il rapportait avec lui. Lui aussi « avait longtemps vécu au fond des antiques et mystérieuses forêts, interrogé les prêtres et les brahmanes sous les arceaux des temples et des pagodes; il avait écouté les leçons des philosophes et des savants, il avait vu les fakirs sourire à la douleur, et chaque jour

[1] De Maistre.

des milliers d'hommes tomber à genoux sur les bords du Gange aux premiers rayons du soleil levant [1]. »

Dans les innombrables textes qu'il avait compulsés, il avait bien rencontré çà et là des passages pouvant se rapporter aux traditions bibliques. Mais, comme tous les indianistes, se défiant des interpolations, il s'était plus particulièrement occupé de la supputation du temps; il il s'en était tenu à la question de date. Ce fut le champ spécial ouvert à ses recherches. Il n'y trouva pas les éléments d'une fantastique histoire de Krischna Vichnou (transfiguré en Jésus indien), mais il en a extrait un bon traité d'astronomie d'après les livres anciens et modernes des brahmanes. C'est plus scientifique et moins conjectural [2].

Arago en apprécia la valeur et demanda immédiatement à l'État l'impression de cet important ouvrage [3].

Après s'être initié aux notations astronomiques des Hindous, notations qui rendent énigmatiques les ouvrages de ce genre, l'abbé Guérin finit par découvrir qu'en tête de la plupart des livres, la date précise de leur composition s'y trouvait cachée sous des mots ayant une valeur numérique bien déterminée. C'est ainsi

[1] Jacolliot.

[2] On se demande pourquoi l'auteur a travesti jusqu'au nom de Krischna, dont il a fait Iezeus Christna.

[3] *Astronomie indienne, d'après la doctrine et les livres anciens et modernes des brahmanes*, suivie de l'Examen de l'astronomie des anciens peuples de l'Orient, par l'abbé Guérin, ancien missionnaire, docteur en théologie. Imprimerie royale, 1847.

qu'il découvrit la date précise du Ramayana et du Mahâbhârata, postérieure de plusieurs siècles à notre ère.

Chose étrange! les expressions numériques des Hindous ne se lisent pas, comme leur langue sanskrite, de gauche à droite, mais au contraire de droite à gauche, comme chez les Hébreux, les Arabes et les Chinois.

Il y a plus; de la lecture attentive des trois volumes du Ramayana, conservés à la bibliothèque de l'Institut, il résulte que son auteur, Valmiki, a non-seulement emprunté aux Grecs les douze signes du zodiaque, mais qu'il a conservé jusqu'aux noms grecs eux-mêmes de ces figures [1].

Voilà bien des raisons pour croire que l'Inde, comme son dieu Brahma, n'a pas été la matrice du genre humain, du moins en tout ce qui touche aux religions, à la philosophie et surtout à l'histoire.

Sa langue même, sa belle langue sanskrite des Védas, n'a pas été, comme on l'a trop souvent avancé, la mère de nos langues indo-européennes. Tout au plus elle peut être acceptée par elles comme une sœur aînée. Sa littérature, avec ses exagérations, est le reflet de l'état moral et social du peuple. Il en est de même de son architecture, dont on retrouve de si gigantesques vestiges dans les ruines d'Angcor, étudiées avec tant de soin par M. de Lagrée. L'énormité des proportions n'est pas tou-

[1] Dans l'horoscope de Rama naissant, l'authenticité de ces mots est constatée par les orientalistes Marshman et Corey et par le calculateur Benley, qui a fait remonter à l'an 295 de notre ère la composition du Ramayana, et à l'année 608 celle du Mahâbhârata. (*Annales de philosophie chrétienne*, février 1869.)

jours un signe de grandeur, pas plus que l'abondance des décors n'est une preuve de richesse, encore moins de beauté. Dans l'intérieur et sur tout le pourtour de l'immense pagode, à l'exception des dalles qui recouvrent le sol, il n'est pas une pierre qui ne soit revêtue d'ornements merveilleux. Un bas-relief représentant des combats légendaires y règne sur une étendue de plus de huit cents mètres.

C'est un poëme en pierre, un Mahâbhârata sculpté, dont l'abondance et la prolixité ne le cèdent en rien aux deux cent mille vers de l'épopée indienne [1].

Il faut le reconnaître pourtant, tout ce qui touche à l'ornementation y est irréprochable. La saillie des reliefs, la netteté des lignes marquent à la fois l'adresse et le goût de l'artiste.

Mais de cette profusion d'arabesques, de dentelles et de ciselures, il ne jaillit pas une seule émotion. L'esprit admire, mais le cœur reste froid. L'image de l'homme y est sacrifiée; elle y est toujours gauche et roide, sans noblesse dans la pose, sans inspiration dans les traits.

Pour les artistes de Bouddha, l'homme est évidemment loin de cette pure race hellénique, dont le génie des Grecs s'efforça de reproduire la beauté olympienne dans le cycle de ses héros et de ses demi-dieux. Dans cette diversité de travail et de goût, on retrouve bien le caractère opposé de l'esprit religieux des deux peuples. « Plus on s'élève vers les religions de l'idéal, nous dit l'auteur de la *Science des religions*, plus le dieu en est

[1] Ce poëme représente en étendue quinze fois l'*Iliade*.

insaisissable. Le bouddhisme est le christianisme de l'Orient. » Et il ajoute : « Les dieux grecs et latins, au contraire, matérialisés à l'image de l'homme, en revêtent la forme et les passions. » En fait d'idéal, nous n'adoptons pas de telles conclusions, pas plus que les rapprochements forcés du bouddhisme et du christianisme. En fait d'art, nous croyons que la matière peut disparaître parfois au souffle qui l'inspire. Qui ne s'est senti ému devant un torse du Parthénon, ou tout autre profil de fine statuaire? Si le génie religieux des deux peuples se révèle dans de pareils contrastes, il ne faut pas oublier, comme l'observe à ce propos un des compagnons de M. de Lagrée, que « le siècle de Phidias fut aussi celui de Sophocle, de Socrate et de Platon; et que le Dante prépara Michel-Ange, Léonard et Raphaël [1] ».

Comme nous l'avons déjà dit, les innombrables inscriptions observées par la commission française dans la pagode d'Angcor sont en langue pâli. C'est celle qui a succédé au sanskrit dans les textes sacrés de Bouddha.

Dans laquelle de ces deux langues les soûtras de la triple corbeille ont-ils été composés? C'est ce que l'on ignore. On sait seulement que le pâli existe à Ceylan, à Siam, en Birmanie et au Cambodje; tandis que dans le Nord, au contraire, les mêmes textes sacrés ne sont connus qu'en sanskrit. C'est sous cette forme qu'ils ont été traduits dans la langue idéographique des Chinois et ont passé dans les idiomes monosyllabiques du Thibet et de la Mongolie.

Ainsi traduits, ces ouvrages deviennent inintelligibles

[1] M. de Carné.

pour le plus grand nombre des lecteurs; car c'est une traduction du son et non de l'idée. Il n'y a guère que les plus habiles lettrés qui soient capables, à l'aide d'une double transposition, de pouvoir comprendre des textes ainsi représentés phonétiquement dans une langue idéographique.

Faut-il, avec M. Garnier, attribuer une des causes de l'infériorité de la civilisation chinoise aux insurmontables difficultés d'une langue qui exige ainsi les efforts assidus de toute une vie d'homme pour être bien connue?

C'était aussi l'opinion exprimée par le jeune commandant Desvarane, dans une de ses dernières études sur l'Indo-Chine [1].

Les langues de l'Indo-Chine, comme toutes les langues de l'Orient qui ne dérivent pas directement du sanskrit, ont été désignées sous la dénomination générale de « langue touranienne. » Bien que peu avancée, leur étude fait ressortir la supériorité et la puissance de la langue sanskrite.

Mais plus grandissent devant nous, à la limite des temps historiques, les proportions de ces monuments linguistiques, plus nous sentons s'éveiller sur ce point notre légitime curiosité.

Les Aryas, qui, dès cette époque, pouvaient donner des preuves d'une si haute culture intellectuelle, d'où en

[1] Ces mêmes causes d'infériorité, l'auteur de la *Science des religions* les attribue plutôt à la dépression du cerveau comparée au développement excessif de l'occiput. Aussi qualifie-t-il d'*occipitales* non-seulement la race chinoise, mais encore la race sémitique, et en général toutes celles qui ne descendent pas des Aryas.

avaient-ils tiré les éléments? Et comment avaient-ils atteint à cette perfection, pour ainsi dire spontanée, dans ces rudes et inhospitalières contrées de l'Asie centrale, d'où nous n'avons jamais vu sortir que les hordes barbares de Timour et de Gengiskhan?

On n'admet plus, nous l'avons déjà dit, que leur belle langue sanskrite soit la source du germain et du celte, du slave, du perse, du grec et du romain. Non, tous ces idiomes dérivent d'une de ces langues types dont le nombre diminue chaque jour et que les progrès de la philologie comparée tendent à ramener vers l'unité d'une commune origine. C'est ce qui vient d'être fait pour les langues sémitiques et indo-germaniques [1].

Mais, qu'elle soit une ou multiple, quelle est cette origine?

Faut-il se résigner à la placer dans les premiers cris confus des anthropoïdes qui, par les transformations régulières et à travers la période mille fois séculaire de l'âge

[1] Reusch, *la Bible et la nature*, p. 523. La dénomination de *sémitiques* que l'on a donnée aux diverses langues qui, par la nature de leurs radicaux et le mode de leur agencement, se rapprochent le plus de notre langue biblique et sacrée, cette dénomination est, d'après M. de Rougé, tout ce qu'on peut imaginer de plus impropre et de plus erroné, puisqu'elle s'applique aux langues qui furent précisément celles des enfants de Cham.

D'après le savant égyptologue, l'hébreu ne serait autre chose que la langue des Chananéens; et les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie démontreraient que les trois principaux rameaux du prétendu groupe sémitique appartiennent au contraire à des petits-fils de Cham.

C'est un exemple de l'erreur où peut conduire la linguistique isolée, sans le secours des autres sciences comparées. (*Revue ethnographique.*)

de pierre et des métaux, relient l'homme actuel à l'homme fossile des terrains pliocènes [1]?

Mais cette fameuse loi des développements et des transmutations incessantes, comment l'accorder avec la rigoureuse et positive réalité de fait qui nous occupe ici, celui précisément de l'étonnante perfection des langues à leur début?

Pourquoi, en effet, aux dernières limites de l'histoire, limites moins éloignées de nous cependant qu'on ne pense [2], pourquoi se trouve-t-on immédiatement en présence de la perfection? Et cette perfection est telle, qu'en remontant par voie d'analyse et de décomposition jusqu'aux éléments constitutifs de chacune de ces langues, on rencontre, dès ce moment et pendant toute la durée de leur existence, des racines premières, de véritables atomes irréductibles du langage, « dont le nombre, nous dit Max Müller, est resté ce qu'il était au début », im-

[1] Calculer l'âge du genre humain d'après les supputations géologiques, c'est vouloir tirer des conséquences inattaquables d'une science dont les points de départ ne le sont pas. En géologie, les principes mathématiquement certains font défaut. Nous n'en voulons pour preuve que la généralisation tout à fait arbitraire que l'on a voulu donner, dans ces dix dernières années, à la succession des périodes de pierre, de bronze et de fer. Cette méthode passe déjà de mode. La direction du Musée central romano-germanique de Mayence, qui, dans la publication de son ouvrage sur ses antiquités païennes, l'avait adoptée pour son premier volume, l'abandonne entièrement dans son second. (Reusch, *la Bible et la nature*, p. 551-597.)

[2] « La dernière date certaine de la chronologie égyptienne ne remonte pas au delà de l'année 692 avant Jésus-Christ. » (De Rougé, *Rapport au ministre de l'instruction publique sur le progrès des études relatives à l'Orient.*)

muable, sans addition, sans modification. Ainsi, éléments immuables d'une part, inimitables chefs-d'œuvre de l'autre : l'*Iliade*, la *Bible*, les *Védas!* voilà ce que nous offre, sur le seuil même de l'inconnu historique, l'étude des langues les mieux connues.

Que l'on aille après cela, si on le veut, en chercher l'explication dans les cavernes à ours et les couches mal définies des terrains quaternaires [1]. Pour notre part, nous nous demandons si de pareilles langues ont jamais pu balbutier, et si, comme Minerve, elles ne sont pas sorties du cerveau du maître de l'Olympe [2]. Langues et idées ont la même origine, et nous ne voyons point la nécessité de les rejeter ni si loin ni si bas.

A propos d'origine, peut-on nous démontrer seulement que nos premiers ancêtres n'ont point connu la civilisation? Sans doute la science constate que l'homme préhistorique ne s'y est point toujours maintenu, et que, dans

[1] « La difficulté la plus sérieuse pour arriver à un résultat certain sur l'âge des périodes qui nous ont précédés se trouve malheureusement là où on s'y attendait le moins, c'est-à-dire dans la période des terrains géologiques qui coïncide avec l'histoire de l'homme. Des ténèbres profondes couvrent les premiers temps de l'humanité; elles ne seront pas probablement dissipées de longtemps. » Professeur Philips, *Athæneum*, 1864, p. 405.

[2] « Quand on étudie le sanskrit, on y rencontre des dénominations nettes et logiquement exactes, ainsi que des notions profondes auxquelles il semble bien difficile d'atteindre dans un lexique aussi antique et aussi primitif. Ces notions ressemblent véritablement à une sorte de révélation, aux vestiges d'un âge antérieur d'une haute culture, en un mot, aux premières vérités enseignées à l'homme par le Créateur. » Ad. Régnier, *Étude sur l'idiome des Védas et l'origine de la langue sanskrite*, p. 197.

l'Europe septentrionale, il a erré à l'état sauvage, tout comme nous le voyons encore aujourd'hui en Océanie, en Afrique, en Amérique, et même dans certaines contrées de l'Asie.

Mais dans le passé, comme dans le présent, la barbarie est-ce toute l'humanité? Et d'ailleurs, rattacher directement à la brute l'homme des instruments de pierre et des habitations lacustres, lui refuser l'intelligence et la raison, lorsque chaque jour sous nos yeux les missions catholiques ravivent si promptement cette flamme divine chez l'Australien et le Calédonien, c'est renoncer aux analogies et aux démonstrations. C'est admettre, *à priori,* que le premier homme qui se servit du feu ou du couteau en silex fut moins intelligent, moins complet, moins homme en un mot que l'inventeur du glaive de bronze, de la poudre à canon, de l'imprimerie ou de la vapeur [1].

Toutes ces questions d'origine sont solidaires, et malgré les répugnances qu'elles inspirent aux esprits positifs,

[1] « Pour apprécier l'intelligence et l'adresse que suppose la fabrication de ces haches primitives, toutes grossières qu'elles soient, que l'on essaye d'en façonner une, ou, si l'on préfère, que l'on en charge un ouvrier habile de notre monde civilisé, à la seule condition qu'il n'aura que le caillou pour tailler le caillou. » (Duilhé de Saint-Projet, *le Contemporain*, mai 1868.)

« L'homme est la seule créature à qui Dieu ait accordé l'usage du feu. Les animaux en aiment la chaleur, surtout les chats et les singes; ils en verront faire cent fois devant eux et jamais ils ne s'aviseront d'en faire eux-mêmes ou simplement de l'entretenir. Pour montrer la distance infinie qui sépare l'homme le plus simple de l'animal le plus roué, un âtre suffit. » (*Histoire universelle de l'Église*, par Rohrbacher, liv. I^er.)

on ne peut s'y soustraire, dès qu'on touche par un point quelconque au grand problème de la vie.

Sans prétendre écarter le mystère, on peut espérer, pour les langues comme pour l'embryogénie, s'approcher toujours davantage des sources de la vérité.

Ce n'est pas dans un autre but, bien que par une autre voie, que l'on interroge aujourd'hui avec tant d'ardeur les peuples de l'antiquité sur les tendances monothéistes ou polythéistes de leurs religions.

Les uns voient la trace du monothéisme partout : dans les premiers hymnes des Védas [1], dans le Jupiter d'Homère, le Jéhovah de Moïse ou l'intelligence souveraine d'Osiris [2].

D'autres trouvent dans l'adoration des forces de la nature la première expansion de l'esprit humain.

La raison, la culture et la science ne l'auraient ramené que plus tard à la conception de l'unité divine.

D'autres enfin, retranchés dans une classification de races, veulent, comme MM. Renan et Burnouf, réduire le monothéisme et le polythéisme à une question d'aptitude intellectuelle, dépendant de la conformation du crâne et du développement du cerveau [3].

[1] Ad. Régnier.

[2] Félix Robiou, *Croyances de l'Égypte à l'époque des pyramides.* (*Annales de philosophie chrétienne*, 1869.)

[3] Du groupe linguistique improprement appelé sémitique, on a voulu faire un groupe ethnographique correspondant avec communauté de tendance et d'instinct, non-seulement dans les habitudes de la vie pastorale, mais encore dans les spéculations métaphysiques. C'est une erreur que font ressortir depuis quinze ans les études comparatives les

Convaincu de son erreur à l'égard des Sémites, l'auteur de la *Vie de Jésus* finit par s'écrier : « Comment et pourquoi le dogme absolu de l'unité de Dieu est-il devenu le ressort, la raison, la vie du peuple juif? Comment et pourquoi ce peuple s'est-il en quelque sorte figé dans cette conception étonnante? Je n'en sais rien et demande qu'on me l'apprenne. »

Conception étonnante! c'est bien le mot. S'élever, en effet, à cette conception ou à la *notion* de Dieu, c'est toute la question. La Bible, dans son premier verset, y répond. La religion de Bouddha reste muette.

Ce n'est que cinq cents ans après la mort de Çakyamouny que l'on retrouve chez les bouddhistes les premières notions de la Divinité.

Toutes ces questions d'origine, questions complexes et multiples s'il en fut, se pressent en foule dans l'esprit, tout aussi bien devant les débris d'Angcor et les tribus sauvages des *Moïs,* que devant les ruines de Thèbes, de Babylone ou de Ninive.

Jusqu'ici, la commission scientifique du Me-kong n'a rien laissé transpirer sur ces questions palpitantes d'un si vif intérêt. Mais quelles que soient les surprises qu'elle puisse nous ménager, que conclure logiquement de l'antiquité de la religion de l'Inde [1] ?

plus sérieuses, en nous montrant au contraire les variétés de mœurs, de coutumes et de religions qui ont existé parmi les nations de ce prétendu groupe.

[1] S'il faut en croire M. de Carné, notre curiosité à cet égard ne pourrait être encore satisfaite. L'Indo-Chine, nous dit-il, « est bien l

N'est-ce pas à cette religion que l'on a le droit d'attribuer l'immobilisation de ce peuple étrange, véritable peuple d'enfants, dont la civilisation trente fois séculaire n'a jamais pu atteindre l'âge de la virilité?

L'antiquité même de cette religion n'est-elle pas au contraire sa propre condamnation et le témoignage éclatant de sa stérilité et de son impuissance?

Que peuvent en effet opposer toutes ces religions de l'Inde à l'élément chrétien qui commence à fermenter autour d'elles et à les envahir à l'est par la Chine, au midi par la Birmanie, Siam et le Tonking? Dans les vallées du Thibet, nos missions viennent déjà à H'Lassa frapper aux portes du grand Lama [1].

La civilisation chrétienne a mieux à leur offrir que les chemins de fer, les télégraphes et les fusils à aiguille; ici, comme partout, elle a ses précurseurs et ses apôtres. Le feu qui les anime, plus ardent que celui d'Ormuzd, d'Agni ou de Vichnou, est le même feu sacré de la charité qui les pousse au centre de l'Afrique, aux sommets

champ le plus fécond que puissent exploiter les savants qui cherchent les sources de ce grand fleuve dont les flots sont des nations... C'est de l'étude plus complète des langues que jailliront un jour quelques étincelles au sein de cette nuit profonde. Mais sur ce point, personne parmi nous n'était en mesure de se livrer à un travail sérieux. » (*Revue des Deux-Mondes*, 15 novembre 1869.)

[1] Le Talé Lama, qui habite la grande pagode de H'Lassa, est considéré par les lamas jaunes et par le peuple comme une des incarnations de Bouddha. L'âme et la divinité qu'il reçoit de son prédécesseur, il les transmet à son successeur. Toutefois, malgré cette émanation de la divinité, il ne peut exercer ses fonctions qu'avec l'autorisation et un diplôme de l'empereur de la Chine, dont le Thibet est tributaire.

des montagnes Rocheuses, chez les anthropophages de la Polynésie.

En face des barbaries ou des civilisations éternellement arrêtées, ils ont le droit de dire : Regardez-nous, nous marchons; suivez notre exemple, nous sommes le mouvement et la vie, nous sommes le progrès!

Ces apôtres de la civilisation disséminés sur tous les points du globe appartiennent bien au monde catholique; mais dans cette communauté d'efforts, notre pays peut réclamer pourtant une bien large part d'initiative et de prépondérance.

Or cette part d'influence morale a sa valeur pour nous, à une époque où le rôle politique de la France dans les pays d'outre-mer a subi des phases si diverses; nous ne voulons rien dire de ses mécomptes, de ses déceptions, de ses cruels échecs.

Mais lorsqu'en dehors du courant des affaires d'Europe nous voyons notre pavillon si loin du premier rang, quand il ne reste plus à notre pays assez de force d'expansion pour s'épanouir au dehors, comme le fit jadis si largement l'Espagne et comme le fait si énergiquement aujourd'hui la race anglo-saxonne, quand il n'y a plus dans son sein assez de séve pour peupler l'Algérie, assez de souffle pour ranimer nos colonies mourantes[1],

[1] La Cochinchine peut être considérée comme une exception; mais c'est moins une colonie qu'un comptoir. Sa prospérité, prospérité relative du moins, ne vient pas des colons qui n'existent pas, mais des étrangers que le commerce, développé par l'admirable fécondité du sol, y attire. Sa superficie est d'environ un quart de celle de la France; les recettes locales approchent de neuf millions. Ce mouve-

oh! alors, notre orgueil national blessé n'a plus qu'une consolation, celle de pouvoir, par le sang de nos missionnaires et le dévouement sublime de nos Sœurs, proclamer encore le nom de la France à travers l'Océan, redire à tous ses rivages que notre nation est la première par le cœur, si ce n'est par le bras, et que dans son présent comme dans son passé elle a toujours le droit d'inscrire *gesta Dei per Francos* dans les fastes de son histoire.

ment a été favorisé par la sagesse des deux amiraux de Lagrandière et Ohier, qui s'y sont succédé.

Là point d'entraves inutiles, point de despotisme arbitraire, point de système préconçu. Chinois, Annamites et chrétiens trouvent à Saïgon, dans les transactions, une liberté commerciale illimitée.

Si notre établissement de l'Indo-Chine ne répond pas à toutes nos espérances, s'il est encore si loin de ce qu'il serait devenu entre les mains des Anglais ou des Hollandais, ce n'est pas au gouvernement que l'on peut en attribuer la cause. Il faut remonter plus haut et la chercher, avec M. Leplay, dans la situation morale et politique de la France.

FIN.

NOTES.

NOTE A.

« Voici précisément le fruit des recherches les plus exactes et de la science la plus profonde. Cette vie du Christ, qu'en peuvent dire aujourd'hui ceux qui doutent? N'est-elle pas toute réelle et tout historique sous nos yeux? Est-ce que toute recherche nouvelle et tout nouvel effort de science n'en mettent pas la réalité dans une plus éclatante lumière? N'en trouve-t-on pas la sublimité toujours plus saisissante qu'on ne l'avait pensé? Oui, cette vie est et sera jusqu'à la fin, pour tous les siècles, la lumière qui éclaire tout le genre humain. » (*Journal des savants de Gœttingue*, août 1863; extrait des lettres du Père Gratry.)

NOTE B.

Cette déviation des alizés vers l'ouest, déduite du mouvement diurne de la terre, n'est que la conséquence d'une loi générale, à laquelle sont soumis non-seulement les courants de l'atmosphère et de la mer, mais à laquelle obéissent aussi tous les corps qui se meuvent à la surface de notre planète.

Les effets n'en sont ni rares ni difficiles à saisir. Dans leur constatation, la théorie a marché de pair avec l'expérience, et les calculs de M. Babinet n'ont pas tardé à confirmer, *pour tous les azimuts*, l'exactitude de la grande loi physique dont Foucault a été pour ainsi dire le promoteur, ou du moins dont il nous a fait toucher du doigt les effets, à l'aide de son gyroscope et du pendule du Panthéon. Cette loi peut s'exprimer ainsi : « Dans quelque direction que se déplace un corps à la surface de notre planète, il existe une force provenant de la rotation de la terre qui le fait

dévier à droite dans l'hémisphère nord, à gauche dans l'hémisphère sud. »

NOTE C.

D'après tous les documents recueillis dans le nord de l'Atlantique, et sur la foi de Redfield, de Reid et de Maury, on peut considérer la trajectoire que décrit le cyclone comme une courbe dont la convexité est tournée vers l'ouest, ou mieux encore, comme une parabole ayant son foyer aux Bermudes et ses deux branches développées, l'une du sud-est au nord-ouest dans la zone torride, l'autre du sud-ouest au nord-est dans la zone tempérée. C'est cette seconde branche qui longe les États-Unis, suit le lit du Gulf-stream et pénètre quelquefois, à travers les îles Britanniques, jusque sur le littoral occidental de notre continent. Dans l'hémisphère sud, la route parcourue par les ouragans de l'océan Indien se recourbe également en une parabole dont le foyer serait près de Maurice, et les deux branches, en embrassant Bourbon, Madagascar et même Mozambique, s'étendraient l'une du nord-est au sud-ouest dans la zone torride, l'autre du nord-ouest au sud-est par delà le tropique.

NOTE D.

D'après Darwin, la loi de caractérisation permanente, conséquence de la sélection, ne permet pas aux descendants d'un type caractérisé de se mêler aux descendants d'un autre type également caractérisé. Sans doute sa doctrine rattache nos origines au grand arbre de la vie générale, mais elle isole le rameau humain de la branche représentée par les divers groupes simiens. Rigoureusement appliquée à notre type, cette doctrine conduit tout au plus à regarder l'homme et les anthropomorphes comme les deux termes extrêmes de deux séries qui auraient commencé à diverger au plus tard dès l'apparition du singe le plus inférieur. Ce que la science constate, c'est d'un côté l'extrême ressemblance des matériaux anatomiques de l'homme et du singe, et de l'autre la différence des plans réalisés avec ces matériaux; ce sont les mêmes

éléments, mais tout est disposé pour faire de l'un un marcheur et de l'autre un grimpeur. Pour s'être perfectionnés, les singes n'ont pas changé de type fondamental, et devinssent-ils les égaux des hommes, ils resteraient des hommes grimpeurs. (Extrait des Études de M. de Quatrefages; Cours au Muséum et *Revue des Deux-Mondes*, avril 1869.)

Les transformations de Darwin, réduisant à quelques types primitifs toutes les espèces actuelles, ne sont pas plus radicalement opposées au récit biblique que ne l'est la théorie des générations spontanées. C'est du moins Darwin lui-même qui le déclare, quand il dit dans son livre : « Je ne crois pas que mes opinions puissent blesser les convictions religieuses de qui que ce soit. »

Au fait, comme l'observe son traducteur allemand Bronn, même pour le premier être organisé de Darwin, on sera toujours forcé de recourir à la puissance d'un Créateur personnel, pour lequel il n'aura pas été plus difficile de donner la vie à un type unique qu'à cent mille.

A tous les savants qui admettent l'unité spécifique de l'homme, Reusch ajoute les noms de Linné, Stephens, Schubert, Rodolphe et André Wagner, Von Bär, Von Meyer, Burdach, Wilbrand, Flourens, Hugh Miller, sir John Herschell et Huxley. En écartant toute personnalité, et sans vouloir faire d'application aux polygénistes Morton, Nott et Ghiddon, il faut se défier surtout, dit Perty, des écrivains américains, qui, au nom du principe de l'infériorité des races, ont voulu justifier par la science la servitude des nègres.

NOTE E.

D'après un journal anglais, les enfants de saint Bruno procèdent ainsi : « Ils se joignent à la première tribu qu'ils rencontrent; ils la suivent, s'attachent à elle jusqu'à ce qu'ils puissent la fixer en quelque lieu favorable, en lui enseignant par leur propre exemple à retirer du sol des moyens d'existence. Les naturels rient quand ils voient pour la première fois les moines labourer la terre et semer; mais, à la rentrée des premières moissons, leur exemple leur paraît bon à suivre. »

Mgr Salvado nous apprend, dans un récit naïf, comment il est parvenu si rapidement à former de nombreux établissements dans

un pays entièrement désert, entouré de grands bois et de plaines immenses que traversent seulement çà et là quelques tribus nomades.

« Mes fondations ne me coûtent plus autant que les premières; je les fais toutes maintenant avec des brebis. Je choisis les plus vigoureuses dans nos bergeries, je les confie à deux religieux et à quelques sauvages christianisés qui les accompagnent avec leurs familles, leurs chevaux, leurs bœufs et quelques chiens de forte race. Dès que la saison des pluies est passée et que l'herbe commence à devenir épaisse, la petite troupe se met en marche, avance à petites journées, couche sous la tente, se nourrit du lait du troupeau et finit par arriver ainsi sur le territoire que nous concède assez facilement le gouvernement de Sydney.

» Là, avec des troncs d'arbres et des branches à longues feuilles, les sauvages construisent les cabanes du campement. La première année est un peu dure à passer, parce qu'il faut défricher et ensemencer; mais, grâce aux brebis, on est toujours sûr de la nourriture, même du vêtement. Pendant la seconde année, on s'occupe du monastère, que l'on construit en briques et en bois; dès la troisième, la colonie monastique, dont on a eu soin d'augmenter le personnel en proportion des ressources, peut suffire à tous les besoins.

» Il y a quarante siècles, Abraham, Isaac et Jacob ne voyageaient pas autrement dans le pays de Chanaan. »

(Extrait de la *Revue du monde catholique*, novembre 1868.)

FIN DES NOTES

TABLE DES MATIÈRES.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PREMIÈRE PARTIE.

MARCEAU.

Pages.

CHAPITRE Ier. — La vie de Marceau. — École polytechnique. — Vocation du marin. — Première campagne. — La croix d'honneur. 1

CHAPITRE II. — Expédition de Louqsor. — Le fleuve du Sénégal. — Le Soudan et le Sahara. — L'officier de quart. — Un grain à bord. — Un homme à la mer. 8

CHAPITRE III. — Un premier commandement. — Courage et savoir. — Marceau sauve le vaisseau anglais *le Pembroke*. . . 17

CHAPITRE IV. — Escadre de la Méditerranée. — L'amiral Lalande. — Derniers triomphes de la voile. — Encore une royauté qui s'en va. — Règne éphémère du *Napoléon*. — La cuirasse et l'artillerie. 22

CHAPITRE V. — Recherche de la vérité. — Science et foi. — Conversion. — Un aumônier du bagne. 31

CHAPITRE VI. — Une erreur du génie maritime. — Résistance de Marceau. — Prestige de la vie militaire. — Nouvelle direction donnée à sa carrière. 41

CHAPITRE VII. — Société maritime de l'Océanie. — Plan de

l'expédition. — Conférences publiques. — M. Gustave Lambert et le pôle Nord. — Missions scientifiques et missions chrétiennes. 49

DEUXIÈME PARTIE.

MISSIONS CHRÉTIENNES.

CHAPITRE VIII. — Le livre des missions de William Marshall. — Propagande protestante en Chine. — La Bible à l'Exposition. — Ce qu'elle devient chez les idolâtres. — Variété de sectes. — « L'Europe et l'Amérique ont autant de Christ que la Chine a d'idoles. » 65

CHAPITRE IX. — La Compagnie des Indes tient le christianisme à l'écart. Elle lui préfère le Coran et Brahma. — C'est plus qu'une apostasie, c'est une faute. — Révolte des cipayes. — Nos préjugés africains. — Dans l'Inde comme en Algérie, le christianisme est la religion de ceux qui n'en ont aucune. . . 75

CHAPITRE X. — Anciennes missions catholiques dans l'Inde. — Leur œuvre jugée par les protestants. — Sociétés évangéliques. — Église officielle. — Luxe asiatique. — L'entretien d'un missionnaire anglican coûte quarante fois celui d'un prêtre catholique. 87

CHAPITRE XI. — Rendez-vous des sectes au cap de Bonne-Espérance. — L'évêque Colenso et la polygamie. — Le docteur Livingstone. — Ce qu'il pense des missions catholiques. — Dernières nouvelles de l'illustre voyageur. — Les sources du Nil. — Les Anglais dans l'Abyssinie. — Le catholicisme au centre de l'Afrique. 98

CHAPITRE XII. — Race latine et race anglo-saxonne en Amérique. — Quelle est celle des deux races qui a le mieux réussi à exterminer les Indiens? — Moines et conquérants. — Missionnaires et gouverneurs. 111

CHAPITRE XIII. — Le Paraguay. — Phalanstère chrétien. — Les Jésuites jugés par les Anglais. — Le Paraguay moderne. . . 118

CHAPITRE XIV. — Amérique du Nord. — Le *Go a head* chrétien. — A travers les montagnes Rocheuses. — Le catholicisme pendant la guerre. — Aumôniers et Sœurs de charité. — Paroles prophétiques d'Alexis de Tocqueville. 129

TROISIÈME PARTIE.

OCÉANIE.

CHAPITRE XV. — Missions de l'Océanie. — *L'Arche d'alliance.* — Passage de la ligne. — Détroit de Magellan. — Taïti. . . 159

CHAPITRE XVI. — Archipel des Navigateurs. — Un roi civilisé. — L'esprit de prudence et la folie de la croix. 173

CHAPITRE XVII. — Les îles Wallis. — Le Père Bataillon. — Marceau dans le salon de Pritchard. — Pharisaïsme anglican. — Danse et musique. 181

CHAPITRE XVIII. — Dumont d'Urville aux Gambiers. — La femme chrétienne dans l'Océanie. — Régénération par la famille. 189

CHAPITRE XIX. — A propos d'une pirogue errante. — Anthropologie et météorologie. — « Si un peu de science nous éloigne du vrai, beaucoup nous en rapproche. » 196

CHAPITRE XX. — Un cyclone dans la mer de Corail. — Formation des bancs. — Vie sous-marine. — Le pilote de *l'Arche d'alliance.* 210

CHAPITRE XXI. — La Nouvelle-Calédonie. — Portrait du sauvage. — Il semble donner gain de cause à l'origine simienne. — État de la question. — L'évêque d'Amata. — Naufrage de *la Seine.* — Les Anglais sur nos pas. — Comment on perd une colonie. 218

CHAPITRE XXII. — Victimes de la traite rapatriées par Marceau. — Sentiments de reconnaissance chez les anthropophages. — Un canot de *l'Alcmène*. — Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. — Déportation. — Est-ce par les convicts ou malgré les convicts que l'Australie s'est faite? — On ne colonise pas avec les gendarmes. 230

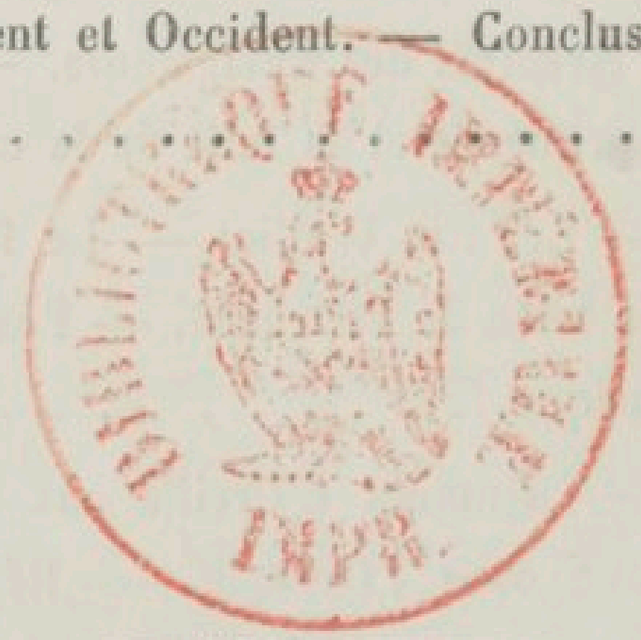
QUATRIÈME PARTIE.

DONDART DE LAGRÉE.

CHAPITRE XXIII. — Retour en France. — Une école du soir. — Dondart de Lagrée. 249

CHAPITRE XXIV. — Orient et Occident. — Conclusion. . . . 265

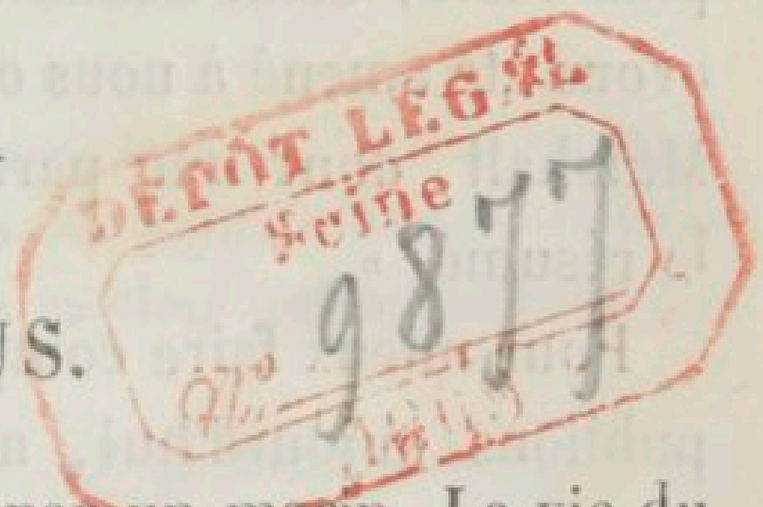
NOTES. 295



HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
8 ET 10, RUE GARANCIÈRE, A PARIS.

LES COMMENTAIRES D'UN MARIN

PAR FÉLIX JULIEN



PROSPECTUS.

Ce livre est la vie d'un marin jugée par un marin. La vie du commandant Marceau a été écrite par un de ses amis; le nouvel ouvrage de M. Félix Julien en est le commentaire.

Un haut intérêt, un attrait touchant s'attachent à ces pages. Le commandant Marceau, qui fut un des plus brillants officiers de la marine française, fut aussi un saint homme.

Il a parcouru sa carrière à une époque qui fut celle du développement et de la transformation de nos forces navales : voilà, au point de vue maritime, un des traits saillants de cette noble figure qui appartient à l'histoire contemporaine.

Mais ce ne sera pas sans un grand étonnement pour beaucoup d'esprits, que l'on verra le jeune et savant officier, dont les talents et l'activité ont concouru aux progrès de l'arme spéciale qu'il a servie, être en même temps l'apôtre des missions lointaines et le zélé serviteur du christianisme et de la catholicité. Au point de vue philosophique et religieux, voilà le charme de cette vie, et plus d'une page du livre qui la retrace semble extraite des annales de la vie des saints.

Chapitre XVII. — Les îles Wallis. — Le Père Bataillon. — Marceau dans le salon de Pritchard. — Pharisaïsme anglican. — Danse et musique.

Chapitre XVIII. — Dumont d'Urville aux Gambiers. — La femme chrétienne dans l'Océanie. — Régénération par la famille.

Chapitre XIX. — A propos d'une pirogue errante. — Anthropologie et météorologie. — « Si un peu de science nous éloigne du vrai, beaucoup nous en rapproche. »

Chapitre XX. — Un cyclone dans la mer de Corail. — Formation de bancs. — Vie sous-marine. — Le pilote de *l'Arche d'alliance*.

Chapitre XXI. — La Nouvelle-Calédonie. — Portrait du sauvage. — Il semble donner gain de cause à l'origine simienne. — État de la question. — L'évêque d'Amata. — Naufrage de *la Seine*. — Les Anglais sur nos pas. — Comment on perd une colonie.

Chapitre XXII. Victimes de la traite rapatriées par Marceau. — Sentiments de reconnaissance chez les anthropophages. — Un canot de *l'Alcmène*. — Prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. — Déportation. — Est-ce par les convicts ou malgré les convicts que l'Australie s'est faite? — On ne colonise pas avec les gendarmes.

QUATRIÈME PARTIE.

DONDART DE LAGRÉE.

Chapitre XXIII. — Retour en France. — Une école du soir. — Dondart de Lagrée.

Chapitre XXIV. — Orient et Occident. — Conclusion.

Notes.

LES COMMENTAIRES D'UN MARIN forment un joli volume in-18.

Prix : 3 francs.

Le Même, édition in-8°. — Prix : 5 francs.

L'ouvrage est expédié *franco* en France à toute personne qui en adresse la valeur en un mandat de poste ou en timbres-poste à l'éditeur.

PARIS. TYPOGRAPHIE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, 8, RUE GARANCIÈRE.

On trouve à la même Librairie

Harmonies de la mer, Courants et Révolutions; par M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau, ancien élève de l'École polytechnique. Un volume in-18 jésus. Prix . . . . . 2 fr. 50 c.

Essai sur une langue universelle, par M. Félix Julien. Brochure in-8°. 1 fr.

Corinthe et Athènes, par M. Félix Julien. Un volume in-18 jésus. . 1 fr.

Pendant la Guerre, souvenirs d'Orient, par M. Félix Julien. Un volume in-18 jésus. Prix. . . . . 1 fr.

Australie. — Voyage autour du monde, par le comte de Beauvoir. Ouvrage enrichi de deux grandes Cartes et de douze Gravures-photographies. *Troisième édition*. Un joli volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Java, Siam, Canton. — Voyage autour du monde, par le comte de Beauvoir. Ouvrage enrichi d'une grande Carte spéciale et de quatorze Gravures-photographies. *Troisième édition*. Un joli volume in-18 jésus. Prix. 4 fr.

Topographie d'Athènes, d'après le colonel Leake, ouvrage mis au courant des découvertes les plus récentes, par M. Phocion Roque, chargé d'affaires de Grèce à Paris, avec une introduction par M. Wescher. Un volume grand in-18 orné de gravures hors texte et d'un plan d'Athènes. Prix. . . 4 fr.

Histoire des Perses, d'après les auteurs orientaux, grecs et latins, et particulièrement d'après les manuscrits orientaux inédits, les monuments figurés, les médailles, les pierres gravées, etc., par le comte de Gobineau. Deux beaux volumes in-8° de plus de 600 pages chacun. Prix. . . . . 16 fr.

L'Archipel des îles normandes, Jersey, Guernesey, Auregny, Sark et **dépendances;** institutions communales, judiciaires, féodales de ces îles, avec une carte pour servir à la partie géographique et hydrographique, par Théodore Le Cerf, de la Société des antiquaires de Normandie. Un volume in-8°. Prix. . . . . 5 fr.

Sainte-Hélène, par E. Masselin, capitaine du génie. Ouvrage illustré de seize grands dessins de Staal d'après les croquis de l'auteur. Un fort volume in-8°. . . . . 6 fr.

L'Empire mexicain : Histoire des Toltèques, des Chichimèques, des Aztèques et de la conquête espagnole, par le vicomte M. Th. de Bussierre. Un volume in-8°. Prix. . . . . 6 fr.

Guerres maritimes de la France; port de Toulon : ses armements, son administration, depuis son origine jusqu'à nos jours, par V. Baun (de Toulon), commissaire général de la marine. Deux forts volumes in-8°. Prix. . . . . 15 fr.

Organisation militaire des Chinois, ou **la Chine et ses armées,** suivie d'un Aperçu sur l'administration civile de cet empire, par M. P. Dabry, consul de France en Chine, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la Société asiatique de Paris. Un volume in-8°. Prix. . . . . 6 fr.

Histoire de l'île Bourbon depuis 1643 jusqu'au 20 décembre 1848, par M. Georges Azéma, greffier de la justice de paix de Saint-Denis, conseiller municipal de cette commune et membre de la Chambre consultative de l'île de la Réunion. Un volume in-8°. Prix. . . . . 5 fr.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01001929 9